Contes Tome I

Jean-Aubert Loranger

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

1.1 Prologue

Une rivière.
Sur la rive gauche qui est basse, il y a un village. Une seule rue le traverse par où entre sa vie, et les petites maisons, qui se font vis-à-vis, y sont comme attablées. Tout au bout, à la place d'honneur, l'Église qui préside à la confrérie des petites maisons.

Sur la rive droite qui est escarpée, c'est une grande plaine avec des moissons, une plaine qui remue ; et derrière un grand bois barre l'horizon, d'où vient une route vicinale jusqu'à la grève où est la cabane du passeur.

La route est flanquée de poteaux télégraphiques qui ont l'air de grands râteaux debout sur leur manche.

Enfin, le bac du passeur qui est un morceau de la route qui flotte sur l'eau.

1.2 Le passeur

Quand vint à l'homme la curiosité de connaître son âge, et qu'on lui eut fait voir le registre de sa vie avec l'addition de ses jours qui faisaient quatre-vingts ans, il fut d'abord moins effrayé de ce qu'il allait lui falloir bientôt mourir que de l'imprévu de sa vieillesse.

Il ne se savait pas rendu si loin. Il avait avancé dans la vie sans regarder devant lui, à la manière du rameur qui connaît bien le

parcours et qui ne se retourne pas vers l'avant, tout occupé qu'il est du mouvement de ses bras. Aussi, se retourna-t-il brusquement vers ce qu'il lui restait à vivre, quand il eut senti par tout son corps la secousse de l'anticipation de la fin, quand il sut la vieillesse subite qu'il devenait.

L'homme n'avait jamais eu d'autre métier que celui de passeur, et pour gîte, la bicoque aussi vieille que lui, sur l'autre rive, tout au bord de l'eau, en face du village.

C'était une vie organisée avec un bac et une chaloupe : une raison d'être qui est la route dont il avait fonction de continuer l'élan par-dessus la rivière. Il était une espèce de batelier de la route. Il passait les piétons dans une petite chaloupe blanche qu'il maniait à la rame ; un grand bac rouge, guidé d'une rive à l'autre par un fil transversal, servait aux voitures et aux charges lourdes.

Il causait peu, ce qui avait éloigné de lui les sympathies.

Le bonhomme était lent dans son travail, mais assidu. Si un attelage sonnait sur la route, il sortait sans se hâter de sa sieste qu'il prenait à sa porte, et allait à son poste à l'avant du bac, le dos courbé et les mains sur le fil, prêt à tirer. Quand la voiture était débarquée, il se faisait payer, puis se remettait à tirer le fil sans rien dire. Le bac rejoignait lentement l'autre rive, avec son petit bruit tranquille de papier froissé que faisait sous les panneaux l'eau qui se frisait. Puis l'homme reprenait sa sieste, immuable.

Ainsi donc, à toute la longue vie que l'homme reconnut avoir été, quand il en apprit la durée, vint-il s'ajouter un peu de mort avec l'inquiétude de ce qu'il allait être. Il eut peur, non pas préci-

sément de la mort mais de ce qu'il allait être avant la mort, de ce qu'allaient devenir ses bras, ses uniques bras, ce qu'il avait toujours été. L'énergie de pomper la vie comme d'un puits était encore en eux ; mais il advint que l'idée de ne pouvoir pas toute la pomper, jusqu'à ce que le trou fut tari, devint sa pensée fixe.

L'homme fut pris de l'égoïsme des travailleurs qui vivent du travail ; l'homme eut peur de ne pouvoir pas travailler, il eut peur de la vie des vieillards qui ne travaillent pas, mais qui gardent assez de bras pour repousser la mort.

Donc, à partir de ce jour de plus aux autres qui faisait sa quatre-vingtième année, en plus des bras qu'il avait, le passeur se découvrit une idée, quelque chose de blotti dans sa tête qui la faisait souffrir. L'homme commença de se connaître ; en plus des bras, il avait une tête ; et pour des heures de sieste il en prit contact, et on le vit se tenir péniblement la tête dans ses deux mains.

1.3 Les reins

Il arriva qu'un matin, à son réveil, le passeur fit une autre grande découverte. Il constata qu'il avait non seulement un dos, d'où ses bras puisaient l'énergie, mais aussi des reins.

Cela était advenu à la suite d'une grande fatigue au sortir du lit. Il avait éprouvé à son dos la sensation d'une pesanteur inaccoutumée, comme si la lourde paillasse y était restée collée. Il eut, somme toute, l'impression d'avoir repris en une seule nuit toutes les fatigues qu'il avait jadis laissées dans ses sommeils.

Il vint un homme qui parlait fort et qui le fit se mettre nu. Il laissa deux bouteilles et des paroles que le passeur dut se répéter plusieurs fois, avant d'en saisir toute la signification.

— C'est vos reins, vieux, qui sont usés.

Cela fut toute une révélation, et il ne cessa pas, pendant deux jours de se redire :

— J'ai des reins et ils sont usés.

Tout d'abord, il n'en avait voulu rien croire.

Habitué qu'il était, par sa vie d'homme qui travaille, de ne voir dans le corps humain que des attributs du travail, il ne put pas concevoir l'existence en soi d'une partie qui fût inutile. Avec des bras, il tirait tout le jour des rames qui pèsent du bout d'être dans l'eau ; il traversait d'une rive à l'autre des charges qui faisaient enfoncer son bac d'un pied. Avec des jambes, il marchait au devant de l'argent, ou se tenait debout pour l'attendre. Certes, il savait le dos nécessaire, ne fût-ce que pour se coucher dessus quand on est trop fatigué. Mais des reins, ça ne servait à rien, sinon à faire souffrir, quand on les attrape.

Mais il vint l'heure de sortir et de travailler, et comme la souffrance de son dos le suivait partout, dans sa chaloupe et dans son bac, il lui fallut bien s'admettre qu'il avait quelque chose là. Comme cette chose ne se tenait pas agrippée à son épaule ni à ses hanches, il finit par reconnaître l'existence en lui des reins, et il en fut consterné.

Son mal et ses reins s'identifièrent donc en passant par sa connaissance. Ils furent une partie douloureuse à son corps ; ils

furent une maladie qui lui venait du lit et du sommeil, ayant constaté un redoublement de ses souffrances à son réveil.

Puisque ses reins étaient le mal à son corps, il avait donc attrapé les reins. Et si certains jours qui furent plus pesants que les autres, ses rames s'arrêtaient en l'air comme le geste interrompu d'un orateur qui ne trouve plus ses mots, le passeur s'excusait d'être, tout simplement, un pauvre homme qui porte ses reins.

1.4 Le vent

Ce jour-là, le passeur rama plus que de coutume. C'était juillet, et des femmes traversaient par groupes pour une cueillette sur l'autre rive.

Tout le matin qui fut calme, avec la rivière lisse, on aurait dit polie, la chaloupe ne discontinua point son va-et-vient de trait-d'union mobile des deux rives, la chaloupe avec ses rames grandes ouvertes en bras qui embrassent l'effort, en bras ouverts comme crucifiés sur le travail.

Vers le milieu du jour, il vint une heure trop belle au temps, une heure tout simplement trop belle pour qu'il en puisse continuer d'être ainsi. Il se produisit quelque chose qui était un changement. L'air remua dans les arbres qui se prirent de tremblotements : l'air poussa sur la côte, où les bras d'un moulin tournoyèrent lentement dans le lointain ; l'air se frotta contre la rivière qui cessa subitement de mirer les rives, comme une glace qui devient embuée. Il se fit donc un changement ; il fit du vent et le temps s'assombrit.

L'après-midi ne fut plus que du vent dans un temps gris.

Quand le passeur revint vers la rive où l'attendait la dernière des femmes attardées, la rivière était pleine de secousses et de chocs, et la chaloupe sautait sur l'eau qui semblait s'ébrouer. Il atterrit péniblement, puis il repartit avec la femme.

La chaloupe n'avançait que par petites propulsions, à cause des rames qui lâchaient prise subitement, et qui lançaient en l'air des gerbes blanches ; à cause de toutes les vagues inévitables qui frottaient sur la chaloupe ; à cause de l'équilibre qu'il fallait tenir dans le balancement des rames plongeant avec un bruit et remontant comme pour respirer avant de replonger ; enfin, à cause du vent, et principalement des reins qui donnaient des langueurs et des sursauts au corps tout tordu qui tirait sur les bras tendus et quasi impuissants.

Le passeur exténué sentait le vent sur son front, tout le vent lourdement appuyé à son front et qui tonnait dans ses oreilles, comme s'il avait eu sur les côtés de la tête les grandes ailes d'une coiffe de toile.

Quand le choc de la rive eut enfin immobilisé l'embarcation, le passeur, les bras ballants, s'affaissa, épuisé.

Des volutes immenses de vent roulaient partout, serrées comme une charge ; des volutes immenses, une charge de volutes pesantes.

1.5 La tête

Quand la chaloupe toucha enfin la secousse de la grève où elle s'immobilisa, les bras du passeur tombèrent inertes le long de son corps, comme les rames qu'il venait de lâcher aux flancs de l'embarcation. Il eut un frisson, comme si des filets d'eau froide avaient coulé dans ses os creux. Il éprouva par tous ses membres le mal de ses reins, il eut sensation d'une fissure à ses reins par où toute la douleur se serait échappée pour envahir son corps. Il resta tordu sur sa banquette.

Alors, il advint la chose extraordinaire qui est la paralysie. Cela vint lentement qui le prit par les jambes ; cela vint la chose qui monta en lui en passant par tous ses membres, cela vint la chose qui monta et qui s'arrêta à sa tête.

Le corps fut envahi par transitions douces, comme s'il eut glissé le long de la grève qui amène l'eau jusqu'au cou et qui fait qu'il ne reste plus qu'une tête qui émerge.

Le passeur qui avait été des bras, des jambes, un dos et des reins, ne fut plus qu'une tête qui pensa les bras, les jambes, le dos et les reins.

Le lendemain, l'homme qui était déjà venu, revint, et il repartit cette fois sans rien dire. Un autre homme s'installa dans la maison, et le passeur reconnut son remplaçant, un autre passeur ; et il laissa faire.

1.6 Les vieilles rames

Quand il arriva que les bras du passeur furent désormais ballants, quand ils devinrent ces deux choses inutiles, telle la vieille paire de rames qui ne prend plus prise dans l'eau, ou qui n'est pas assez forte pour résister à l'énergie qu'il faut pour atteindre à l'autre rive qui est la vie, qui est l'argent, on choisit la chaise la plus confortable au repos que lui assignait sa vieillesse.

De l'ombre du toit de sa maison, il regardait la grève où la route s'évasait, comme exténuée d'arriver de si loin ; il regardait couler la rivière qui passait interminablement ; il regardait la manœuvre du nouveau passeur, qui s'éloignait tout doucement sur l'eau, qui devenait tout petit, et puis imperceptible presque, et qui revenait en grossissant, et qui arrivait devant lui en faisant sonner du nouvel argent dans sa poche.

Il fut le dos malade qui refuse aux bras le muscle dont il est la racine ; il fut la fissure ; il fut l'attente de la mort devant tout cela qui est la vie, qui est le surmenage pour arriver à la chaise qu'on place dans l'ombre, tout au bord du soleil, quand il y a deux bras qui ne travaillent plus, deux bras qui ne font plus rien.

Le mal refusa aux bras l'action des bras sur les épaules ; ils étaient pourris les vieux tolets.

1.7 Les vieilles rames

(deuxième version)

Quand l'homme cessa d'être le passeur, il devint autre chose. Il devint la seconde vie, celle des vieux à leur retraite qui attendent la mort qui viendra vite, parce qu'ils ne font plus rien. Il fut, somme toute, ce nouveau chapitre qui surgit tout au bout de l'histoire dont on avait cru tourner la dernière page.

Il arriva donc qu'il en prît conscience et qu'il en fut triste.

Alors il découvrit la vraie vie, l'autre vie qu'il n'était plus.

De sa porte, dans l'ombre, il la reconnut dans tout ce qui n'était pas lui, dans tout ce qui était le soleil, dans l'eau qui passait en fripant le sable sur le bord de la grève, dans les coups de reins du passeur sur le fil du bac, dans le cri qui venait de l'autre rive, qui venait des deux mains mises en cornet sur la bouche de l'homme qui signalait, là-bas, tout petit. Enfin, il vit l'action, le gros remuement dans le village d'en face qui apparaissait sur la berge comme une table mise avec ses petites maisons de toutes les formes qui faisaient penser, vues de loin, à des vaisselles, et avec la cheminée d'une usine qui se dressait comme un col de carafe.

1.8 Ensuite

Le nouveau passeur prit soin de l'ancien, car il était incapable d'aucun mouvement qui lui permit de se subvenir.

Il vécut ainsi toute la saison d'eau sans se plaindre, tout occupé qu'il était du mystère de ses articulations devenues inutiles.

L'hiver vint avec la rivière qui fut de la glace, et l'homme s'enferma dans sa cabane.

Au printemps, quand le soleil réchauffa la terre autour de sa cabane, le passeur recommença ses promenades quotidiennes de son lit à une chaise placée à sa porte.

Il ne se faisait plus soutenir ; le long repos de l'hiver semblait avoir influé sur sa rigidité. La vie revint peu à peu à ses membres engourdis, et même, dans les temps qu'il ne faisait pas humide, il se sentait presqu'aussi fort qu'autrefois.

Il se serait remis au travail, sans la défense que le médecin lui en fit. Mais il y avait en plus de cela qui n'était pas très autoritaire, une autre grande interdiction au travail, il y avait le nouveau passeur qui ne voulut pas céder la place pour laquelle il se sentait officiellement qualifié.

Alors, l'homme en qui la vie était revenue ne reconnut pas celle qu'il avait été autrefois. Il reconnut une inappétence au travail et assez de bras pour repousser la mort.

1.9 L'ennui

Du fait que par l'inertie de ses deux bras le passeur reconnut l'inutilité de son existence, il arriva ce qui devait arriver, il arriva l'ennui où il s'ankylosa petit-à-petit.

Il le connaissait cet ennui, la chose inévitable au repos qui se prolonge trop, il le connaissait pour l'avoir éprouvé tous les hivers, parce que la rivière est de la glace et qu'il n'y a rien à faire.

Aussi, quand il en sentit les premières atteintes, il vint au fond de cet homme la conviction qu'il ne s'en pourrait jamais dégager, vu l'inactivité où se trouvait plongée sa vie pour toujours, et l'idée de la mort qu'il se prit à désirer ardemment.

Ce devait être la fin. Et devant l'ennui qui le gagnait, qui l'envahissait, toute son énergie fondait en lui, comme dans la chambre les couleurs de la lampe se dissipent devant un jour plus grand qui entre.

Le souvenir des hivers lui vint avec l'ennui, et l'atmosphère de sa dernière transformation perdit graduellement de sa teinte, il y eut du blanc dans la tête de l'homme, du blanc mou qui venait de partout.

Il devint paresseux et taciturne. La vie lui avait été pénible et dure, il cessa de la penser, on aurait pu croire qu'il s'en passait.

De toute sa vie qu'il avait été, rien n'exista plus que le temps, les différents temps qu'il faut pour que le jour passe en nuit, et celle-ci au réveil d'un autre jour.

Il n'y eut plus que le temps qu'il fait quand c'est l'heure de se mettre au sommeil ; temps violet avec des tranches de rouge, et le soleil qui descend lentement dans le dôme de l'église comme une grosse pièce d'or dans un tronc, le temps qui est le réveil, dans les grandes lattes pâles en lumière tendues des persiennes closes à son lit, le temps du midi sur la rivière toute éblouissante de constellations sautillantes.

1.10 Retournement

Un matin que le passeur était sur l'autre rive, il s'assit, pour la première fois, depuis un an, dans sa chaloupe. Il était songeur.

La matinée était belle et la rivière mirait le ciel bleu. Des petits nuages blancs et ronds, comme de gros paquets de mousse savonneuse, se tenaient alignés sur l'horizon. Au loin, la cloche du village tintait.

Tout à coup, le fil du bac vibra. Le passeur s'en revenait.

Alors, l'homme vit les rames qui donnaient envie d'y appuyer les deux mains, et il y appuya des deux mains. Quand il les eut senties sur ses paumes, il serra. Les muscles de ses bras durcirent ses épaules, et tout comme s'il ne l'avait pas voulu, tout comme s'il n'y pensait même pas, il tendit les reins.

La chaloupe laissa le bord, et quand elle eut atteint le plein chenal, elle se mit à descendre lentement entre les deux rives.

Les coups de rames laissaient sur l'eau des arabesques, et derrière, il y avait un grand V sur la rivière.

Au bout de quelques instants, il n'y eut plus d'arabesques, et les deux lignes du grand V se collèrent aux rives.

L'homme sentit de nouveau le frisson des filets d'eau froide dans ses os creux.

Au haut de la berge, dans le lointain, les bras d'un moulin battaient l'air, et il fixa son attention sur le retournement, et l'envie lui vint de vomir.

La chaloupe était en travers du chenal. Le soleil fichait dans l'eau de grands glaçons de lumière où passaient des petits points brillants.

La chaloupe se pencha lentement d'un côté, puis elle se releva brusquement. Avec un bruit sourd, une petite gerbe blanche s'éleva de l'eau comme un bouquet, et de grands anneaux s'étendirent sur la rivière.

Et le courant amena la chaloupe qui descendait seule, avec ses deux rames pendantes, comme deux bras qui ne travaillent plus, comme deux bras qui ne font plus rien.

q

Chapitre 2 Le vagabond

Si l'homme, quand il fut sur la route, ne se retourna pas pour un dernier regard au village qu'il venait de traverser, c'est qu'il lui en venait du mépris, pour trop de désillusion qu'il y avait trouvée.

Il venait d'y recevoir un refus presque total de repaître par des aumônes la vie dont il avait besoin pour continuer plus loin. On avait mal répondu à ses quêtes pour lesquelles il s'était tant humilié.

En ce moment qu'il en était enfin sorti, une seule chose l'occupait ; s'en éloigner le plus vite possible, avant que ne se développe trop l'idée qui s'ébauchait de retourner en arrière avec tout un plan de vengeance.

La route, avec la fatigue qui s'y ajoute, promettait d'épuiser en lui par de la distance l'énergie qu'il faut pour une entreprise pleine de difficultés, et il y marchait.

La poussière, comme de la neige, gardait les vestiges de l'homme. Les pas enregistraient à la route la décision qu'il avait de s'éloigner.

Ce village, il ne l'avait pas voulu, il n'en avait pas fait son but. Il s'était tout simplement trouvé inévitable à la route, et il l'avait traversé avec la route.

Aucune intention d'exploitation ne lui en était venue, quoiqu'il fit étalage de richesses et de pleine confiance. Il ne lui avait demandé que la victuaille qu'il faut pour atteindre à un autre village.

Somme toute, une aumône, en ce cas, c'était, croyait-il, une récompense due à son honnêteté, étant donnée la facilité que l'on sait à un vagabond de voler.

Aussi, quand il fut de nouveau sur la route, l'homme se jura-t-il de ne plus être dupe de l'appréciation que peut avoir le villageois des bonnes intentions.

Son désenchantement justifiait de la résolution qui lui vint de commettre un vol au village suivant, et il y allait.

Ses bras se balançaient dans le rythme de ses jambes, et il marchait d'une allure que soutenait le désir d'atteindre au village suivant de la route, à la nuit.

L'homme marchait sur la route.

De chaque côté de lui, c'étaient deux paysages qui tournaient lentement sur eux-mêmes, comme sur un pivot ; c'étaient au loin, des arbres et des buissons qui se déplaçaient.

Les poteaux du télégraphe qui flanquaient son chemin, et qui l'indiquaient, là-bas, comme une rampe, venaient à lui en de grandes et lentes enjambées, et ils s'additionnaient en une solution énorme et lointaine qui ajoutait à la fatigue qu'il commençait de ressentir.

Au bout de plusieurs heures d'une marche ainsi soutenue, il vint la fin de l'après-midi par où la nuit entrait, il vint aussi, sur le bord de la route, quelques hameaux qui annonçaient la fin du voyage.

L'homme atteignit enfin le sommet d'une côte, et le village lui apparut.

Il restait dans l'air encore trop de clarté pour qu'il lui fût possible d'y pénétrer tout de suite ; et quoiqu'il en fût encore assez éloigné, il eut l'impression qu'on le regardait venir. Il sortait des toits de chaume deux petites cheminées, ce qui donnait aux maisons l'air inquiet de têtes de chiens les oreilles dressées.

L'homme attendit la nuit, puis, quand l'ombre se fut percée au loin d'un groupe de lumières, il se dirigea prudemment vers une maison qu'il s'était choisie, une maison à l'écart des autres.

Comme une lampe l'allumait encore quand il en fut à proximité, il pénétra dans la cour.

C'était un grand rectangle dallé, au fond duquel s'ouvrait le rez-de-chaussée de la maison. Une porte et une fenêtre reflétaient sur les dalles blanches leur cadre lumineux et agrandi.

L'homme se blottit dans l'ombre d'une encoignure, et il attendit.

Une famille veillait dans le rez-de-chaussée ; il en apercevait les silhouettes mouvantes sur la lumière de la fenêtre. Par intervalles, des sons de voix venaient aussi jusqu'à lui.

Alors, il vint au fond de cet homme, non pas une crainte de ce qu'il allait peut-être ne pas réussir, mais l'angoisse que connaissent ceux qui ne font pas un mauvais coup d'une manière désintéressée. Avec cet esprit de vengeance, que la fatigue de la route avait exagéré, il avait peur de ne pouvoir pas maîtriser toute la poussée fiévreuse qui donnait à ses mains une envie d'étranglement. Il aurait volontiers mieux aimé un corps-à-corps brutal, dans lequel se serait assouvi le trop plein de force qu'il éprouvait, que le travail délicat de dévaliser une maison, sans rien déranger du sommeil du propriétaire. En résumé, l'homme en voulait plus, en ce moment d'attente fiévreuse, à la gorge du propriétaire qu'à sa bourse.

Mais il fallait éviter ça. Cette pensée d'un meurtre le fit frissonner. Il éprouva le malaise de sa chair épouvantée.

Par une brèche du mur, il apercevait au loin les lumières du village qui tremblotaient dans des feuillages. Il les vit s'éteindre une à une, puis après, il n'y eut plus que le silence et l'ombre d'où venait de temps en temps le bruit sec de quelques portes tardives.

Dans le rez-de-chaussée, on veillait encore.

L'homme entendait battre son cœur à ses tempes, et il eut un pressentiment de quelque chose de terrible qui allait se passer.

La nuit en s'épaississant lui devenait intérieure. Pour la première fois de sa vie, il en éprouvait la chose mystérieuse.

Il souffrait de cette attente qu'il n'avait pas prévue aussi pénible et prolongée.

Il fixait toujours la lumière de la fenêtre, avec l'espoir de la voir s'éteindre, quand, tout à coup, sans qu'il pût s'en expliquer le motif, il lui vint une peur grandissante de voir cette lumière s'éteindre, de savoir toute la vie de cette maison endormie. Il se mit à craindre cette nuit qu'il allait devenir.

À cet instant, une forme courbée dans une pose craintive passa devant la fenêtre allumée, et mit, pour une seconde, une ombre gigantesque sur les dalles de la cour.

L'homme retint sa respiration qu'il avait courte et angoissée.

L'ombre repassa près de lui, et c'est alors qu'il reconnut dans le manège de l'autre, une allure sur laquelle il ne pouvait y avoir d'erreur.

Ils étaient deux voleurs dans la même cour, dans la même attente.

C'en était trop, on allait lui voler son droit à la vengeance.

Et comme dans l'ombre, il eut sensation d'un corps qui se traînait près de lui, il y bondit.

Sous le choc, l'autre roula par terre, et il eut à peine le temps de se relever, qu'il fut embrassé à la taille.

L'homme avait mis dans ses bras toute l'énergie de son corps, et il serrait, comme un qui vivra de ne pas lâcher prise.

L'autre râla, et les deux corps donnèrent contre les dalles.

Dans la maison, on avait entendu, et on accourut.

Les deux lutteurs furent déliés de leur embrassement, et il y eut des explications à la lumière d'une lampe qu'on avait apportée.

Et pendant qu'on garrottait le voleur, l'homme pensait au prestige qu'il allait avoir le lendemain, pour quêter, avec la nouvelle qu'on allait sans doute répandre de son dévouement.

q

Chapitre 3 Les hommes forts

Il n'y a pas à dire, mais le moment venu, quand l'étranger, poussé à bout, troussa ses manches de chemise et qu'on aperçut la redoutable musculature de ses bras, plusieurs de ceux qui étaient là regrettèrent d'avoir trop parlé.

— Viens-y voir, toué, c'que c'est qu'une chenille à poils !

Et bondissant au milieu de la forge, poings serrés et prêt à frapper, le petit homme vint se camper sous le nez du forgeron, insolent.

Entre autres personnages venus pour gosser, il y avait là, Lusignan, sans pareil pour arracher des piquets fichés 4 pieds en terre ; Arseneau, le nouveau marié ; Potvin, pour qui c'est un jeu d'enfant de lever cinq fusils crosses en l'air, ses cinq doigts dans la gueule des canons ; Ménard, dit « la mâchoire », qui ne man-

quait jamais de couper une oreille à son adversaire d'un seul coup de dents ; et Godbout, l'homme de la poste, tous hommes forts et capables par conséquent d'apprécier à sa juste valeur la façon dont leur coq allait se conduire à l'égard de l'agresseur.

Le forgeron, un moment interdit, riva d'abord ses yeux féroces dans ceux du petit homme, puis, se ravisant, il se retourna comme si de rien n'était et continua à frapper sur son enclume.

— Il en a peur ! souffla Ménard, consterné.

— Laisse faire, répondit Godbout, je le connais, tu vas voir !

En effet, de l'air de celui qui n'en est pas à son premier coup d'essai en matière de joueur au plus fin, changeant subitement de tactique, le forgeron posa son marteau et se croisa les bras, supérieur.

— Écoute, lui dit-il, si on s'bat, ça changera rien à l'affaire. C'est pas que j'aie peur de toé, morpion ! mais tu vas commencer d'abord par te mettre au travail. Tu t'vantes de pouvoir ouvrir les quatre meilleurs fers de mon stock, eh ben, prouve-le !

Et, choisissant parmi sa marchandise ce qu'il avait de plus solide, quatre gros fers forgés par lui-même, il mit l'étranger en devoir de s'exécuter.

— C'est ça ! C'est ça ! approuva-ton de toute part, attentif et l'œil rond.

Calmé du coup, mais son instinct d'homme fort ayant pris le dessus, l'étranger, sentant bien cette fois qu'il allait dominer tout ce monde, cracha de profil et serra sa ceinture de trois trous.

— Oui, monsieur ! tout de suite, pis on règlera ensemble la question de la chenille à poils après !

Et c'est avec stupéfaction qu'on le vit, recroquevillé et les coudes hauts, tordre les quatre fers sans plus d'efforts qu'il n'en faut à un homme ordinaire pour casser une latte sur son genou.

Tous les yeux se tournèrent alors vers le coq.

Mais le forgeron ne broncha pas d'une ride, car c'est ici qu'il attendait son homme.

— Y a pas à dire, t'es tough, mon jeune homme, mais t'as l'air d'oublier que le coq du village est devant toué ! Avant d'aller plus loin, tu vas me payer mes fers comme c'était entendu. Amène cinquante cents ! Un bon homme paye toujours ses dégâts.

L'autre, ne comprenant pas où le coq voulait en venir, tendit la pièce tout de même.

— Mes fers n'étaient peut-être pas ben bons, conclua-t-il sentencieusement, en glissant la monnaie dans sa poche, mais ton cinquante cents m'a l'air pas ben bon non plus. Tiens, reprends-le, moué, j'en veux plus.

Et tous les hommes forts délirèrent de plaisir et d'orgueil, quand ils aperçurent le cinquante cents que d'une seule main, leur coq venait de tordre au fond de sa poche comme une vieille tôle.

— Eh maudit ! y est toujours là, hein le coq.

— Qu'est-ce que tu dis de ça, chenille à poils ! oui, chenille à poils ! chenille à poils !

— Donnes-y donc, voir, ta claque sur la gueule, à c't'heure !

— Tu te ressembles pus !

— Fesse donc ! fesse donc !

Et quand le petit homme fut parti, le forgeron, resté maître de la situation, expliqua :

— J'aurais ben pu le fesser, la première fois, mais j'avais peur de le défoncer !

Et le soir même, seul dans sa forge, le coq prit ses pinces et tordit une nouvelle pièce de cinquante cents, comme il avait fait la veille en prévision de la visite du petit homme.

— On sait jamais, se dit-il, il pourrait ben revenir !

q

Chapitre 4 Le râteau magique

Le père Lauzon réparait un harnais ce matin-là, accroupi dans l'entrée de sa grange, quand il arriva qu'il fit tout à coup un petit soleil allègre.
— Ce serait-il que le temps deviendrait bon pour le chevreuil ? se demanda le père Lauzon en levant un œil interrogateur vers le ciel.

Peu après, le vent s'éleva, bousculant les arbres sur le bord de la route, et toutes les girouettes du village se décidèrent avec ensemble pour l'ouest.

Le père Lauzon, exprimant alors par un profond soupir le regret de n'être pas au bois où ce qu'il y a toujours gros de gibier, le matin, quand personne pense d'y aller, constata, bien convaincu cette fois :

— Eh oui, c'est ben ça. Un vrai beau temps à chevreuil.

Et ayant réveillé le chasseur qui sommeillait en lui comme un chien dans une niche, le père Lauzon, que son harnais ne pouvait absorber davantage, se prit à écouter, au fond de son être, japper ses vieux souvenirs de randonnées.

L'automne dernier, il avait abattu deux beaux chevreuils d'une seule balle. On n'avait pas voulu le croire au village, même qu'on lui faisait l'affront, depuis, de l'appeler Lauzon-la balle. Le père Lauzon avait un passé riche en coups de fusil merveilleux et tous ces gens étaient des jaloux.

— C'est pareil, se dit-il, comme si je les avais eusse embrochés.

Et s'excitant de plus en plus :

— Six chevreuils alignés dans un même rang et le père Lauzon tuera six chevreuils d'un même coup. On ne l'appelle pas quand même la balle pour rien, le père Lauzon.

Mais entre toutes ces émotions, l'homme préférait celle que provoquait la course au gibier blessé, couteau en main.

— Quand on les saigne, ça se plaint comme un petit enfant. On dirait, ma foi, que ça vous supplie.

Puis, au comble de l'enthousiasme, comme pour bien signifier qu'un bon chasseur doit rester inébranlable devant la supplication, le père Lauzon qui s'apprêtait à couper une lanière, planta,

d'un grand coup de bras, son couteau jusqu'au manche dans un interstice du plancher de la grange.

— Ah, maudit, si j'en tenais un, grogna-t-il.

C'était un matin où tout pouvait arriver, le père Lauzon qui en était là dans ses pensées, dut lâcher subitement son couteau.

Comme s'il lui eut suffi de désirer ardemment, un chevreuil venait d'apparaître, immobile dans le morceau de paysage qu'offrait la porte de la grange, le naseau tendu à la brise, et seulement à une portée de fusil.

Le père Lauzon eut un arrêt de tout son sang dans ses veines, et son cœur se remit à battre, effroyablement.

— Mon fusil, gémit-il.

Il n'eut qu'à étendre le bras pour se saisir d'un râteau accroché, par les dents, à un clou.

— Maudit, maudit, maudit, pleurait presque l'homme, en épaulant le râteau, si, sans seulement, c'était mon fusil.

Et le père Lauzon, tout en couchant en joue, se prit à penser fortement, plus fortement encore cette fois que s'il eut été en possession de son arme, jouant ainsi avec l'illusion.

— C'est dans la tête que j'y fourrais ça… Non, il est un peu trop tourné : j'pourrais rien que lui toucher la base des cornes…

Le râteau oscilla à gauche.

— Au cœur, sous la patte gauche…, râla le chasseur.

Alors, tendu de tout son être, l'illusion étant cette fois plus forte que lui, le père Lauzon n'en pouvant plus, un doigt crispé sur une dent du râteau, gonfla d'un seul coup ses poumons et lança à pleine gueule un PAN formidable.

C'était un matin où tout pouvait arriver : le chevreuil, tombant sur les genoux, s'écroula sans un soubresaut.

Pour la seconde fois, l'homme éprouva la secousse violente de tout son sang dans ses veines. Il sentit aussi qu'il bondissait et que le plancher de la grange vibrait sous son galop vers la porte. Dehors, l'air entr'ouvrit sa chemise et il eut froid aux aiselles, le couteau devait être dans sa main droite.

Il sentit tout cela ; mais en réalité le père Lauzon n'avait pas bougé après le coup de sang, son cœur n'en finissant plus de ne pas se remettre à battre.

. . . . . .

Et c'est ainsi que mourut le père Lauzon, cardiaque avancé que le médecin du village avait condamné depuis longtemps.

Son cadavre fut trouvé, affalé dans l'entrée de la grange, un râteau en main, par le voisin Belliveau qui venait d'abattre, quelques minutes auparavant, le plus beau chevreuil qu'on n'avait encore jamais vu s'aventurer si près d'une ferme.

q

Chapitre 5 Le norouâ

Dans la cuisine, où la famille veillait, le poêle à deux fourneaux ronflait garni de grosses bûches. Dehors, le norouâ qui soufflait, depuis deux jours, s'engouffrant par une des portes mal fermée de la grange ; et Pit Godbout avait assuré, en entrant, que le thermomètre du bureau de poste marquait plus de quarante degrés.

— Quarante degrés ! avait répondu le père Ménard, en approchant d'avantage sa chaise du feu, c'est pas des farces, ça mes enfants.

Tous les soirs d'hiver la famille se réunissait ainsi au chaud dans la cuisine, où il était rare qu'on ne recevait pas quelques veilleux. Les nouvelles qu'ils apportaient étaient écoutées avidement et commentées, ensuite, avec lenteur, pour les faire durer plus longtemps, car il faut bien qu'on ait de quoi s'entretenir pour faire passer toute une soirée.

Codère, le plus assidu, car il venait pour le bon motif, s'asseyant à l'écart avec Éva, ce qui faisait infailliblement dire, à la mère Ménard qui passait pour avoir de l'esprit, que les amoureux n'ont pas besoin de la chaleur du poêle.

Mais ce soir-là, vers neuf heures, après que les enfants furent couchés, contrairement à l'habitude, la conversation, toujours si animée, tomba peu à peu, comme d'échelons en échelons, jusqu'à ce qu'on n'eut plus rien à se dire, tous les yeux fixés à terre. Les silences, de plus en plus prolongés, qu'emplissaient les pétillements du poêle et le vacarme sourd du vent, avaient un léger caractère d'angoisse.

— Quarante degrés, reprit le père Ménard, puis le vent qui ne tombe pas !

— On est pourtant dans la pleine lune, releva quelqu'un.

La grosse lampe à pétrole faisait se tasser les ombres, dans les coins de la pièce ; et l'œil ardent de la porte du fourneau illuminait le dessous de la table, d'une lueur d'incendie.

Le père Ménard rompit encore le silence.

— Mets de l'eau dans le canard, sa mère, il se vide.

La femme, cette fois, remplit la bouilloire jusqu'au faîte.

— Chauffe pas trop, son père, tu sais que la cheminée est sale ! Avec un vent de même…

À la façon dont l'homme prononça : – J'aime mieux mourir par le feu que par le froid. – l'assemblée comprit que le père allait raconter quelque chose : et chacun approcha, plus près de lui, sa chaise.

On bourra de nouveau les pipes et les premières bouffées de fumée créèrent instantanément l'atmosphère nécessaire au récit. C'est ainsi que l'auditoire a coutume de marquer son grand désir d'écouter.

La voix du conteur, alors, monta lente et pleine ; et le père Ménard parla les yeux fixes, en homme qui ne cherche pas, par tous les coins de la pièce, où trouver ses mots.

« Vous n'avez pas connu, vous autres, Kenoche, le quêteux. Vous êtes trop jeunes. Il restait, à quatre arpents d'icitte, où Péloquin a bâti, aujourd'hui, son moulin.

« Il faut croire, qu'il ne s'était pas arrangé, avec les autres quêteux de Sainte Julienne, et qu'il n'aimait pas leur compagnie, pour être venu rester avec sa femme et son petit enfant. Toujours est-il que Péloquin lui avait loué, pour presque rien en toute, une vieille maison qu'on a démolie depuis.

« Kenoche avait donc commencé par tirer du village tout ce qu'il put, pour ensuite, pousser plus loin, chez les voisins, sa randonnée de quêteux.

« Il ne pouvait pas compter sur le village pour le faire vivre bien longtemps. Entre gens d'un même village, on s'entr'aide, mais on ne se fait pas la charité. Et Kenoche, lui, n'était pas autre chose qu'un quêteux et qui ne savait faire que ça. Et puis, vous le savez bien, on aime toujours ça quand un quêteux vient de loin ; c'est plein d'intérêt quand on le fait jaser.

« Toujours est-il, il partait de bonne heure, tous les printemps, avec sa femme et son petit enfant, dans une grosse waguine. Ça n'allait pas du train des chars je vous l'assure : son vieux cheval ne pouvant pas trotter, rapport qu'il avait les pattes de devant trop raides. Je crois même qu'on avait dû le lui vendre bon marché, justement parce que c'était un cheval qui ne trottait pas, par conséquent, rien que bon pour un quêteux comme lui. Mais la belle saison permettait toujours à Kenoche de faire sa tournée au pas et de revenir s'enfermer, pour l'hiver, dans sa maison juste à la première bordée de neige de la Sainte Catherine.

« En tout cas, voici ce qui est arrivé. On a tous su l'affaire plus tard : et si le quéteux ne l'avait pas racontée lui-même, on n'aurait, ma foi, jamais pu rien comprendre, tant c'est incroyable.

« Un bon jour, du mois de janvier, rapport que la dernière tournée avait dû être mauvaise, Kenoche s'est aperçu qu'il n'avait pas de quoi vivre encore deux semaines. Mon dou, il aurait dû aller trouver monsieur le curé ou monsieur le maire, puis leur expliquer son affaire. Mais, vous savez bien, ce que c'est qu'un quêteux. Quand on dit, orgueilleux comme un quêteux, hein ? Il était donc trop fier. Puis, cet homme, pouvait-il en réalité, prévoir ce qui devait lui arriver. Non, en toute ! Ça, mes enfants, ça ne se pouvait pas. »

Ici le père Ménard se tut, pour bourrer sa pipe et tirer une touche. Tout le monde en fit autant, vivement intéressés et les dimensions de la cuisine se perdirent dans ce regain de fumée.

Dehors le vent hurlait toujours.

Après avoir poussé une nouvelle bûche dans le poêle, le père Ménard continua.

« Eh bien, qu'est-ce qui restait à faire, à un fou comme lui, dans ces conditions-là ? Pouvait-il consentir à mourir de faim comme un chien. Ça non, les enfants, un quêteux ne meurt jamais de faim ! C'est bon pour les braves gens.

« Vous le devinez, hein ? C'est bien ça. Vous le voyez d'icitte, là, un bon matin, atteler sa pécouille, fermer la porte de sa maison comme il le faisait au printemps, et partir tout seul, pour aller quêter dans une petite tournée.

« Sa femme, puis son enfant ? Sans avertir personne. Il les a laissés seuls. Il n'était pas inquiet, le chrétien : n'allait-il pas revenir, dans une semaine ? Sa femme avait, à la maison, juste de quoi pour l'attendre. Une semaine, c'est pas beaucoup, pour ra-

masser ce qu'il faut pour vivre en paix, en attendant le printemps. Mais, il comptait bien sur la pitié des autres villages. D'ailleurs, il était bien certain de ne pas avoir de concurrence. Pensez donc, un quêteux qui cogne chez vous, en plein janvier !

« C'était plein de bon sens, tout ça, mais là, ousqu'il devenait un criminel de serpent, c'est que sa femme était malade, puis qu'il le savait. Ah, le bondieu d'homme !

« Et le voilà donc parti.

« Au bout de cinq jours, il s'est mis à tomber une bordée de neige, mes enfants, vous m'entendez, une neige qui était une vraie punition du Bon Dieu.

« Je me rappelle encore, qu'au premier matin, chez mon vieux père, qu'on ne put pas arriver, en toute, à ouvrir la porte de la cuisine, puis qu'on a été obligé de passer par une fenêtre de deuxième, pour pouvoir tout déblayer.

« Puis, par la dessus, le vent s'est élevé. En tout cas, et en peu de temps, il n'y avait pas une route de praticable. Il fallait battre le chemin à la grande scrépense, pour se rendre chez le voisin.

« Il y a toujours du norouâ qui s'amène, dans une affaire de même. Puis quand je vous dis que le norouâ soufflait comme à soir, je conte une menterie, mes enfants. C'était pire qu'à soir…

« Personne savait, au village, que Kenoche était parti, puis on a fini par trouver ça curieux que la cheminée du quêteux ne fumait plus, par un froid pareil. Vous comprenez bien qu'on est allé voir.

« Il a fallu défoncer la porte.

« Vous ne savez pas ce qu'on a trouvé, hein ? Bien je vais vous le dire, moé.

« On a trouvé la maison vide. Sans blague, vidée à net…

« La mère Kenoche trop malade pour sortir demander du secours avait brûlé tous ses pauvres meubles ; tout ce qu'il y avait dans la maison… Puis on l'a trouvée morte, gelée dure comme une pierre de cimetière, couchée à terre, de tout son long, avec son enfant, à moitié nu, dans ses bras, gelé, lui aussi, comme elle.

« Le pire, dans tout ça, mes enfants, et toutes les femmes du village en braillaient, tellement ça faisait pitié à voir, c'est que l'enfant tenait encore dans sa main un morceau de galette de sarrasin gelé. Tout ce qui restait à manger dans la maison…

« Pauvre petit enfant… »

Le père Ménard s'étant tu, se leva pour verser un peu d'eau dans la bouilloire, car elle commençait à chanter. Et après avoir rallumé sa pipe, il garda un silence obstiné.

Dans un coin d'ombre, la pendule cognait doucement.

Au premier abord, l'auditoire sut gré au conteur pour ce temps qu'il accordait à l'apitoiement, mais au bout de quelques minutes, il devint impatient. L'histoire ne pouvait pas finir là.

— Puis le quêteux Kenoche, finit-on par lui demander anxieux, est-ce qu'il est revenu ?

Entre deux bouffées de fumée, le père Ménard répondit, distrait.

Ouais…

Venant du grenier, un craquement sec se fit entendre et tout le monde sursauta.

— C'est un clou qu'a sauté dans son trou, par le froid, expliqua quelqu'un.

Le père Ménard fumait toujours, distraitement.

— Son père, répondez donc, supplia-t-on, qu'est-ce qu'il a fait, le quêteux, après ?

Alors, le père Ménard tendit l'oreille aux hurlements du vent et après avoir secoué sa pipe contre le talon de sa chaussure, il répondit d'un ton contrarié.

— Il s'est pendu.

q

Chapitre 6 L'heure

Dans la cuisine où les deux hommes veillaient, la lampe faisait se tasser les ombres dans les encoignures, et l'œil ardent de la porte du poêle illuminait le dessous de la table d'une lueur d'incendie. La bouilloire bruissait, on aurait dit la rumeur lointaine d'une ruche.

Ce n'était pas le désir d'être ensemble pour causer qui avait réuni ces deux hommes. Si l'on s'assemble pour rire, la douleur, aussi, est un faîte où les malheureux se rencontre…

Mais il avait fallu quand même causer. Ils avaient d'abord parlé, parlé beaucoup, comme on jette du lest, pour s'évader. Puis ils

s'étaient tus, chacun pour faire croire à l'autre qu'il voulait allumer sa pipe, mais sachant bien qu'ils n'avaient plus rien à se dire.

Maintenant, seul, les battements de la pendule restaient conscients entre eux. Maintenant, ils attendaient.

Mais l'on sentait qu'il eut fallu de peu pour que ces deux hommes se précipitassent l'un contre l'autre, l'œil brillant, les poings crispés. Car la trop grande peine du cœur n'est pas à l'aise chez les êtres sains ; il faut qu'elle s'extériorise en action brutale. Donner un bon coup de poing c'est quelquefois, casser la gueule à sa propre peine.

Dehors la neige tombait lente et fine comme une poussière de craie.

Dix heures sonna et les deux hommes se surprirent à en compter les coups.

— Dix heures, prononça alors le premier.

— Oui… fit l'autre.

Et le silence reprit sa place.

Une fenêtre poussa un appel de matou : le vent s'élevait.

Les deux hommes attendirent ainsi jusqu'à onze heures passées, puis, quand la demie eut sonné, ils se regardèrent, chacun s'essayant à ne pas trop laisser paraître la grande peine qui était pourtant leur grande peine.

Alors le premier, le plus fort, sans doute, parvenant à trouver des mots, parla.

— Onze heures et demie… dit-il, c'est le temps !… Il doit commencer à la travailler, là…

Et ce fut tout.

Ces deux hommes aimaient également la même femme ; et ils avaient assisté à son mariage ce matin.

q

Chapitre 7 La partie de dames

Jos Tremblay, champion du comté aux dames, joue sa partie d'entraînement tous les dimanches après les vêpres, dans la boutique du cordonnier. Les spectateurs, groupés à quinze autour du damier, forment au milieu de la pièce un gros paquet d'homme d'où monte, en énormes bouffées blanches, la fumée des pipes.

Blanchette est assis en face du champion. C'est lui qui pousse les rondelles noires, mais c'est toute l'assemblée à la fois que Tremblay rencontre, chacun étant autorisé à émettre des opinions sur la marche à suivre du jeu de Blanchette.

— Si tu mouves pas ta noire, Blanchette, i'va prendre ta dame par derrière.

— Ouais, i'a un jeu verrat, quand i'joue par derrière.

Tout cela grouille d'intérêt et les têtes ne se détournent du jeu que pour lancer à distance, de temps en temps, des crachats dans la direction d'un crachoir morveux posé sur une toile cirée, dans un coin.

Après les longues délibérations de tout le monde, quand Blanchette se décide, enfin, à pousser sa rondelle noire d'un carreau à un autre, du geste précis de celui qui représente à lui seul des opinions unanimes, Tremblay, jusque-là penché sur son damier, alors seulement lève un œil interrogateur, avant de prendre l'attitude superbe de celui en lice contre quinze.

— C'est ben ça que tu voulais, Quesnel ?

— Ouais.

— Pis toué, Riendeau, t'as pus rien à redire ?

— Si c'est pas de ton goût, Grenier, on peut recommencer.

— C'est ça joue, joue.

La fumée des pipes ne monte plus, car les respirations sont arrêtées. Dans le silence le plus parfait, l'horloge cogne précipitamment comme angoissée.

Et Tremblay pousse une dame, et tout le monde comprend, soudain.

— Ah, diable.

— Eh, maudit.

— T'es plein comme un œuf, Blanchette.

— T'as qu'à voir.

— Ouais ben ça parle au serpent.

— Casseau.

— Eh, sirop, qu'i a fourré ça.

Et, dans le calme méditatif pour le prochain coup à venir, où chacun se recueille avant d'opiner, les pipes, de nouveau, lancent en l'air leurs bouffées de fumée blanche, comme autant d'ovations, au champion du comté.

Mais, ici, la lampe dans la fumée des pipes, n'éclaire pas plus qu'un phare dans le brouillard. La partie terminée, chacun s'en retourne, non sans avoir discuté encore un bon quart d'heure sur le pas de la porte.

— I'joue comme mon défunt père.

— I'faut pas y laisser faire une dame, parce qu'après, i'mange tout.

— Aux dames, on ne devrait pas manger par derrière.

— Ouais, mais t'as pas connu Tit'noir Simard, toué !

q

Chapitre 8 La place aux brochets

Le père Tit'Charles Allaire pêchait ce matin-là, son bac ancré en plein remous, à cinquante pieds en bas de la digue.
Le père Arpin, lui, moins audacieux, se tenait en équilibre sur une grosse roche, à une enjambée de la grève.

— Tu finiras par te noyer, Tit'Charles, lui avait crié le père Arpin.

Mais, le père Tit'Charles, bien convaincu en dirigeant son bac dans la houle :

— C'est icitte, la place aux brochets.

La rivière s'arrondissait sur la digue comme un verre que les cailloux pulvérisaient plus bas, et le pêcheur sentait rebondir sous son embarcation une pression qui le soulevait par bonds inégaux.

— Quand on sait jeter son ancre, i'a pas de danger, pourvu qu'on se tienne.

Et le père Tit'Charles, cramponné d'une main à son siège et tenant haut son bambou de l'autre, semblait narguer son compagnon : « un pauvre pêcheur rien que bon pour prendre du crapet. »

Pour faire plonger sa ficelle en verticale, il avait dû joindre à sa pesée ordinaire un caillou, tant le courant était fort.

Le paysage dansait autour de lui et le père Tit'Charles secoué dur, pensait fièrement :

— Dire qu'il n'y a que ce peureux d'Arpin pour me voir. Mais quand j'arriverai au village, avec une pleine poche de brochets, il faudra bien qu'il explique à tout le monde que le père Tit'Charles est encore une jeunesse.

Le bambou, tout à coup, plia du faîte.

— En v'là un, pis un beau.

Et l'homme, décontenancé, embarqua une petite anguille.

— Bah, c'est peut-être pour ma chance, s'expliqua-t-il, en amorçant de nouveau.

Au bout d'une demi-heure, le père Tit'Charles avait pris sa huitième anguille.

— Eh verrat, finit-il par s'impatienter, c'est'i rien que pour ces serpents-là que j'attrape un bon mal de cœur ?

En effet, le père Tit'Charles Allaire commençait à sentir qu'on ne se fait pas sauter ainsi impunément.

— C'est ben maudit, mais j'cré que c'est pas l'heure du brochet à matin, s'avoua-t-il, de plus en plus déçu et mal à son aise.

Au fond de l'embarcation, les anguilles grouillaient désespérément. L'une d'elle s'enroula même à la jambe du pêcheur.

— Ah ben, vous autres, hurla le père Tit'Charles, vous n'êtes pas pour vous en mêler.

Et il se mit à frapper du pied de toutes ses forces le fond de son bac, pour écraser la tête des poissons, mais surtout parce que ses coups de pied, passant au trépignement, marquaient sa colère et la pouvaient assouvir.

— Qu'est-ce qui te prend donc ? cria le père Arpin de la grève.

— Va chez l'diable, lança le père Tit'Charles, en continuant de frapper en cadence son genou droit se levant et s'abaissant comme pour faire tourner une meule.

La barque, qui était vieille, n'eut qu'un seul gémissement sourd et deux planches du fond cédèrent d'un même coup. Le père Tit'Charles coula subitement, en lançant un au secours tellement formidable qu'on aurait, certes, pu le prendre pour un juron.

Heureusement, la barque mi-submergée, à laquelle il s'agrippa, lui permit d'attendre les secours du père Arpin.

Tout de même, une fois sur la grève, pendant que ses vêtements séchaient au soleil, sur des cailloux, le père Tit'Charles, ne cédant pas d'un seul pouce au père Arpin, déplora la perte de plus de quinze beaux gros brochets qu'il avait pris et que le courant avait dû emporter au diable, à c't'heure.

q

Chapitre 9 Le jeteux de sorts

Maintenant qu'ils avaient rejoint la route, après d'infructueuses recherches dans le bois pour trouver un nid de grives, Tit'Fred et Déric, déjà très en retard, entreprirent de regagner le village d'une seule traite.

Ils allaient bon train depuis quelques instants, leurs petits souliers de bœufs faisant craquer les mottes de terre sèche, lorsqu'ils tombèrent tout à coup en arrêt, l'œil fixe.

— Wohaha !... firent-ils.

C'était au pied de la grande montée, là où ce qu'il y a une grosse pierre, l'autre bord du fosset.

Grande fut leur surprise d'apercevoir une espèce de colporteur qui tournait autour de la grosse pierre en la scrutant attentivement sur toutes ses faces. Il portait une petite valise passée en bandouillère, et ses bésicles fumés faisaient comme deux trous noirs à la place de ses yeux.

— Ça serait-i'qu'i'veut la voler ? souffla Déric, interdit.

— Ben, i'peut se fouiller, répondit Tit'Fred, grosse comme qu'elle est pis 'tit comme qu'il est, i'l'emportera ben jamais. Certain !...

Intrigués, ils étaient là, rivés à la route. Mais quand ils virent l'étranger sortir un pinceau de sa valise et peindre de grands caractères sur une des faces de la roche, devenu tout pâle, Déric râla :

— C'est un jeteux de sorts qui écrit une malédiction pour tout le village !...

Et, d'un commun accord, les deux gars se précipitèrent à plat ventre dans les grandes herbes bordant la route.

Suants à grosses gouttes, et n'osant bouger malgré les fourmis qu'ils sentaient leur monter le long de la peau, ils durent attendre, pour se montrer, que le jeteux de sorts fut non seulement parti, sa maléfique besogne terminée, mais complètement disparu, au loin, dans la campagne.

Avec d'infimes précautions, ils s'approchèrent alors, tremblants.

C'était bien des lettres, et sur trois lignes d'inégales grandeurs.

— Ah ! fit Déric, si, sans seulement, j'avais apporté les lunettes de ma grand'mémère, j'pourrais t'le dire moué, de quoi c'qui y a d'écrit là !...

— Wohaha ! releva Tit'Fred, ayant peu à peu retrouvé la quiétude, j'voudrais ben savoir c'que les lunettes de ta grand'mémère pourraient te faire !... Tu sais pas plus lire que moué, casseau !

— Comment qu'tu dis ? Crés-tu que ma grand'mémère peut lire, elle, sans ses lunettes ?… Pas en toute, mon vieux ! pis la preuve, c'est qu'à l'dit elle-même. « Sans mes lunettes, mes enfants, j'pourrais pas arriver à lire. »

Il y avait probablement à redire ; en tout cas, Tit'Fred jugea le moment peu propice pour la discussion. Empoignant sa casquette d'une main et le corps déjà projeté en avant comme un qui attend le signal du départ, il proposa :

— Courons au village avertir tout le monde !…

Et les deux petites paires de souliers de bœufs galopèrent longtemps sur la route.

On commença par ne pas les croire, au village, puis on rit de leurs instances. Mais ils firent tant, et une telle frayeur dans leur physionomie ne pouvant être feinte à ce point, qu'une couple d'heures plus tard on se laissa entraîner une dizaine environ, jusqu'à la grosse pierre.

C'était vrai, et l'on resta bouche bée.

Tous les yeux s'étant alors tourné vers le seul du groupe qui savait lire, celui-ci s'arquebouta comme pour un effort, la tête en avant, les mains posées sur les genoux. Et, après avoir épellé mentalement pour ne pas se tromper, il lut, scandant les mots :

Boum ! Boum !

Tabac bon à chiquer

Encore cinq cents

q

Chapitre 10 L'orage

— Sauve-toué, Arthur ! v'là mon mari !

Quand il pleut les charpentiers ne travaillent pas.

Ce jour-là vers trois heures, comme la pluie venue de l'est promettait de durer, l'homme n'avait pas hésité à rentrer définitivement chez lui.

— J'ai pas le temps de m'sauver ! brailla Arthur, tournant dans la pièce, affolé.

— Ben cache-toué ! décida la femme, vindicatif comme tu le connais, y peut tuer…

Quand le charpentier pénétra chez lui, balançant son grand chapeau de paille à bout de bras pour l'égouter, il trouva sa femme assise près de la fenêtre, un tricot aux mains.

— Quiens, c'est toué, déjà ?

— C't'affaire, tu vois donc pas qu'y mouille ?

Après avoir jeté un coup d'œil interrogateur par la fenêtre, la femme, toujours très calme, proposa :

— En ce cas, va donc quérir du bois dans la shed, celui de la cour s'allumera pas pour ton souper à soir.

— T'es ben pressée pour ton souper, sa mère, y est pas trois heures !

À ce moment, la pluie redoubla sur le toit de tôle et la cuisine s'emplit d'un fracas sonore.

— J'vas me changer, conclua l'homme, j'pourrais attraper du mal. Chus pas venu en carosse, moué, de la grange au père Lauzon.

Si l'homme, en se dirigeant vers la porte de la chambre à coucher, avait tourné la tête du côté de sa femme, il aurait, sûrement, à sa pâleur, tout deviné ; mais le charpentier, entraîné qu'il est à marcher sur des solives, va toujours de l'avant les yeux dans l'axe.

Dans la chambre, il y eut un bruit de bousculade suivi d'un cri de stupeur…

La femme, la face masquée de ses deux mains, s'était levée, prête à tout.

Mais au bout de quelques instants les deux hommes revinrent dans la cuisine, joviaux et se donnant de grosses claques de plaisir dans le dos.

— Là, j't'ai eu, hein ? disait Arthur.

— Pis elle, répondit le mari en désignant du doigt sa femme, à me l'aurait pas dit pour une terre que t'étais caché là pour me faire une peur !

Et comme la pluie continuait à tomber drue, les deux hommes déplorèrent, jusqu'à l'heure du souper, le sort des pauvres habitants qu'avaient pas encore rentré leur foin.

q

Chapitre 11 L'argument décisif

Si Médas Brébœuf, le jour où la chose advint, versa ses cinquante piastres d'amende sans maugréer, ce n'est pourtant pas qu'il eut plaidé coupable ni qu'il se sentit humilié.
À l'encontre d'Arthur Lefebvre qui promit une main sur la gueule à quiconque reparlerait désormais de la bataille de coqs, Médas Brébœuf, lui, sembla n'en vouloir à personne. Pas plus au garde-pêche, qui avait fait sa grande langue auprès de la police de Sorel, qu'à ce damné de Lusignan, le moins regardant des parieurs à toutes les batailles, autant de coqs que de chiens et qui, depuis, faisait le fin en proclamant partout :

— Le coq à Brébœuf, c'est un bon coq ; mais j'cré il va mourir de vieillesse, à c't'heure !

L'homme n'était pourtant pas une pâte molle ; au contraire, il passait pour prime comme pas un. Et tous ceux qui le rencontrèrent, avec son air sombre et préoccupé, pouvaient bien affirmer, en effet, que si Brébœuf ne disait rien, c'est qu'il devait ruminer quelque chose par en-dessous.

La vérité, – on l'apprit ce soir-là au bureau de poste, à l'heure du courrier, – c'est que Médas Brébœuf tenait seule la loi responsable et qu'avant de s'en plaindre, il importait pour lui de prouver à tout le monde que cette loi-là, c'était la plus mal faite des lois.

Cette fois, il avait trouvé ; et, se dirigeant en droite ligne sur le garde-pêche, campé, les yeux fixes, en homme certain de ce qu'il va dire :

— Réponds-moué, Ménard ! mâcha-t-il, pourquoi ta loi fait-elle prendre un homme pour une bataille de coq ?

Tout le monde avait tendu l'oreille, anxieux de savoir quel sort serait fait au garde-pêche.

Mais celui-ci, quoique très mal à son aise devant tant d'interrogation, dans tous les yeux, répondit quand même, intrépide :

— Rapport que c'est cruel de faire hacher en morceaux des animaux de même, qui t'ont rien fait en toute !

— Pis l'homme qui tue son coq, lui, pour le manger, est-ce que tu l'arrêtes ? poursuivit Médas, grave et problématique.

— Non, expliqua le garde-pêche, quand on tue un coq pour le manger, on le tue proprement, pis ça le fait moins souffrir.

Brébœuf cracha sa chique de côté, le mot de la fin allant lui appartenir.

— Ah tu crés ça, toué ? Eh ben, v'là ousque ta loi est mal faite ! Quand un homme tue son coq pour le manger, il le fait ben plus souffrir qu'un autre, pis la preuve, blasphème, c'est que le coq en meurt !

Et ayant dit, Médas Brébœuf tourna les talons et fit claquer la porte du bureau de poste, son argument était décisif.

q

Chapitre 12 La revanche

Deux fois par semaine, à heures fixes, venant de chez Déric Castor, des cris déchirants troublaient la quiétude des voisins.
En automne, c'eût pu être pris pour une saignée de cochon : cela ressemblait aussi, à s'y méprendre, au vacarme d'un poulaillé où un jeune chien prendrait ses ébats, aux grincements d'une corde à linge, un jour de blanchissage.

C'était d'abord braillard. Passant à la terreur, ça devenait aigu puis rauque pour finir, chaque fois, en un long miaulement. Une porte claquait alors.

Comme on le voit, il eut fallu être sourd pour ne pas deviner que Déric Castor battait sa femme.

Pourtant, bien que l'évidence fut indéniable, celle-ci, loin d'admettre l'outrageuse violence de son homme et de s'en plaindre, on sait avec quelle sympathie elle aurait été accueillie, persistait à contrecarrer l'opinion, s'indignant qu'on put accuser le plus parfait des maris d'une si infâme lâcheté.

— Mais voyons, répliquait-elle à bout d'arguments, pensez-vous que j'serais assez sans-cœur pour me laisser faire ?

Et ma'me Castor roulait lentement ses manches jusqu'à ses biceps avec un air qui pouvait se traduire par :

— Le gros travail, moué, ça m'connaît !...

Fallait-il, s'obstinait-on, que cette brute de Castor en eut une emprise sur sa femme, pour qu'elle le défendit ainsi en dépit de tout !

— Mais elle est ben obligée de parler de même, expliqua quelqu'un, si elle l'dénonçait, i'la tuerait, comme une mouche, d'une seule tape !…

— Ah, i'en serait ben capable, le verrat d'homme !

Et toujours, l'entretien se terminait par un profond soupir sur le sens duquel, hélas, il ne pouvait y avoir d'erreur.

— Pauve'tite femme…

Il ne faut pas dire cependant, que la commisération fut tout de ce dont on se sentait capable au village. Souvente fois, on avait exprimé le désir que quelqu'un de bien planté et de pas peureux intervint dans ces chamaillis. Mais comment voulez-vous : Déric était de taille à rencontrer tous les boulés du comté.

Lui faire entendre raison ? Pour cela, monsieur le curé lui-même ne l'eut pas tenté.

Non, taciturne et constamment renfrogné, Déric Castor était un de ces hommes desquels on peut dire, comme de certaines maisons de mauvais aloi, qu'il y a un chien enragé de caché sous le perron.

— I'a d'la broche piquante dans c'te homme-là ! était-on habitué de conclure, impuissant.

— Ça finira par mal tourner… Ça finira par mal tourner… affirmaient pourtant quelques rares optimistes.

Or voici, pour la joie de tout le monde, comment la chose advint.

Le tout fut rapporté par Blanchette qui, ce jour-là, sortait justement de chez Castor, où il venait de commanditer des œufs, comme celui-ci tourna le coin, plus renfrogné que jamais.

Donc, conformément au principe qui voulait qu'on évitât de rencontrer Déric sur son propre terrain, afin d'éviter la fatale crise de jalousie, Blanchette s'était précipité dans un buisson tout près de là.

La porte n'était pas sitôt refermée que les cris commencèrent à l'intérieur.

Dans la cour de la ferme, les vaches, absorbées à tondre le gazon, levèrent alors la tête du côté de la maison, le museau tendu comme pour beugler, et, comprenant sans doute qu'elles n'y pouvaient rien, reprirent leur besogne, d'un œil toujours si mélancoliquement le même.

Chez les voisins, les femmes, elles aussi, devaient interrompre leur travail pour lancer d'abord un œil de stupeur, peut-on s'habituer à ces choses, puis de colère, puis de tristesse, oh, combien compatissant.

Tout à coup, les cris cessèrent subitement, à croire que Castor venait d'enfoncer son poing dans la gorge de sa victime. La lutte continuait pourtant, à en juger par le bruit.

Une fenêtre vola en éclats, puis, à la surprise indicible de Blanchette, la porte, ouverte, avec fracas, livra passage à Déric Castor lui-même, oui, Déric Castor mal en équilibre et qui prit l'escalier de reculons pour venir, après quelques pivotages, s'abattre sur son derrière dans l'allée du jardin, la tête ébourrifée, les yeux bêtes et les cuisses niaisement écartées.

Ma’me Castor apparaissait dans sa porte, en désordre mais non défaite, les coudes légèrement éloignés du corps, comme si ses poings lui pesaient au bout des bras.

— Déric ! prononça-t-elle, en pleine maîtrise d’elle-même, j’veux pas t’revoir dans la maison, d’icitte à à soir ! Tu m’entends ?… Ah, tu créais que j’étais pas capable d’apprendre à m’battre ?… Ça fait trois ans que ça dure, Déric. J’connais tes coups, à c’t’heure !… pis t’as besoin de t’tenir d’aplomb rapport que ça va être glissant !…

Et tournant le dos, les épaules hautes, elle referma la porte avec bruit, comme l’autre jadis.

— Ah, c’est donc ça, s’exclama-t-on au village qu’a’elle s’plaignait point ! Tiens, c’t’homme ! mais i’l’endurcissait de jour en jour !…

— C’est ça, conclua Blanchette, a’lle l’étudiait…

q

Chapitre 13 Un service

Leurs patins dissimulés sous leur veston avec un air emprunté à Sainte Nitouche ce n’était point sans raisons que les cinq gamins avaient pris chacun une voie différente cette fois-là pour se rendre à l’Anse-des-Morin. Le pont de glace ne tenait sur la rivière que depuis la veille ; et personne d’eux ignorait l’interdiction formelle.

Est-ce à dire que la menace d'une volée sur les fesses n'avait prévalu en rien sur l'attrait du jeu défendu ? Certes non ; mais avec une bonne organisation, avait-on pensé, on ne devait pas manquer d'obvier à cette dernière.

— J'prends tout sur moué, avait déclaré le Grand-Lafleur, faites comme j'vous dis et personne nous poignera.

Et c'est ainsi que ce jeudi, jour de congé, les cinq gamins s'étaient retrouvés, sur le bord de la glace, sans avoir éveillé le moindre soupçon chez leurs parents.

Il y avait là, tous confiants dans l'esprit d'initiative du Grand-Lafleur, Tit'Phonse, Tit'Thur, Alfred et Tit'Thou.

Or, après deux bonnes heures de patin bien méritées, il arriva, la glace ayant cédée tout à coup, que le Grand-Lafleur eut de l'eau jusqu'aux épaules.

— Viande ! s'exclama-t-on, quand on l'eut tiré de là en faisant la chaîne, c'est ben sûr, à c't'heure, qu'on est tous poignés !...

Comment le rescapé allait-il pouvoir expliquer son aventure sans inculper tous ses camarades ? On ne lui connaissait pas assez de bravoure pour endurer la fessée sans rien dire.

Et Tit'Thou qui se voyait déjà couché sur les genoux de sa mère, culotte basse, résumant l'appréhension commune, se mit à gémir.

— Mon Dieu... Mon Dieu !... C'est de ta faute, à toué, le Grand-Lafleur !...

De toute façon, il ne fallait pas apparaître au village, escortant le Grand-Lafleur. Comme on ne pouvait pas non plus délibérer

plus longtemps, le frisson s'emparant du Grand-Lafleur on dut reprendre le chemin du retour, quitte à se séparer au haut de la côte.

On allait se laisser, piteux, quand le Grand-Lafleur qui n'avait encore soufflé mot trouva soudain le moyen de tout arranger.

— Je l'ai ! clama-t-il, projetant sa casquette par terre en signe de conviction. Le service que j'vas vous demander, expliqua-t-il, ça nous sauve tous ensemble. J'ai rien qu'à faire mon ben malade, mon quasiment mort pis, vous autres, vous me rentrez chez nous... Vous m'avez trouvé en train de m'neyer, comme vous alliez à l'Anse-des-Morin pour voir si la glace de c't'année était belle. Pas vrai ?... Vous passez pour des sauveteurs pis, tant qu'à moué, ma mère s'occupera pas d'autre chose, en me voyant, que de me soigner, ben contente encore que j'sois vivant !...

Stimulé du coup, chacun de reconnaître que le Grand-Lafleur n'était pas encore un fou. N'était-ce pas inespéré ?

— I'sera pas dit, ajouta-t-il, que moué, le Grand-Lafleur, j'vous en aurai fait manger une !...

En vue de la maison, il fit alors jurer à ses camarades, en crachant par terre, qu'on ne se dénoncerait jamais, advienne que pourra et, se laissant empoigné par les quatre membres, il fit la tête molle où se renversèrent deux yeux mourants.

Ma'me Lafleur qui lessivait près de la fenêtre, vit venir le cortège et chavira sa cuvette de stupeur.

— Saints Anges du Bon Dieu ! hurla-t-elle, qu'est-ce qui est encore arrivé ?...

— C'est le Grand-Lafleur qu'à timber à l'eau pis qu'on l'a sauvé en passant par là ! annonça Alfred, de sa voix la plus grave.

Une fois au lit, le Grand-Lafleur dormit presque aussitôt. Ma'me Lafleur revint à la cuisine pour de plus amples détails sur l'affaire.

Alignés comme pour une leçon, les gamins durent expliquer longuement.

Bien que ma'me Lafleur dardât sur eux un œil méfiant, il y a à parier que tout se serait quand même bien passé ; sans ce damné de Tit'Thou qui gâta toute la sauce en échappant un de ses patins qu'il avait enfoui dans sa poche.

Ma'me Lafleur ouvrit alors la bouche de surprise et comprit du coup.

— Ah mes beaux menteurs, va ! C'est vous autres, hein ? qui l'avez entraîné là, pour patiner, malgré notre défense ! Ben, j'vas vous montrer, moué, c'que c'est que d'la glace neuve !

Vigoureusement empoignés par le chignon, les quatre gamins, terrorisés, attrapèrent simultanément la redoutable fessée de laquelle on sort toujours, une main posée à plat sur le fond de culotte, comme si les fesses trop enflées risquaient de choir.

— On d'i en rendra encore, des services, à lui, le Grand-Lafleur ! concluèrent-ils, dehors.

Et les quatre gamins continuèrent leur route, sans même avoir au cœur le soulagement que tout fût fini ; car la nouvelle de leur escapade, doublée d'un mensonge allait sans doute se répandre et arriver aux oreilles des parents.

Dans la rue où ils s'engagèrent, de grands glaçons pendaient aux façades des maisons, les maisons avaient toutes l'air de grosses gueules de croque-mitaine.

q

Chapitre 14 La savane des Cormier ou l'amour reprend ses droits

Les maisons du frère et de la sœur Cormier étaient voisines, au bord du chemin, et si rapprochées que le soleil n'asséchait qu'à midi l'herbe touffue qui les séparait. Comme elle poussait drue, cette herbe mitoyenne, depuis la mort du père Cormier ! Jamais le frère et la sœur ne s'étaient adressé la parole ; leurs fenêtres latérales, stores baissés le jour, avaient vécu en opposition ; il se pouvait que ces maisons dans leur promiscuité n'eussent que de l'ombre à s'échanger.

Monsieur Cormier-le-père s'était marié par intérêt. Devenu veuf et seul possesseur des biens de sa femme, il avait testé en faveur de son fils, bien qu'il lui préférât sa sœur, et ce afin que celle-ci ne fût pas recherchée, comme sa mère autrefois, pour son seul argent. Les dernières volontés du père signifiaient aussi que le fils fît une donation entre vifs des trois quarts des biens à Marvella si tôt que celle-ci ne serait plus décemment mariable.Monsieur Cormier avait ainsi décidé que le gros de sa succession, à la mort de sa fille, à coup sûr sans progéniture, pût retourner, et c'était justice, aux parents de sa femme.

Condamnée à la stérilité par manque d'argent, Marvella assurait donc le Salut de son père et ce lui était une consolation. Jamais elle ne fut recherchée et le frère, comme de raison, ne s'en plaignait point. Autrement, comme si elle eût été morte, les trois quarts des biens échangeaient leur famille.

Marvella n'ayant jamais été recherchée et son frère jamais cherché, la paix des orphelins reposa sur une soustraction de postérité. Mais le problème n'avait pas qu'une face. La donation entre vifs était venue compliquer. Pour qu'elle touchât sa part, il fallait que Marvella ne fût plus décemment mariable,et cette constatation était laissée à la seule discrétion du frère. Et le père à peine sous terre, l'herbe a poussé dru entre les deux maisons.

†

Deux portes claquaient peu dans le bas de la paroisse. Dans les mares, des grenouilles s'allongeaient. Chaque été, le glou-glou des grenouilles fit croire que les étangs bouillonnaient sous la pleine lune.

Bien que le temps eût passé dans les savanes des Cormier sans laisser de trace, comme s'il avait les pieds palmés, Marvella commença de vieillir. Le frère ne regardait toujours pas du côté de sa sœur. Il ne vit pas qu'elle perdait de la taille : la jupe, malgré les haussements d'épaules, touchait le plancher. Les cheveux blancs qu'elle montrait rarement par les fenêtres, il n'y portait pas attention.

Marvella, un matin, noya sa chatte, lui maintenant la tête dans un seau ; le serin de sa cage prit son essor pour tomber non loin dans les savanes ; Marvella ne se mit plus à table pour manger ; à

la fin de l'hiver, il fallut rentrerson bois ; puis elle ne vidaplus ses cendres.

C'est alors qu'une servante fut engagée : Cléphire venait d'une paroisse lointaine et se recommandait de pauvreté et de vigueur. La fille devait besogner dans les deux maisons, mais elle eut sa chambre chez Mademoiselle, au rez-de-chaussée. Cléphire s'empressa de perdre son chant :elle mua. La lampe lui fut dévolue, elle était la dernière à se mettre au lit. Sa chambre s'ouvrait sur la savane.

Un soir de grenouilles où Cléphire s'attardait dans la maison voisine, Marvella avait constaté que la chambre de son frère s'était éteinte bien avant que revînt la servante. Marvella avait noyé sa chatte, libéré son serin : allait-elle renvoyer Cléphire ? Il fallait d'abord se rendre compte. C'est à partir de ce moment qu'elle ne prit plus le frais sur la galerie, les soirs où Cléphire traversait l'herbe mitoyenne.

†

Dans la cuisine, les ombres sentaient le four éteint. Ce n'est pas d'elles que l'idée devait jaillir, mais du carré de lumière sous les combles de la maison voisine. La lampe de Marvella était éteinte, c'est de la lampe de son frère que la grande idée devait naître. Ce soir, la vieille fille regretta d'avoir tué sa chatte. Les fumellescomme elle disait, sont commodes.Des plis radicaux vinrent s'ajuster aux rides de son front. Déposant sa lampe allumée dans l'escalier, Marvella eut un sourire qui découvrit ses dents jaunies comme les grains d'un blé-d'Inde durci. Une idée la tenait, et elle s'enfourna sans se dévêtir dans son lit.

Cette donation entre vifs, ces trois quarts de la succession qu'elle aurait dû recevoir depuis des années allaient sortirde la maison de son frère pour rentrer dans la sienne. L'ingrat n'eût pu mourir sans au moins faire ses comptes. Pour elle, ce frère allait raccourcir ses jours comme gazon vert trop piétiné perd son teint.

Le lendemain, la servante connut le rictus de Marvella, elle prit peur. Obséquieuse, la patronne lui annonça qu'elle eût à transporter sa paillasse dans la maison du frère. Son bois, elle pouvait maintenant le rentrer,ses cendres, les sortir.Plus de chatte à noyer, plus d'oiseau à échapper.Son frère avait d'ailleurs plus besoin d'aide qu'elle : Cléphire dut en convenir par ses rougeurs subites.

Le soir même, soir sans lune où les grenouilles réclament de la pluie, la lampe de la vieille fille ne fut pas allumée au bas de l'escalier.

Dans l'ombre de la cuisine, un visage ruisselait de cupidité. À neuf heures, il était difficile de ne pas admettre que le reflet de la maison voisine ne mît, sur ce visage, un peu d'érotisme. Quant au rictus, Marvella ne s'en départissait pas, même dans le sommeil, et ses dents étaient sèches.

La fougue que dut mettre le vieillard à garder auprès de lui une jeunesse comme Cléphire le condamnait à une fin prochaine. Marvella avait songé tout d'abord à cette échéance. Elle en vint à songer combien il eût été doux d'achever, elle aussi, son existence, aux côtés de quelqu'un d'aussi tendre, si peu difficile qu'était Cléphire : même si cette pouliche eût été un homme !

La vieille fille ne put se défendre d'éprouver la jalousie, d'imaginer des situations, voire des postures à son avantage. Que d'animaux mâles vinrent brouter l'herbe mitoyenne, même les soirs de gelée tardive où la bouilloire sur le poêle rappelait la clameur lointaine des étangs. Marvella y ajoutait un peu d'eau froide, baissait son store, mais elle n'était pas à l'abri des mauvais instinctsdans son lit.

Dorénavant, sitôt que les mouches le soir se taisaient, à l'heure de la brunante, Marvella sans prendre le frais sur la galerie ne quittait plus la cuisine. Sa lampe était décoiffée, le globe debout dans une soucoupe ; trois allumettes sur la toile cirée de la table symbolisaient une attente. Au loin les grillons s'éveillaient pour la nuit et, plus près de la maison, le coassement des grenouilles.

À vrai dire, la galerie se prêtait mal au recueillement. « On ne s'y entend même pas prier ! » prétendait la vieille fille. Et d'un haussement d'épaules, elle remontait sa jupe. (Marvella portait des bretelles, ayant toujours vécu parmi les hommes.) Disons encore que la clameur des grenouillères n'invitait pas aux pratiques religieuses, surtout les nuits gutturales où le woworonfait office d'appelant. Ces nuits grasseyaient.

Seul émergeait de l'ombre le visage de Marvella Cormier. Assise près de la fenêtre, ses traits anguleux captaient la lumière de la maison voisine : ce rayon tombait des combles, de la chambre de son frère, et Mademoiselle n'en détournait pas la tête. Ses yeux étaient-ils seulement ouverts ? Les pommettes irisées, le nez, le menton, tous les reliefs de ce visage immobile ne laissaient point distinguer l'envie, la curiosité, l'assoupissement,

l'éveil, encore moins l'astuce. Il a des sentiments qui ne se prêtent pas à tous les éclairages.

Marvella attend ainsi que son frère éteigne pour allumer à son tour : l'éclat de la lampe, trop près de son visage, ne révélera rien de ses intentions. Les traits seront privés de leur équivalent d'ombre. Dès que Mademoiselle se lèvera, sa silhouette au plafond et sur les murs montrera celle d'une vieille fille qui se retire pour la nuit, passant, lampe en main, par la salle à dîner où quelques mouches grognent dans les encoignures.

Mèche haute, la lampe sera confiée à la même soucoupe sur la première marche de l'escalier. Que la vieille commence à se dévêtir, montant à sa chambre, l'ombre s'épaissit par le haut et s'en empare.

Quelle heure pouvait-il être, lorsque la lampe fut enlevée par la servante Cléphire puis qu'elle l'eut soufflée dans sa chambre au rez-de-chaussée ? Marvella, le lendemain, ne s'est point enquise, non plus, si la lune était hors des savanes quand son frère, aux petites heures, eut renvoyé comme on dit la fille engagère.Rien n'importait, semble-t-il, pour Marvella, de ce qui n'était pas dans la portée d'une lampe allumée.

†

Au mois d'août, Mademoiselle portait un châle à l'heure de la brunante. Une toux cognait chez les Cormier comme un marteau sur du bois pourri et que le coassement des grenouilles ne couvrait pas.

Le médecin faisait des visites doubles chez les Cormier, et il ne vint pas longtemps… Lorsque sa monture grinçait sur le haut de

la côte à la brunante, les grenouilles se taisaient. Monsieur le docteur tenait ses lanières, les coudes hauts, on eût dit les ailes rognées d'un héron posé sur le coteau, et pour mieux rendre cette image dont s'effrayaient les grenouilles, le cheval du docteur allongeait le cou. Le médecin en buggy ne vint pas souvent.

P.S. – Un certain Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, qui m'indiqua de son fouet les maisons des Cormier, m'assure que Cléphire, la fille engagère,était nièce inconnue de feu Madame Cormier, la mère de Marvella, son héritière légale, et que la servante savait de quoi elle se mêlaitlorsqu'elle vint, du troisième village, s'engager chez les descendants de sa tante.

q

Chapitre 15 De miraculeuses matines ou le Christ qui veille

Quand il s'est mis à pleuvoir sur les toits de Saint-Ours, la nuit était avancée et fort claire. C'est que la lune, haute et dans son plein, occupait une zone que les nuées, seules de passage, négligeassent. Dans ses rayons, la pluie s'illuminait comme une averse de soufre. Le temps couvert n'avait pas assombri le village.

Inchangeable était la valeur lumineuse de cette nuit : malgré l'averse, dans les greniers à ce moment devenus sonores, aucun sommeil ne fut troublé. Si un dormeur bougeait dans son lit, ce n'était, je pense, que pour rentrerune jambe ou un bras, car le temps avait tourné au frais, sans plus.

Une seule personne veillait la petite Yolande, la petite dernière des Bourgouin, et que les suites d'une paralysie infantile tenaient la plupart du temps alitée. La lune, par la fenêtre, la gardait dans son rayon. Parce que la petite infirme sommeillait une partie de la soirée, seule au lit et sans lampe, elle eut connaissance de l'ondée et n'en ressentit aucun effroi. Il faisait clair dans sa chambre.

Du premier étage la vue donnait sur le carrefour de trois rues, où un calvaire nature portait un Christ de bronze, la tête inclinée classiquement. Cette croix des chemins, isolée autrefois à quelques arpents du village, en indiquait l'entrée. La paroisse ayant grandi, ayant forci, le calvaire contemporain s'élevait en plein Saint-Ours. À quatre heures de l'après-midi son ombre traversait la petite place. Le Christ qui veille.

Cette nuit, le Christ veillait dans la blancheur et son ombre l'accompagnait.

Lorsque la pluie réveilla le grenier des Bourgouin, le regard de la petite Yolande était posé distraitement sur le calvaire. De son lit le carrefour occupait toute la fenêtre.

Le bronze du monument, si terne sous la lune, s'étant mis à luire, la malade y prêta son attention. Le Christ s'embellissait ! On l'aurait cru verni à neuf ! Plus le Christ ruisselait, plus grandissait la transfiguration ! Seul, le visage incliné restait sombre. Des yeux d'une inquiétante tristesse semblaient y vivre !

Sans l'ondée qui noircissait le trottoir et remettait à chaque maison un toit neuf, la petite Bourgouin eût sans doute hurlé à l'Apparition : elle avait dix ans et pouvait discerner d'une apparition céleste les effets d'une pluie lunaire.

La vision valait quand même que la petite se mît en prières et qu'elle pensât, Monsieur le Curé le lui avait recommandé, à l'infortune de toutes les petites ankylosées de la terre.

Son amertume se fit plus amère lorsque lui revint le souvenir de cette croix de chapelet tout en or qu'elle avait perdue. C'est peut-être un reproche que Jésus lui adressait ce soir de ses yeux si tristes.

Les gouttes au ralenti s'appesantissaient. Sous les arbres trempés on eût dit des pas qui s'éloignent sur les feuilles sèches encore du dernier automne.

L'orage se retirait devant la pleine lune : sur Saint-Ours son visage s'esseulait des nuées. Il m'évoque une marineau montant dont les côtes reculent sans cesse.

†

La brise n'annonçait pas encore l'aube, le bronze du Christ n'était point encore asséché, la lune dominait encore cette nuit, quand les six cloches des deux tours de l'église s'ébranlèrent d'emblée. La bourgade humide, dont chaque maison se tendait comme une caisse résonnante, amplifia jusqu'à l'écho universel les nocturnes sonneries. Hiboux et chauves-souris s'envolèrent des cheminées et des pignons. Sur la rivière et les étangs, dans les savanes, au fond des puits et dans les tonneaux sous les gouttières, dans les cuves du blanchissage, dans les verres oubliés la veille sur la table, dans les écuelles et les seaux, et les carafes et les bouilloires, dans les auges des étables, là où les eaux dorment, la subite vibration des cloches ridait les surfaces.

Les sons galopaient par toutes les rues pour se heurter aux carrefours, tournaient dans le parc du Bureau de Poste et le parc du Marché, autour du kiosque de la fanfare. Les sons gagnaient les cours sans issue pour s'écraser contre les planches deboutdes clôtures, contre les portes de service fermées avec soin tous les soirs. Ils s'insinuaient dans les caves par les soupiraux, dans les écuries où les bêtes ruaient, donnaient de la corne, ils s'insinuaient encore dans les grenouillières. Et les batraciens avaient plongé, et les corneilles des sapins, pris de la hauteur.

Le Pape était-il mort ? Ou l'archevêque métropolitain ? Ou l'un de ses évêques ? Ou le curé de Saint-Ours ? Était-ce la guerre ? Une armistice ? Une conflagration ? Mais ce n'était pas le tocsin qui avait sonné.

La stupeur fut telle, de pleine nuit, que pendant les cinq minutes que dura la sonnerie, guère de maisons firent la lumière, eurent recours au bougeoir. On eût dit ces matins de chômage, quand les hommes n'ont pas à se lever de grand matin, ou l'automne, lorsque la nuit empiète encore à sept heures. Le gros de la population, sans bouger dans l'ombre des chambres, prêtait l'oreille. Les commentaires passaient d'un lit à l'autre. Proche l'église et dans les familles nombreuses où les enfants gueulent dès le réveil, le fracas vous obligeait d'attendre bouche close la fin de cet angélus prématuré.

Les deux blanchisseuses Vary, les sœurs Vary, une seule était mariée (elles ont convenu que l'époux de l'une, beau-frère de l'autre, variât ses goûts jusqu'à partager le lit alternativementou simultanément),ces deux sœurs, mal réveillées sur la même couche, avaient tiré la couverture commune par-dessus les trois

têtes. Ce geste de surprise dénotait une pudeur jamais auparavant avouée.

La vieille fille Cormier des savanes appela vainement la servante Cléphire. Celle-ci, qui soignait Mademoiselle et le frère Cormier de la maison voisine, avait oublié chez le frère, cette nuit même, de rentrer chez la sœur.

Ladislas Boudreau, embaumeur-tavernier, éprouva malaise et surprise agréable à la fois. Tavernier, il crut que ce faste du carillon annonçait le premier coupd'une dominicale grand-messe : jour de fermeture,un jour de deuil pour le tavemier. Au même instant, il s'était demandé pour qui du villagesonnait ce glas. Sachez que cet homme aimait ses deux métiers.

Depuis qu'il vit de ses rentes, l'ancien garde forestier a le sommeil dur. Un feu de forêtl'a transformé en monsieur :ce n'empêche pas qu'on le soupçonne d'avoir allumé,de connivence avec les propriétaires. À demi-éveillé, le matinal carillon lui avait rappelé les côtes de Bersimis : pour lui, toute une flotte commerciale sonnait dans la brume du large.

Pour une fois, à Saint-Ours, les cloches n'avaient amené personne à l'église : rues désertes en dépit du chrétien appel. Quelle solitude ! Bien qu'en pleine nuit, pour quiconque se fût trouvé dehors, les rues montant à l'église eussent manqué du cortège funèbre débouchant sur la place, de la troupe précédée d'une matrone heureuse qui porte au baptême l'enfant né d'hier, du couple endimanché, un jour de travail, et qui mène publiquement au mariage, avec le concours d'un grand nombre d'invités,une accumulation de désirs qui n'en peuvent plus.

À Saint-Ours pour une fois, les cloches rendaient les politesses. Les cloches entraient chez tout le monde, sans avis, elles faisaient leurs visites paroissiales. Pour une fois, de nuit, la lune se montrait insolite.

Que la couturière des coteaux eût prolongé après minuit son travail, les cloches lui eussent fait avaler quelques épingles, voire une aiguille. Si le bonhomme Tancrède, qui fait encore son step-tous les matins en dépit de ses soixante-dix ans, se fût essayé, à cette heure trop avancée des cloches, pour une fois, il eût fait pétaque.Que la grosse Marcelle eût mangé sa traditionnelle soupe de pois froide avec une livre et demie de steak,elle n'y manque jamais dès le premier angélus, l'indigestion l'eût chassée pour toujours de sa table matinale. Si toutes les belles du villages'étaient soulevées du coude sous le drap, l'aînée des Parenteaux vient de se soulever sous le drap, on eût imaginé certaines glaises inachevées des sculpteurs discrètement couvertes d'une housse (l'aînée des Parenteaux, pour une, n'est pas mieux faite, découverte au lit matinal, que les autres). Que la jeunesse moyenne de Saint-Ours, celle de quatre à sept ans, eût demandé qu'on la mît sur son petit pot, plus tard chaque famille eût aéré des couvertures multicolores sur la corde à linge.

†

Un seul drame, une seule merveille authentique s'est produit pendant ces cinq minutes de cloches. La petite Yolande Bourgouin, la petite paralysée des deux jambes,l'infirme qui tout à l'heure veillait, le regard posé sur le calvaire, avait quitté son lit, toute seule et sans aide, pour manifester à ses parents, ses voisins de chambre, une guérison miraculeuse.

Comme elle apparaissait sur le seuil de la porte, la petite Yolande était baignée de lune, le Christ de bronze ne ruisselait plus, les cloches avaient terminé leurs nocturnes glorias, puisque le bedeau, sorti à toutes jambes, avait enfin localiséle court-circuit dans le clocher.

q

Chapitre 16 La « long trail » ou l'inquiète paternité

La braguette ajustée par trois épingles de sûreté (aucune femme n'y a mis la main depuis des mois), le lumberjackdescend des bois à la recherche d'un village. À deux jours du chantier, la hache cogne encore à ses oreilles : pour s'être ainsi engagé sur la grand'neige, ce Jean-Marie Bouchard n'a pas attendu que la saison de l'encoche eût pris fin.

Pourtant, il ne répond pas à un besoin de femme. Il ne rêve pas d'un village tout caleçon dehors, à bout de perche sur la corde à linge ; d'un village pavoisé en son honneur. Comme il arrive à ceux qui ont soif, aucun de ses crachats n'est gras. Son chèque de temps,il ne l'a point discuté, puis roulé en boule dans sa blague à tabac, afin qu'il pût le présenter discrètement au barman du prochain village. Ses pipes de rechange ne sont pas encore rognées, ni sa pipe en écume de mer, celle des dimanches, n'est craquée.

N'empêche qu'avec une paye ébréchée de trois semaines (comme si la main d'une femme y était passée), le bûcheron a

chaussé la raquette bien avant que la hache eût changé le paysage des arbres sur le dernier coteau du chantier. Cependant, trois semaines d'attente, trois semaines de fin d'hiver, et Jean-Marie Bouchard serait rentré chez lui comme un monsieur.Dans les cabanes flottantes qu'entraînent les cages de billots à l'heure de la drave, le lendemain de la débâcle, il eût été bien au chaud… et avec une pleine paye dans sa poche.

Maintenant, le lumberjackvoyage sur la croûte. Qu'il passe à travers une giboulée de mars, c'est prendre, et il le sait, le risque d'avoir à se faire amputer les deux jambes, de n'être plus qu'un voisin de rienjusqu'à la fin de ses jours.

†

Ce projet d'un retour sur les neiges à l'époque des giboulées de mars, le bûcheron l'avait conçu en comptant sur ses doigts. C'était un soir de campement où chacun lissait sa propre chemise à la lueur des fanaux : l'heure du courrier dans les villages. (Ici, on se donne des illusions.)

Qu'il sût lire ou non, Jean-Marie Bouchard savait pour le moins compter jusqu'à neuf. Dans la nuit vide au bout du monde, une nuit de fanal bien méché, où la flamme est immobile si la porte et les fenêtres du camp sont bien calfatées ; dans cette nuit aux idées fixes, Jean-Marie Bouchard, couché sur le dos et les pieds hors du pliant, avait compté mentalement jusqu'à neuf.

Ce chiffre neuf, changez-le en mois et comptez à partir de mai ou de juin, peut-être bien de juillet, et le chiffre neuf se fixera sur mars, le mois des giboulées. Ce chiffre neuf, peut-on l'abandonner au bout du monde, seul dans la nuit du fanal ? Jean-Marie Bouchard était revenu sur ses doigts jusqu'au pouce, ce pouce

maudit de mai, de juin ou de juillet peut-être bien, ce pouce numéro un, ce pouce immobile et la tête en haut, ce pouce debout sur les doigts repliés, debout sur un poing qui s'était contracté.

Et, pour avoir calculé sur ses doigts sa paternité prochaine, ou sa paternité d'hier, peut-être bien sa paternité menteuse, le bûcheron de la long trail,quand il était monté, le lendemain, sur la grand-neige, sa démarche avait eu la lourdeur d'une femmepleine.

†

Maintenant, dans l'oreille du bûcheron, la hache cogne encore à deux jours du chantier.

Pour rejoindre Jean-Marie Bouchard, vous suivrez, à moins que la poudre des vents ne l'ait recouverte, la trace de raquette qu'il a posée sur la grand-neige, – la trace d'un pied palmé. Tous les mille pas, le voyageur crache à gauche, puisqu'il tient à droite, contre sa gencive du haut, sa mâchée de chique.Au fond de la vallée qui descend du Nord sur la grand-neige, vous suivrez Jean-Marie Bouchard à la piste comme l'on suit un gibier blessé.

Le troisième jour, le soleil qui l'avait ébloui près du chantier, à la sortie des bois, s'est lentement obscurci dans la matinée. Au fond de la vallée lumineuse, ce moment est toujours à craindre. Jean-Marie Bouchard n'a point négligé de noircir au charbon de bois le haut de son visage. Il connaît la réverbération des blancheurs ; il porte souvent le bout de sa mitaine vers l'une de ses poches pleines de suie.

Maintenant qu'il ne distingue plus son ombre, est-ce le soleil qui se couvre avec la promesse d'une giboulée de mars ? Mainte-

nant que son ombre ne marque plus l'heure sur les neiges, et de quoi faire le point de sa course, dès que la poudre des vents lui cache la grande ligne du fond, le bûcheron doit-il s'en prendre à l'éblouissement ou à ses propres yeux ?

Depuis le milieu de la matinée, ce troisième jour, la vallée s'était assombrie. L'homme qui la suivait par instinct avait marché sans ombre. Jean-Marie s'était tout simplement laissé distraire par le pouce dans sa mitaine et les premiers doigts qui mènent au chiffre fatidique de neuf. Ce troisième jour avait baissé à son insu.

Maintenant qu'il reconnaît le temps écoulé ; qu'il a mangé à même sa brique de lard ; qu'il repose enfourné dans le sac déplié pour la nuit, enfourné dans la fosse ouverte des neiges et de moitié dans le sommeil ; maintenant que sur la butte ses raquettes sont debout et croisées contre la poudre des vents que l'aube soulèvera, voici que revient l'idée fixe, l'idée venue de la nuit vide au bout du monde et du fanal pendu aux solives.

Jean-Marie Bouchard revoit le mois de juillet ou de juin. Un ruisseau coule de biais en trois sauts sur sa terre : c'est un ruisseau à trois tons. Derrière la maison, du côté sud, on n'entend pas le ruisseau. Au milieu d'une nuit lourde, il avait perçu des bruits de pas sur les feuilles non encore brûlées du dernier automne ; on aurait dit les premières gouttes de pluie sur les feuilles. C'était du côté sud. Le bûcheron se revoit seul au lit. Sa femme avait repoussé les couvertures sans faire geindre le sommier. Elle était revenue du bout de la terre,comme on disait chez les Bouchard, puis elle avait dormi d'un souffle régulier jusqu'au matin.

« Le bout de la terre,monologuait maintenant Jean-Marie, on sait que tout le monde s'y rend la nuit quand c'est obligatoire. Mais, on en revient vite, surtout les nuits noires. Puis on revient par le côté ouest de la maison et, si l'on est peureuse comme la Noiraude, on prend un fanal pour aller au bout de la terre.Et son souffle jusqu'au matin, de se dire Jean-Marie, il ne ressemblait pas, non plus, au souffle de la Noiraude, quand la Noiraude est endormie. »

Que sa femme, en mars, dût acheter des sauvages,Jean-Marie Bouchard ne l'ignorait pas en fin d'octobre, au moment de s'engager dans les lumbersdu Nord. Sa paternité ne l'avait pas inquiété longtemps. Quelques gouttes de pluie sur des feuilles mortes, même si la pluie cette nuit-là n'était pas tombée pour de bon, pouvaient-elles en imposer à un homme déjà fier de sa paternité prochaine ?

Mais sur les coteaux, pendant les mois de privation, parmi les hans du travail, le souvenir de certains plaisirs haletants s'était précisé. Un mois après la nuit des feuilles, pourquoi la Noiraude d'habitude si peu friande s'était-elle, sans provocation, montrée aussi gourmande qu'au lendemain d'un retour de chantier ? Ses hans évoquaient le travail. C'était le han, Bouchard se rendait compte aujourd'hui, le han d'un pelleteur qui s'empresse de recouvrir quelque forfait, ou le grognement d'un chien qui gratte la terre pour cacher ses crottes.

Dans la nuit du fanal aux idées fixes, l'inquiète paternité de Jean-Marie Bouchard s'était manifestée sous un aspect nouveau. De telles redoutances,seules des compensations pouvaient les embrouillerdans son esprit. L'enfant déjà dans les langes, c'était le passé vieux déjà de neuf mois, un passé qu'il fallut reconstituer

en remontant sur les doigts jusqu'au pouce maudit de juin ou de juillet. L'avenir compensateur, où était-il ? Il était là-bas, à cinq jours de marche, au bout de la neige, dans un village encore déserté en mars par tous les hommes valides ; il était là, dans la chambre d'une femme qui relève de couches. L'avenir, c'était le projet d'un nouvel enfant à naître au bout des neuf mois prochains ; c'était la naissance d'un autre qui fût, sans aucun soupçon, le fils de Jean-Marie Bouchard. L'inquiète paternité doit faire place à une paternité sereine.

Ainsi avait pensé le lumberjack,dans la nuit du fanal aux idées fixes. Et, maintenant, au chaud dans un sac sous la menace d'une giboulée de mars, si Jean-Marie Bouchard pensait de même, c'était qu'il avait décidé, dût-il en perdre les deux jambes, d'être le premier des hommes valides à descendre des bois cette année et que sa femme, cette fois prochaine, achetâtde lui, Jean-Marie Bouchard.

†

Maintenant, le quatrième jour se lève en retard. Une giboulée de mars dès l'aube vient de l'envahir. La poudre des vents est en bourrasque : le fond de la vallée remue comme un fleuve en débâcle. Elle descend du Nord, la giboulée de mars. Elle fauche dans le vide un pays sans herbage et soulève quand même la poussière d'une moisson illusoire. L'homme aux pieds palmés ne sait pas si la raquette a touché le fond, ou si elle s'appuie sur des remous. La giboulée qui descend du Nord lui permet de la suivre, mais elle lui a confié les guidons d'une bête en course le mors aux dents. Le voyageur emporté tire de tout son poids vers l'arrière, les bras tendus vers l'avant comme s'il protestait en sens inverse. L'homme ne doit pas tomber sous le poids du vent. Sa chance est

d'être debout, la tuque enfoncée jusqu'au menton. Par les mailles de cette laine, il saura suffisamment de visu qu'il n'y a rien à voir. C'est par les mailles aussi qu'il peut respirer. Si l'homme tombe, il dormira de fatigue et il pleuvra peut-être… (Souvent, c'est par une pluie abondante et subite que s'achève la giboulée et sur une autre poussée de froid. La nouvelle formation d'une croûte sur les neiges ne manquejamais un homme épuisé par quatre jours de raquette.)

Jean-Marie Bouchard sait tout cela et s'y conforme. Il sait de plus qu'il n'est pas seul dans la tempête. Par les mailles de laine, il vient d'apercevoir à sa hauteur, dans la bourrasque, un être en marche et qui le mime. Si le lumberjackBouchard incline sa course vers l'autre, celui-ci change de même la sienne pour garder ses distances. Sans le devancer ni tirer de l'arrière, l'autre l'a vu et l'évite. Tous les deux, la tuque recouvre leur visage. Le même vent les a saupoudrés. Lequel contrefait l'autre ? Qui est le double de l'autre ? Maintenant, si l'un s'arrête pour souffler, l'autre fait de même. Ils repartent ensemble du même pas, par le pied droit. Ils frappent de la même main sur la même cuisse. Ils morvent de la même narine. Jusqu'ici, ni l'un ni l'autre n'est tombé.

C'est à présent qu'ils vont s'entendre marcher sur trois pouces de grêlons. Jean-Marie Bouchard attendait cet instant. S'il s'est mis à douter de ses yeux derrière les mailles de laine, ses oreilles ne pourront, à la prochaine accalmie des vents, le tromper de nouveau. Il saura si l'autre descend comme lui vers la Noiraude. Il saura s'il doit tuer l'autre, ou si l'autre songe à le tuer lui-même.

Parmi les grêlons qui tombent droits, il s'arrête pour écouter la raquette de l'autre et son fracas. L'adversaire rendu invisible par le rideau des perles aurait-il changé de course ? A-t-il deviné ses intentions ? Cette fois, il aurait fallu une coïncidence puisque l'autre ne le voit ni ne l'entend, enveloppé qu'il est dans son propre fracas de marcheur sur les grêlons !

Rien, maintenant, que la rumeur cristalline des grêlons.

— Qu'il s'écarte !songe Bouchard. Si la Noiraude le pleure, je saurai bien en rire moi-même et le prochain enfant sera gai !

Sous la tuque de laine, le bûcheron pourra rire jusqu'aux larmes de la bonne farce et retrouver ainsi ses yeux. Le sel de son hilarité lui permettra en plus de corriger sa course, car il zigzague sur les grêlons du 22 mars.

†

Un clocher n'est jamais seul dans la plaine.

Pour un lumberjack,qu'il descende comme un monsieurpar la rivière sur la cage des bois flottés ; que plus avant il descende sur la grand-neige ; qu'il traîne de la raquette, ou que ses mains soient gelées au manchon d'un attelage de chiens ; qu'il ait voyagé seul ou par équipe ; qu'en forêt, il ait été maître de son feu et le maître d'une meute de loups ; qu'une giboulée de mars l'ait estropié ; qu'il porte une gangrène ou une simple ampoule à ses pieds ; qu'il soit nouvellement manchot, ou cul-de-jatte à l'arrière d'un traîneau à provision ; qu'il ait un bras en écharpe pour un seul doigt amputé par la hache ; quel que soit son numéro de série sur la liste de paye des lumbers ;pour un lumberjack,toujours un clocher fera le point d'une taverne dans la vallée. Toujours,

dans les maisons adjacentes d'un clocher ou d'une taverne, une femme aura passé l'hiver sans homme valide. Toujours, la première maison du village, celle dont la fenêtre arrière entre deux sapins porte un store baissé contre le territoire nordique, toujours cette maison abrite quelque voisin de rienoù l'on peut entrer sans frapper.

Cette année, bien qu'il chancelât, le premier homme que l'on vit descendre des bois avait gardé le milieu de la grande rue et sans porter son regard sur la taverne.

— Il a bu un moonshine !remarqua le barman qui changeait de tablier sur le seuil de sa porte.

Et quand ce même bûcheron est remonté sur la grand-neige, à l'autre bout du village, une volée d'outardes – la première de la saison – avait amplifié par ses cris, dans un ciel neuf, le fracas d'une raquette sur la croûte cassante.

L'année suivante, Jean-Marie est rentré du Nord comme un monsieurdans son village, et avec une pleine paye en poche.Aucune maison ni taverne, comme en mars dernier, ne l'avait retenu. Sa famille n'a point augmenté puisqu'il porte, maintenant, le surnom de Bouchard-le-Veuf. La Noiraude est morte à son quatrième mois de grossesse.

q

Chapitre 17 L'ivrogne du village ou la méprise

Dans un fossé, l'ivrogne du village avait dormi son dernier sommeil d'ivrogne ! La mort s'était approchée avant qu'il s'éveillât, qu'il eût demandé à boire ! Cette abstention lui valut que l'église ouvrît ses portes, sous condition : que la taverne, par rancune, fermât les siennes, le matin des obsèques. Ainsi le voulait le protocole, selon un certain Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.

Non que le village eût manqué d'ivrognes, mais celui-là qui devait en être le champion était survenu, il y a dix années, par le chemin du Roy, un lendemain de pluie, et il fut bien accueilli. Nu-pieds et en redingote, sans bâton ni besace, il avait tenu le milieu du chemin où ses saluts, de la main gauche, lui donnaient grand air !

Il avait d'abord annoncé que sa barbe était garnie de poux domestiqués. Son effet fut anodin, mais il se reprit. Dans la taverne, où il se versa avec emphase un verre de bière, le collet de mousse s'était maintenu au fond du verre ! Il l'avait alors avalé d'un trait pour ne plus dessaouler !

L'ivrogne du village sentait la tonne, comme d'autres sentent des pieds. Il puait même à contre-vent ! C'est de naissance, affirmait-il, sans qu'il fût pour cela fils d'hôtelier. Cette vantardise, il ne la pratiquait qu'au début du mois, des matins où son chèque de « retour du front » n'était pas encore épuisé. Pour obtenir ses crédits de fin du mois, il soutenait qu'il avait senti l'enfant-de-chœur jusqu'à vingt ans !

L'ivrogne du village était mort au commencement du terme.En lavant son corps par conscience, on lui découvrit un bout de testament collé sur la poitrine. À six de ses amis qui avaient pratiqué, mais sans y parvenir, « le collet de mousse au fond des verres », il laissait de quoi mouiller leur chagrin puis une autre somme découverte sur lui, pour son inhumation au cimetière de la grande ville, dans un terrain de famille dont il était le dernier descendant. On apprit alors qu'il s'appelait Olivier Saint-Hubert.

Olivier avait été un bon ivrogne. Ses amis en convinrent pendant la veillée du corps. Titubant sans rien casser, il ne tombait que pour dormir. Jamais on ne le vit demander, d'une voix d'enfant, du parégorique au pharmacien. Toujours il avait dormi, couché en rond et sans bruit : on devinait qu'il dût être de famille, fils à papa, mais dont le papa fût mort trop tôt.

Il fut décidé que les six se tinssent le lendemain, et qu'ils l'accompagnassent sur la montagne de la grande ville.

Le jour des obsèques, il pleuvait. De l'hôtel à l'église, le corps dut être porté en passant par le trottoir de bois. La rue, eût dit un certain Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, c'est bon pour les gens de biens ! Le cercueil était large et le trottoir, de quatre planches. Pour rendre hommage à l'ivrogne du village, les passants devaient céder le pas, puis saluer ses restes les pieds dans l'herbe trempée, ou dans la glaise molle.

Pendant le service, les six porteurs, leur billet de chemin de fer en poche, tremblaient des mains à l'arrière du temple. (La taverne était close !) Le bon vin de la messe leur faisait envie. (La taverne était close !) Dans le jubé, le choral manquait de cra-

chats. (La taverne était close !) À l'heure du sanctus, la cloche mise au pas méditait mal. (La taverne était close !) Les jours de pluie, le bedeau boitait. (La taverne était close !) À chaque volte-face de l'officiant, les porteurs fermaient les yeux. Ils durent céder avant la fin. Par respect pour ce jour, où leurs responsabilités étaient grandes, le pharmacien leur remit du « Pain Killer ». Puis ils se rendirent à la station du chemin de fer : des profanes avaient dû parachever, après le service, la mission des porteurs.

Le « Pain Killer » ne produisit son effet qu'à la station. Ils furent fiers que l'on mît tant de ménagements à manipuler leur colis. Le plus âgé des six, qui connaissait la ville, et qui portait l'argent du voyage, voulait qu'on lui confiât l'honneur de planter le dernier clou du double cercueil. Un autre, à la suggestion des cinq, copia sur un calepin les inscriptions colorées du couvercle. Les papiers d'enregistrement les réjouissaient comme des diplômes dont on leur remit les talons.

Le mauvais temps apportait sa contribution au deuil d'Olivier. On est plus en noir avec un parapluie, et le train sortit du bois portant une moustache de vapeur blanche, mais rabattue.

Dans le wagon des bagages, l'ivrogne du village était devenu plus impersonnel. Il ne se fût pas reconnu parmi les malles et les caisses. Il n'avait jamais aimé les chiens et ses compagnons ne virent pas qu'une poignée de son cercueil servît, pendant le trajet, de point d'attache.

Au fracas respectueux des closes d'arrivage, en gare de la grande ville, la délégation descendit du train pour se trouver confondue, sur le quai, avec un groupe en haut-de-forme et s'alignant déjà pour escorter les restes d'Olivier. Du coup, les amis

ont perdu toute contenance. Le « cinq demiard », que l'hôtelier du village leur avait abandonné, au départ du train, s'est changé en eau dans leur estomac. Plus de serrement de tempes. Et cette chaleur au bout des doigts ! Mais ils avaient quand même emboîté le pas.

Comment ces individus, bien qu'étonnés et se parlant anglais, eussent pu renier, en rejetant les six amis d'Olivier, le passé d'un homme qui fut sans doute quelqu'un. C'eût été faire injure au village dans lequel Olivier avait vécu pendant dix années ; au village où il était mort ; à l'église même de ce village qui l'avait accueilli malgré les frasques de l'ivrogne ; au village en un mot qui ne connaissait rien de lui ; qui l'avait porté au chemin de fer, puis fait reconduire jusqu'à sa dernière demeure. L'hôtel du village eût aussi mal digéré l'affront, car les délégués avaient à leur tête le premier garçon de sa taverne : un commis vieux d'une expérience de vingt-deux ans : l'âge de l'hôtel.

Avant qu'ils l'eussent demandée, une voiture de louage vint s'ajouter au cortège, le long du trottoir. Il pleuvait. À l'étouffée, derrière les vitres de la voiture, les villageois, dégrisés, avaient mauvaise haleine. Malgré le nombre des tavernes rencontrées sur le parcours, la voiture, invincible, suivait. Chez les taverniers, de petites portes s'ouvraient dans les deux sens, des petites portes en jupon, et qui ne laissaient voir des buveurs que les jambes. De quelle société de tempérance le chauffeur de la voiture appartenait-il ? Olivier Saint-Hubert, puisqu'il s'appelait ainsi, Olivier qui eût sans doute vendu son propre corbillard pour prendre un coup, cet Olivier avait-il prévu que l'on pût, avec son propre argent, les faire pâtir à ce point ? Peut-être bien ! Un homme capable de faire tenir de la mousse de bière au fond d'un verre rem-

pli jusqu'au bord ; un homme capable de vivre pendant dix années avec des amis, sans jamais parler de son passé ; un homme que des gens riches ont respecté jusqu'à lui faire un cortège de roi ; qui s'endette avec son hôtel toutes les fins du mois, de quoi cet homme, même s'il est Olivier Saint-Hubert, n'est-il pas capable ?

Dans cette ville aux clochers innombrables, et qui porte son cimetière sur une montagne, comme une casquette sur sa tête, la délégation endurait, en ce moment, le martyre de la multiplication des tavernes ! Que dire en plus des panneaux-réclame de brasseries et que la sortie de la ville amplifiait sur le parcours !

Comme il faut souffrir pour mourir ! La vue du cimetière augmenta leur supplice. Sans symétrie, les monuments rappelaient ici le beau désordre d'une table de taverne, à l'heure de la fermeture.

— Des bouteilles ! clama le plus faible des assoiffés. – Et il avait levé les mains au-devant du mirage.

Il est heureux que les voyageurs n'aient pas poussé plus avant leurs constatations. Le parapluie serré entre les jambes, l'œil vitreux et le lobe de l'oreille vidé de sang, ils avaient atteint cette période de gueule-de-bois où l'on ne peut ni trembler des mains, ni voir, ni prévoir, mais attendre… Dans les tavernes des grandes villes, tous les matins, on trouve des buveurs de race qui attendront ainsi, sans impatience, l'inconnu qui ouvrira la série quotidienne des traites.

C'est heureux, disons-nous, et pour les délégués, et pour le curé de leur village, qu'ils aient ainsi atteint l'hypnose, car ils auraient reconnu que le convoi funèbre fît son arrêt final dans un

cimetière protestant, à la porte du four crématoire. Ils eussent alors convenu, malgré une amitié de dix ans, que seul le feu fût bon pour un type comme Olivier ; que leur curé s'était montré à la hauteur de son rang, le matin même, en ouvrant son église non sans quelque réserve.

Le cercueil fut à peine posé par terre qu'une jeune inconnue, quittant son parapluie, s'était précipitée avec hystérie vers la dépouille, pour appliquer ses lèvres sur les inscriptions du couvercle. Les voyageurs eussent alors traité l'ivrogne « de sale cochon pour les créatures ! ».

Dès que le cortège se fut arrêté devant le four – qu'ils avaient pris pour une chapelle, ou pour un caveau –, la mission des six tirait sur la fin et ils l'avaient écourtée en rebroussant chemin vers la ville.

Sans leur parapluie qu'ils n'ouvrirent pas, mais qui les classait quand même parmi les vivants, le gardien du cimetière les eût pris, sur le gravier de la descente, pour des morts mal tués par l'embaumeur.

Au débit, qui porte le nom, à l'entrée de la ville, de « First and Last Tavern », c'est là qu'un certain Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, attiré vers la ville par ses affaires, rencontra ses compatriotes, à une heure avancée de la nuit. Avant et après s'être versé à boire, il dut leur répéter, en les secouant, car ils étaient encore faibles, que la dépouille d'Olivier Saint-Hubert attendait en gare qu'on l'eût réclamée, papiers d'enregistrement à l'appui, et que la délégation s'était probablement ralliée à un autre cortège, dès l'arrivée du train, et qu'au wagon des bagages on avait transporté deux cercueils.

Dans l'entrepôt de la gare, où l'aération ne se pratique pas, les jours de pluie, le coffre d'Olivier Saint-Hubert sentait la tonne.

q

Chapitre 18 Le dernier des Ouellette

Avait-on jamais pensé, à le voir autrefois si craintif, si peu doué pour la navigation, que le jeune Ouellette pût d'abord obtenir, selon la tradition des siens, un certificat de pilote fluvial, et qu'il dût interrompre sa carrière, en accomplissant un exploit dont l'éclat se retrouve, aujourd'hui, dans la postérité du nom des Ouellette ?

Bien que son grand-père, l'homme au parapluie, fût le premier à résoudre les difficultés du Sault Saint-Louis ; le premier à tenir la roue des bateaux qui le franchissaient et que le fils, des années, remplaçât le vieux marin dans les timoneries aux portes soigneusement closes, il fallut à la fin que le jeune intervînt, sans quoi le nom des Ouellette ne serait pas devenu inséparable des « rapides ».

Pourtant, les données de cette navigation restèrent dans la famille. Et l'avènement du jeune Adrien dans les lignes régulières ne renouait nullement la tradition des Ouellette, puisque, depuis la baisse des niveaux, le saut des rapides Saint-Louis était aux bateaux interdit. Les anciens habitués des rapides n'avaient pas à ce point oublié le grand-père et le fils Ouellette, pour que la nouvelle recrue, parmi les pilotes des lacs, vînt rafraîchir davantage la vieille aventure. Que de fois les voyageurs, agrippés aux bastin-

gages, avaient levé les yeux vers le pont supérieur ! À la roue, dans le désordre des rapides, le père d'Adrien était aussi beau que l'ancêtre !

†

Le Sault Saint-Louis, dit les rapides de Lachine, est formé de l'abaissement du fleuve entre le lac Saint-Louis et le port de Montréal. Sur une distance de trois lieues, le Saint-Laurent, de toute sa largeur, tombe en trois sauts. Il jaillit, bouillonne, se roule et, en donnant de la voix, se creuse entre les attributs modernes de l'île de Montréal et la réserve indienne de Caughnawaga. Ces eaux, dont le tumulte est grand et la neutralité inviolable, séparent deux civilisations. C'est, au large d'un port de mer et qui offre aux océaniques, à trois cents lieues de l'Atlantique, des bassins en forme de havre les plus calmes du monde, que les rapides viennent s'aplanir. Des Grands Lacs, ils apportent les activités des plaines de l'Ouest : dans le port, les poussières céréales flottent sur l'eau morte au pied des silos.

Le canal, qui permet aux vaisseaux plats des Grands Lacs d'atteindre le port de Montréal, escalade ses écluses et gravit, dans les terres de l'île, la pente des rapides. En face de Lachine, à la tête du Sault Saint-Louis, la jetée du canal porte un défi aux premiers courants des rapides. Et si, dans le calme de Montréal, les goélands n'éveillent même pas les mâtures, si les sonneries maritimes ne rivalisent point, dans le soleil, avec les clochers de la ville, ici, à Lachine, les phares que brandit la jetée du canal rappellent, aux grandes eaux des lacs, la présence océanique de Belle-Isle et de Cabot.

†

C'est à Lachine, à l'entrée du canal, non loin des courants, que le petit-fils des Ouellette a grandi.

De santé délicate, le jeune Adrien passa son enfance dans une fenêtre, au second. L'escarpement du canal et ses eaux profondes l'avaient toujours effrayé, mais le grand fleuve, par-dessus les toits, le rassurait. Le front contre la vitre, il vivait dans le faîte des arbres et jamais enfant n'entendit plus qu'Adrien parler de navigation. Tous les soirs, dès la brunante, le phare de la jetée allumait une lanterne dans sa chambre. Les matins d'automne, le phare était lent à s'éteindre. Toujours la navigation ! L'autre côté de la rue, un clos de charbon et de bois alimentait les fumées au lointain. Souvent les portes grinçaient dans les écluses et le tiraient du sommeil, ou les cris stridents des vaisseaux, à l'entrée du canal.

Adrien avait douze ans lorsque la fréquentation des rapides fut interdite. Il lui fallut comprendre les retraits du fleuve ; pourquoi le grand-père ne montait plus sur le Rapids Princeet pourquoi son père s'embarquait pour les lacs. Les eaux basses, c'était encore la navigation ! Tout cela était devenu difficile ! Que venait faire, pour la justification des bas niveaux, le déboisement des forêts aux sources de l'Outaouais ; le ruissellement trop subit des neiges ; l'ouverture prématurée du fleuve le printemps ; la venue en avril des brise-glace au quai de Lachine ; les battures qui ne séjournent plus sur les hauts-fonds et le creusage du chenal à quarante pieds ; du Saint-Laurent, la coulée trop hâtive ?

Le vieux Ouellette, sans naviguer, portait encore son parapluie. Beau temps, mauvais temps, ce bout de crêpe l'accompagnait. Durant la bonne époque, il l'accrochait même à son bras, dans les chambres de roue. « Il vaut mieux, disait-il, se prémunir.

C'est la canne d'un homme avisé ! » N'était-ce pas encore de la navigation ? Pas de parapluie, pas de Ouellette, pas de Ouellette, pas de parapluie ! Il y a toujours de l'eau quelque part !

Vers l'âge de seize ans, il ne restait au jeune Adrien qu'une rôtisserie, non loin du canal, qui appartînt à la terre. De là s'échappaient des lueurs, comme d'un four dont la porte s'entrouvre, et la vue des poulets embrochés contre les braises lui était délectable. La ferme que le restaurant évoquait eut son choix, mais il dut commencer son apprentissage de pilote : ainsi le voulait la tradition de famille.

†

Dès qu'il fut « branché », je veux dire en possession du certificat des pilotes d'en haut (les Grands Lacs), Adrien Ouellette s'ennuya de la navigation ; à bord des bateaux, dans les chambres de roue, on ne parlait guère de navigation. Il n'avait plus rien à apprendre. Quand il était seul, les récits de ses pères occupaient sa mémoire. C'est peut-être son enfance qu'il regrettait, la fenêtre du second et le faîte des arbres, ou bien la théorie, maintenant qu'il était en pleine action. Les beaux temps sur les lacs, les courses longues et désertes, avaient-ils pour Adrien mirages de brisants, écumes et eaux en pente ?

En souvenir d'une femme de quai, le pilote Ouellette, comme ses confrères, se fit tatouer un cœur saignant sur l'avant-bras. Il s'intéressa comme les armateurs à la cote des grains, aux achats de whisky près des frontières, aux rats-de-cale, mais toujours les ponts-tournants des canaux lui rappelaient les manœuvres singulières des bateaux dans les rapides. Il revoyait le Rapids Princeen travers du chenal, et qui amène avec lui des masses d'eau

capables de le soutenir ensuite au-dessus des cailloux. Toujours pour lui les arbres des îles gardaient le tumulte des eaux et la marche en aval de son navire raidissait, à l'inverse, la surface des courants. Quelque part, des rapides sous-marins se roulaient sur eux-mêmes et attiraient des eaux calmes.

†

Depuis la mort du vieux Ouellette (la soustraction, par beau temps, de son parapluie) et l'abandon des rapides par les Canada Steamship Lines,le sport du Sault Saint-Louis avait tendance à s'oublier, lorsque les compagnies d'assurance condamnèrent le Rapids Princeau démantèlement.

Au reçu de cette nouvelle, le nom des Ouellette revint à la surface. Non pas que le port du parapluie fût à la mode mais, dans les tavernes et les géographies illustrées, les gravures rappelaient l'ancien saut des rapides par le canoë de l'Indien Long Tom et ses vingt sauvages à l'aviron, donnèrent un regain de réputation au grand-père Ouellette, au fils Ouellette et au Rapids Prince.Tous les vieux sportifs de Montréal, ceux de la génération précédente, y allèrent d'une petite histoire.

Adrien Ouellette se trouvait dans une taverne de Prescott, lorsqu'il apprit que le tour de rôle le désignait pour conduire au rebut, dans le port de Sorel, le vieux bateau de ses pères. Par les amis du pilote, cette coïncidence fut célébrée à la bière dans la taverne même de Prescott.

Le bateau a été confié à un équipage réduit. Pour cause de grand âge, il évita, par les canaux, les cascades de Cornwall, de Galops, des Cèdres, de Soulanges, et bien que le lendemain l'on fût en plein jour, qu'aucun accident à ses machineries, à son gou-

vernail, ne fût signalé, on le vit, de Lachine, s'engager passivement dans les rapides.

Avant que la pente du fleuve se fût emparé du Rapids Prince,l'ombre du pont de Lachine, comme un goéland de proie, avait recouvert le bateau.

Jusqu'à la fermeture de la navigation, le Sault de Lachine rendit du bois de rebut propre au chauffage et que les chômeurs récoltaient, en chaloupes, sur les eaux calmes du port.

q

Chapitre 19 Une poignée de main

Le boulanger Lusignan, chaque fois qu'il rassemble ses recettes, se lave auparavant les mains, comme on enlève ses gants pour compter des billets de banque. Aussi, il époussette ses cheveux et dégage, à l'eau chaude, son visage de la farine et des pâtes. Ce bien de la journée, son profit, il désire qu'il ne lui rappelle point son métier. Cet argent doit être celui d'un homme libre, non le gain des sueurs, de la poussière, des croûtes, et des bouffées de chaleur lancées d'un four. Le soir venu, Lusignan se veut rentier.

Devenu Lusignan, le boulanger du jour monte alors sur une chaise, afin d'atteindre une petite trappe au plafond de sa chambre à coucher. Dans les combles, une soupière de terre cuite se trouve à portée de la main, à gauche de la trappe. C'est là que la journéede Lusignan passe la nuit. Le matin, il la dépose, avec profit, à la banque du village.

Grandi par la chaise, comme un pendu au milieu d'une chambre, Lusignan avait à peine, au bout de son bras, soulevé ce soir-là dans l'ombre du grenier le couvercle de la soupière, qu'il éprouva d'abord une douleur, puis un effroi… La chaise se renversa. Retombant sur l'ouverture, la trappe couvrit le fracas de terre cuite contre le plancher et la propre culbute du boulanger.

Comme il ouvrait la soupière, une main tiède avait pris la sienne, sans brusquerie, amicalement, avec conviction peut-être, mais sans intention préconçue : ostensiblement, tout de même !

Assis par terre, à côté d'une chaise renversée et parmi les éclats d'une soupière, Lusignan, les jambes niaisement écartées, avait d'abord blanchi, comme si la farine d'une journée eût recouvert son visage. Puis le front devint cuit. Le boulanger fut pris d'un rire strident. Ses éclats rappelaient en tout point ceux d'une soupière qui se brise, avec son couvercle, sur un plancher de bois dur.

Le lendemain, dès l'aube, l'homme sortit de sa crise d'épilepsie. Il ne chercha point à se remémorer. Il connaissait, depuis des ans, le Grand-Mal ! L'épileptique, au réveil, ne peut immédiatement reconstituer de mémoire les quelques heures qui précèdent la crise. Pour le boulanger, c'était encore une attaque du Grand-Mal et rien d'autre ! Son argent éparpillé, il le rassembla. Le compte y était ; rassuré, il regagna son lit.

†

(La maison de Lusignan est isolée. Le trottoir de planches, qui la relie à la route, est sonore. Aussi, le boulanger n'a point muni sa porte d'une clochette. Il sait d'avance que l'on vient vers sa boutique et, par la technique du pas, le nom du client. Ce soir-là,

la trappe des combles, se rabattant, avait causé grand bruit. Elle n'était pas tombée d'aplomb. Après la charpente de la boulangerie, le trottoir vibra. Un oiseau, sans destination, s'est envolé d'un arbre, le seul arbre qui touchât le trottoir. La clôture de perches, qui va de la maison à la rivière, de même vibra. Une carpe, dans l'eau tiède, près de la rive, avait regagné sans précipitation les profondeurs plus froides.)

†

La nuit suivante, bien avant l'aube, le boulanger, au repos comme une pâte sans levain, fut tiré du sommeil par des claquements de drap au-dessus de sa tête. Dans l'ombre de la chambre, une présence insolite secouait quelque chose de mat. Sans bouger, l'homme écouta. Une de ses mains pendait hors des draps, inerte, oubliée…

De nouveau, une main prit la sienne, ostensiblement, sans conviction peut-être, tiède et sans la secouer. Doux et sec à la fois, ce contact écœura l'homme aux écoutes, mais sans le surprendre, toutefois. Le souvenir lui était revenu d'une autre poignée de main… de ce toucher qui…

La main empâtée de Lusignan, la main du jour, eût peut-être moins réagi. Mais sa main dégantée, sortie de la pâte, était nue et vulnérable, – comme d'un cambrioleur les bouts de doigts passés au papier de verre pour mieux éprouver le déclic d'une serrure de coffre-fort. La main de Lusignan secoua pour s'en délivrer l'autre main et rentra sous les couvertures…

L'aube, cette fois, se leva sur la mort du boulanger !

†

On ignorait, au village, que Lusignan fût épileptique. Dans la boîte au pétrin, il avait déjà culbuté. Moins le visage, la pâte en levant le recouvrit ! Au matin, le malade avait repoussé l'édredon ! Le même jour, à l'heure de la livraison, les yeux du pain gardèrent le secret…

Une autre fois, Lusignan saupoudra sa pâte avec la poussière d'un porte-ordures. La poussière est lumineuse dans une soleillée. Dans le même rayon, la farine soulevée est noire. Les clients du village crurent qu'ils mangeaient du pain à l'anis, du pain brun.

†

La dernière nuit, avant l'aube de ce jour d'une mise en terre, une chauve-souris, d'un vol anguleux, cassé, moucha le cierge solitaire du boulanger. Elle venait des combles ! Ses membres palmés, sa peau chauve et douce comme l'intérieur d'une main, avaient cherché, ostensiblement, pour y refermer des ailes (dans une étreinte indifférente cette fois), le visage pour toujours farineux de Lusignan.

Le cierge une fois éteint, la chauve-souris est tombée dans le cercueil du boulanger !

q

Chapitre 20 Mrs Carry-Nations ou la pionnière de la prohibition

Avant qu'elle se fit désigner sous le nom de Mrs Carry-Nations, – un nom de cheval trotteur sans doute mais prédestiné d'autant – Mrs Carry-Nations, la propagandiste des doctrines de la Tempérance, et qui fut célèbre surtout dans les grands bars d'Amérique ; Mrs Carry-Nations, la probe, appréciée aussi dans les expositions locales, dans les cirques et dans les vaudevilles par ses spectacles de lanceuse de haches, et qui faisait recette ; Mrs Carry-Nations, la belle blonde en maillot, mais plus imposante sous la capeline et le jupon de l'Armée du Salut ; Mrs Carry-Nations qui passa, debout sur une chaise de bar, à l'histoire de la Prohibition ; cette Carry-Nations, avant qu'elle fût nantie de tout ce qui lui manquait pour être notable, nous ne connaissions rien d'elle et jamais elle ne parla de son enfance qui lui permît de se familiariser avec le maniement de la hache.

Nous devons être satisfaits de la retrouver à l'époque où elle était femme faite ; où elle est, en maillot, sortie de l'ombre pour se placer, au moment de son numéro, sous la projection lumineuse d'un cirque.

†

Comme lanceuse accréditée de haches, Mrs Carry-Nations s'enhardissait, pourvu que son public fût à point, et surtout silencieux, à lancer douze haches dénudées contre un panneau de bois où son partenaire, un homme, naturellement, était maintenu en croix par des liens. Le crucifié, bien en vie avant, après et pendant ces minutes d'adresse, ne portait point de bandeau sur les

yeux, afin que le public appréciât la confiance que toute femme est en droit d'attendre d'un homme subjugué volontairement par elle. Une féministe n'eût pas mieux trouvé comme argument persuasif, car tous les taillants de Mrs Carry-Nations, l'un après l'autre, venaient mordre le bois à quelques lignes de qui avait foi en son bras et en son œil.

La dernière hache placée près d'une oreille, près d'une main largement ouverte, ou en travers au-dessus des cheveux de l'associé, la foule retrouvait alors le souffle, la fanfare reprenait plus allégrement son morceau interrompu et Mrs Carry-Nations, toujours calme, déliait son prisonnier pour qu'il pût partager l'ovation du cirque et saluer à son tour. C'est à la main-d'œuvre que revenait la tâche d'arracher du panneau quelques haches trop profondément plantées. Grande vedette, Mrs Carry-Nations clôturait toujours la série des numéros.

C'est ici, son numéro achevé, que le véritable travail du notable acrobate commençait. La volée des haches, la précision et la vigueur du geste étaient-ils insignifiants ? Le coup d'œil, à cinquante pieds de l'homme en croix, sans tenir compte du flot éblouissant des projecteurs, tout cela ne troublait pas Mrs Carry-Nations, non plus que de se montrer en maillot devant vingt mille yeux.

Pendant que le public se retirait, que la fille fût dans le compartiment du train attaché au cirque, qu'elle fût sous la tente d'une foire, ou dans la loge du théâtre après le vaudeville, la lanceuse de haches transformée civilement par ses toilettes devait repousser, sans y mettre trop d'ardeur négative, les insistances de son adjoint convaincu d'héroïsme.

Ce pantin, que lui était-il, au juste ? Rien d'autre, pensait le public, en dehors de sa bravoure, qu'un symbole dans une doctrine de féminisme. Mais ce symbole, s'il venait à manquer, se pourrait-il substituer en quelques instants ? Pouvait-elle, la bûcheronne, avec ce genre de vie nomade, compter sur le temps à sa disposition pour convertir ou amadouer un remplaçant ? La grande vedette avait dû s'attacher ce figurant, non pas à coup de dollars et de cents. N'ayant jamais aimé que son métier, Mrs Carry-Nations promit à l'autre, faute de mieux pour se l'attacher, quelques privautés dont elle avait jusqu'ici retardé l'échéance. La belle blonde en maillot n'ignorait pas que l'autre ne voyait que son corps dans le reflet des haches. Pensait-elle à bander les yeux du croyant ? C'eût été gâcher la doctrine que son exploit soutenait devant le public.

Mrs Carry-Nations, à court d'homme, promit mariage en définitive et tint parole. (Si l'on fait un jour le procès en béatification de Mrs Carry-Nations, toute une littérature devrait être déposée au dossier de son honnêteté.)

†

Mrs Carry-Nations, tout en ne modifiant pas, sur les enseignes, son nom de cheval trotteur, n'en fit pas moins un mariage grand. L'Église n'eut pas à recourir, pour la décoration, aux ornements de la Noël et de Pâques, le cirque avait suppléé à tout.

Pendant la bénédiction, l'épouse disciplinée conserva son sourire de parade, le sourire figé des tréteaux et des pistes. Le marié ne détourna point son regard extasié de l'officiant, regard mêlé d'effroi et d'amour. On eût dit qu'il regardait venir des haches !

Le gérant du cirque, dompteur aussi des fauves, servit, fouet en main, de père à son meilleur numéro, sa lanceuse de haches.

À la sortie de l'église, la fanfare couvrit la marche nuptiale des orgues. Du perron de l'église, dans le fracas des cloches et le meuglement des buffles, ceux-ci les cornes boutonnées comme des fleurets, le nouveau couple passa en revue le cirque et sa ménagerie.

Après qu'elle eut accordé une interview à la feuille locale de la petite ville, Mrs Carry-Nations, à califourchon sur un éléphant, retourna vers les tentes, son associé à l'indienne sur la bête et tournant le dos à la nouvelle épousée.

Le soir, avant que le figurant poussât le verrou, Mrs Carry-Nations, encore souriante et calme en présence d'un public à point et silencieux, lança, comme une grande dame, ses douze haches vers le bois du panneau. Les recettes furent bonnes.

†

En fille d'action qu'elle était, Mrs Carry-Nations avait-elle misé trop sur cette affaire ? Ce n'était pas qu'elle attendît de ce mariage ainsi contracté un bonheur également réparti. Pour elle, si l'époux en avait pleinement pour ses risques, il était juste qu'elle y gagnât du moins en tranquillité.

Après trente jours de bonnes représentations, trente nuits de fougue pour l'associé, Mrs Carry-Nations se rendit compte que le regard de l'époux n'était plus le même au poteau des haches. Ce regard n'indiquait pas précisément la peur, mais la lanceuse n'y retrouvait plus cette fixité du désir. Inconsciemment, s'y était-

elle accoutumée ? Allait-elle maintenant perdre sa belle nonchalance ? Son habileté lui venait-elle du seul désir des autres ?

Les fauves se prennent par la faim. On conserve la docilité des reptiles par des séjours sur la glace. Le cas de l'associé ne devait pas se traiter par les mêmes régimes. L'époux avait-il trop mangé et l'aurait-elle trop tenu au chaud ? Mrs Carry-Nations était trop fille de cirque pour se méprendre. Sous prétexte de lassitude, elle força l'autre à coucher pendant une semaine dans le dortoir des figurants. Sur la piste, elle joua en même temps, et avec plus d'attention, son rôle de belle blonde en maillot. Elle était encore à l'âge où ses cuisses pouvaient jaillir davantage sans présenter des bourrelets par le haut ; sa poitrine, moins comprimée, pouvait s'agiter sans grossièreté pendant la rotation des bras.

Dans le regard de l'autre, la fixité revint peu à peu, mais la mauvaise humeur se montra soudainement. Mrs Carry-Nations dut faire quelque concession. Pendant un mois, la recette fut bonne, puis tout s'est gâché le jour où l'époux en appela aux droits de l'homme.

Sans mettre le gérant dans ses confidences, le gérant qui n'eût fait, somme toute, que remuer son fouet d'un air penseur, Mrs Carry-Nations n'attendit pas qu'une des haches coupât une oreille ou un doigt à son associé. Le couple, le meilleur numéro des spectacles, déserta le cirque. Mrs Carry-Nations s'était prise à son jeu, le jeu des abstinences : elle aimait son mari. Pouvait-elle maintenant, avec assurance, lui lancer des haches ? La solution d'un remplaçant éventuel eût été indigne de l'époux. En pleine gloire, la lanceuse de haches lâcha la carrière.

(Dans le procès en canonisation qu'on lui intentera, à la suite de ce récit, tiendra-t-on compte, à Mrs Carry-Nations d'avoir été, avant tout, une bonne épouse ?)

†

Il y a des haches dont on peut dire qu'elles ne feront jamais plus d'entailles. Mrs Carry-Nations était sincère quand elle posa les douze siennes en éventail contre le mur de sa chambre à coucher. D'un passé fait de gloire, il ne lui restait que l'aisance d'un couple qui a de petites rentes… et des armoiries.

De cette période de médiocrité conjugale, il n'y a rien de notable sinon que, de blonde, Mrs Carry-Nations passa au platine. Au cirque, ou sur la scène, elle eût innové. Tout à son bonheur, elle n'eut pas de publicité et, aux quelques personnes qui l'approchaient, elle donna l'impression d'avoir blanchi en une nuit.

À cette époque, on ne parlait pas plus de Mrs Carry-Nations, dans les Amériques, que de Tempérance.

Dans les bars, où une chaise devait lui tenir lieu de piédestal pour entrer dans l'histoire, on ne parlait pas non plus aux États-Unis de prohibition, au Canada de régie des liqueurs. Ces grands bars capitonnés portaient des glaces murales qui se renvoyaient, en la diminuant jusqu'à la grosseur infinitésimale, l'image du buveur et de son verre.

C'est là, dans la maison aux miroirs, que l'ancienne Mrs Carry-Nations s'est de nouveau montrée femme. C'est ici que le public put de nouveau « apprécier la confiance que toute femme est en droit d'attendre d'un homme subjugué par elle ». C'est dans un

bar que la hache de Mrs Carry-Nations prit figure de symbole, d'un symbole qui s'est changé en doctrine : la Tempérance.

Mrs Carry-Nations n'avait pas épousé son ancien figurant, ni quitté le cirque par amour de la tranquillité et par amour tout court ; Mrs Carry-Nations n'avait pas appris à tenir un ménage de petits bourgeois, ni laissé choir dans l'oubli sa recette de platine à cheveux, pour en être réduite tous les soirs à guetter son mari à la sortie des bars, en particulier les soirs de pluie.

Drapée dans un imperméable, qui rappelait en ce moment une cape d'acrobate, Mrs Carry-Nations, la nouvelle, fit irruption un samedi soir dans un « Salon » à miroirs et surplomba son monde en montant sur une chaise. Sans un mot, laissant parler sa tête blanche, son invention, elle sortit lentement de son imperméable. Une telle dépense de majesté ne s'était vue qu'au milieu d'une ambassade ou d'un cirque. Les miroirs s'étaient renvoyés jusqu'à l'infini plus de chevelures platine que n'en peut compter aujourd'hui l'Hollywood.

Mais l'ambassadrice, comme toujours, malgré son ostentation, était chargée d'un message et qu'il fallut écouter. Mrs Carry-Nations avait une commission martiale à remplir et, passée dans sa ceinture, l'armoirie de sa chambre à coucher en faisait foi.

Le bar voulut retraiter sans rien entendre, mais la fille de cirque avait été fille d'action : quarante-deux bouteilles alignées sur une tablette de verre ne gardèrent pas leur goulot, derrière le comptoir. On avait quand même évacué les lieux, mais non sans entendre une rumeur de verrerie.

Un seul homme resta au comptoir : l'homme de Mrs Carry-Nations. Il pleurait, appuyé à la barre. Le principe « de la

confiance que toute femme est en droit d'attendre d'un homme subjugué par elle », principe que le numéro de cirque avait démontré autrefois, était remis debout : la séance de féminisme faisait irruption dans le domaine de la morale pratique.

S'étaient-ils doutés, les syndicats d'hôtels qui invitèrent, par la suite, Mrs Carry-Nations et son ivrogne à répéter, dans quelques-uns des grands bars du continent, cet exploit moralisateur, qu'ils pussent, eux les hôteliers, devenir comme elle, et son figurant, les pionniers de la prohibition en Amérique ?

Sans doute, le coup de la hache ne fut renouvelé, mais il était toujours possible, pour le public, que le grand jupon de la propagandiste en cachât quelques-unes. Mrs Carry-Nations avait remplacé sa vieille armoirie par des récits de la Bible, pour la circonstance apprêtés, et la sermonneuse entrait souvent en transe oratoire. Mais le risque était là d'un coup d'audace. Et les séances faisaient recettes pour les hôteliers.

Dès que les ligues de Tempérance offrirent à Mrs Carry-Nations d'étendre ses activités en apparaissant seule dans leurs réunions, la tête blonde et son ivrogne disparurent pour de bon.

q

Chapitre 21 Le garde forestier

Sitôt qu'il comparut dans le box aux témoins et avant même qu'on le questionnât, le garde forestier en imposait à l'assistance. Avec son teint basané, les saillies lumineuses de son visage et ses yeux bridés, on eût dit, vraiment, qu'il était encore dans sa tour

du guet, au-dessus des arbres et en surplomb. Cet homme auparavant hébété par une salle de justice, les trois marches de la stalle aux dépositions lui avaient rendu sa dignité d'ermite : pendant l'interrogatoire, il était assis, appuyé du coude, le menton dans la main. Contre sa majesté sylvestre, rien n'avait prévalu ; ni la tribune et les symboles de la Justice, le haut dossier du banc coiffé d'une marquise, ni les faces graves, blafardes, du président et des assesseurs (ces fronts pâles de ceux qui vivent dans l'ombre) ; ni l'agitation des toges et l'huissier rigide, le parquet et ses pupitres chargés de livres.

Un domaine boisé, aux limites conjecturales, avait surgi dans la déposition du gardien. Là-bas, sur la Côte-Nord, avant cet incendie que la cour d'Échiquier mit en litige, la forêt sous le vent remuait des faîtes comme l'eau d'une baie entrecroise des vagues innombrables. Quelques clairières épandaient, sur ce désordre, un calme relatif, pareil à des huiles posées en mer.

Cette vision du lieu de la tragédie, le tribunal s'y était rapporté sans cesse, et sitôt que le témoin, dans la stalle, eut levé la main pour indiquer une clairière, les procureurs avaient posé un doigt sur des cartes déroulées à plat, puis le point fait au sextant, relevé de nouveau la tête vers un feuillage suggéré par le témoin.

†

Du haut de la tour, l'ermite avait souvent dirigé sa lunette sur chacune des clairières. Il les craignait, ces clairières, comme le gardien d'un phare a toujours redouté les eaux calmes qui masquent des récifs. C'est par la brousse des clairières, avait-il dit, que s'allument, en général, les incendies de la forêt.

Ici, expliquait le témoin, d'un geste lent, les Indiens, non loin de leur réserve, dépeçaient le gibier et, à découvert, faisaient boucanner les viandes. Que de feux mal dispersés, ou mal étouffés, que de bivouacs mal éteints ! Le gardien avait passé des heures déjà, l'œil fixé sur des fumées de fausse alerte. Ici, la nuit venue, à droite de la réserve (et les doigts des procureurs se promenaient encore sur les cartes), d'autres Indiens, chaque fois des femmes à châle, venaient au fanal ou à la torche bêcher des verspour le lendemain, jour de pêche.

Certaines nuits de sécheresse, le garde forestier avait dû veiller et définir, au matin, des présences insolites dans les clairières. En plus d'un point, sur les hauts lieux, que de lueurs aussi, dans les ténèbres, vacillent jusqu'à l'aube, sans jamais livrer leur mystère. Autant de songes ! Près des brasiers, dans le val, que d'amours prolongées, et aussi, ces feux étaient entretenus pour éloigner les bêtes. D'autres veilleurs, auprès des feux à l'étouffée, s'étaient gardés des moucherons du dernier crépuscule.

†

Lorsque, sans plus de préambule, et à la surprise de l'assistance, l'exposé du gardien a été interrompu par l'entrée d'une Indienne dans la salle d'enquête (n'a-t-on pas affirmé que les Abénaquis, pendant la conflagration de la Côte-Nord, avaient disparu au grand complet ?), lorsque, disons-nous, la squaw fit son entrée au bras d'un procureur des compagnies d'assurance, l'un des assesseurs du tribunal se demanda si le garde forestier ne voulait point, dans sa déposition, faire porter aux Indiens eux-mêmes la responsabilité de l'incendie. Pourquoi tant insister sur les manœuvres des Peaux-Rouges dans la brousse des clairières ? Et si la Réserve avait incendié volontairement ce domaine voisin de la

scierie, pourquoi cette femme venait-elle témoigner en faveur des courtiers en assurance ? D'où venait-elle et pourquoi trahissait-elle sa tribu ?

Dans la stalle, l'Indienne au châle rabattu, quand vint son tour d'exposer sa version, donnait l'impression d'être en prières. Sous le châle noir et verdi par le soleil, son visage de Mongole restait dans l'ombre. Autant le gardien avait dominé (jusqu'au moment, bien entendu, où la femme était intervenue) autant celle-ci semblait appartenir au sous-bois. Si, pour l'instant, elle était sortie de la forêt, elle n'en détournait pas le regard, du haut de la stalle, comme d'une tour.

L'énigme qu'elle avait apportée ne s'est pas éclaircie non plus, lorsqu'elle dut, sur les instances de la cour, lever enfin la tête vers le juge et les assesseurs. À ses pommettes saillantes reconnut-on que ce visage riait ? Bien qu'aucun soleil ne lui fît face, la femme grimaçait-elle ? Sur les promontoires de Bersimis, l'avait-elle déjà trop regardé, le soleil ? Tout le temps qu'elle parla, son regard ne s'est pas donné. Il semblait qu'au loin des feux de bivouacs ne s'étaient pas éteints, malgré l'heure avancée, tant leurs reflets étaient irisés sur les saillies de ce visage.

Un coin du châle, le châle de toute une tribu, était sans doute levé, dans ce tribunal, mais l'Indienne se ménageait des positions de retraite. Ces clairières, dont avait parlé auparavant le gardien de la tour, on comprenait qu'elles ne devaient être rien d'autre que les points incultes et livrés à un destin.

Toujours, le même assesseur, l'assesseur qui ne prenait pas de notes, se demandait si le gardien connaissait l'imminence de l'incendie. L'assesseur se demandait pourquoi ces deux témoins, hâ-

lés par le même soleil et le même vent, et venus de la même région, la Côte-Nord, le même Bersimis, ne s'étaient pas corroborés dans ce milieu de chicane, chez les Blancs ?

Il ne faisait plus de doute, maintenant que l'espèce humaine avait déserté la Réserve, une fois l'incendie allumé par l'un d'eux et laissé en arrière, que le Peau-Rouge avait répondu ainsi à l'appel de l'Ungava, plus au nord, et mis le feu pour justifier sa fuite.

Et l'assesseur se demandait toujours : que l'Indienne, en apparaissant aujourd'hui dans la stalle aux dépositions, eût renoncé à partager les goûts de liberté de sa propre famille, peut-être les attraits et les promesses de l'homme de la tour le pouvaient expliquer, et justifier ainsi ses opinions premières. Mais pourquoi, encore, venait-elle déposer, et contre les siens, et contre l'ermite blanc ? La squaw avait-elle aimé cet homme ?

L'assesseur ici chercha en vain à poser son regard sur le gardien de la forêt. L'assistance à l'enquête le lui cachait. Descendu de sa tour, les arbres maintenant l'avaient repris, semblait-il.

D'une voix monotone, l'interprète traduisait sans cesse le témoignage de l'Indienne, et son regard, à lui aussi, semblait posé sur des feuilles. L'incendie, était-il expliqué par la femme, le gardien en connaissait les origines ou les causes. Le soleil avait été rouge, bien que petit, au milieu du jour, car le temps était jaune au large, sur le fleuve. La sécheresse était grande et les feuilles cassantes, le matin, en dépit de la rosée. La forêt n'était pas encore allumée, mais le Grand-Nord n'en fumait pas moins jusqu'au large, comme cela se produit certains étés.

Le gardien, disait toujours l'Indienne, prenait alors ses repas du midi dans la Réserve, non loin, en bas de la montagne.

Lorsque la nuit était humide, qu'il n'y avait pas de danger, il dormait aussi chez le Grand-Chef. Quelques semaines avant l'incendie, le gardien avait exigé du Grand-Chef que celui-ci lui envoyât plus souvent à la tour sa fille cadette, aux heures des repas. L'Indienne allait donc plus de fois à la tour que le gardien n'en descendait au cours de la journée.

Le gardien savait aussi que les canoës de la réserve étaient tous au frais, en plein été, et recouverts de gomme neuve, sous les arbres résineux. Plus la brousse s'asséchait, plus les hommes refaisaient leurs forces par des sommeils prolongés.

Le temps était à l'incendie ; les inspecteurs des compagnies de bois et de pulpe ne l'ignoraient pas, sans doute, ni les gardes forestiers de l'État non plus, chacun dans sa tour, ni les représentants des compagnies d'assurance, qui doivent faire rapport trois fois l'été et toutes les semaines pendant l'automne.

Sur des plateaux, plus au nord, des cercles de feu devaient s'élargir dans la brousse ; des officiers fédéraux du recensement avaient dû différer leurs randonnées vers certaines scieries encore en activité à l'intérieur, à quelques milles des côtes. Ainsi songeait, à la tribune de la cour, l'assesseur qui ne prenait pas de notes.

Mais jamais, d'expliquer maintenant le témoin au châle, tous les oiseaux du domaine n'auraient pris leur vol d'emblée, jusqu'à couvrir d'une ombre la Réserve ; jamais des animaux sauvages ne seraient venus frayer avec des bestiaux, dans les clairières, non loin de la côte ; jamais à l'ouest, des lampes ne se seraient allumées en vain parmi des brouillards de cendre, si l'ermite blanc n'eût passé des nuits à veiller dans les clairières avec les Grands

Chefs, s'il n'avait passé son temps, avant l'incendie, en des conciliabules où il était question de faire traîner vers le nord son propre bagage à lui, si enfin l'Indienne, elle-même, n'avait accepté qu'il vînt la rejoindre.

L'Indienne avait mis de la haine dans cette partie de son témoignage. Sur son visage, tous les reflets des bivouacs s'étaient ensemble éteints, pour faire place à la pâleur qui tire sur le jaune et que l'on remarque chez les Indiens, s'ils éprouvent de la haine ou le grand amour.

†

Le Grand-Nord avait fumé pour de bon jusque fort loin et montré pendant des nuits ses hauteurs exhaussées et ses reliefs incandescents. C'est un ciel roussi que le fleuve avait reflété pendant des semaines. Et, à bord des vaisseaux, sur les eaux calmes, des rêves d'Orient sablonneux travaillaient les matelots.

Une à une, les familles d'Abénaquis avaient émigré, et l'hiver suivant ne devait pas les ramener vers les rives.

Ici, la squaw n'a exprimé aucune amertume pour déclarer que le gardien, son amoureux, son premier Blanc, ne se rendit pas au départ de la tribu. Sa voix n'avait été que sèche comme ses ongles et sa chevelure ; dans la pâleur de ses yeux, toujours la même eau, aucun point sombre dans la pupille.

La forêt de la Côte Nord avait brûlé jusqu'à la racine. Des générations d'hommes passeront avant que l'on reconnaisse le printemps sur ces montagnes. L'hiver seul nous fera oublier l'odeur du bois brûlé sur les versants de la rivière Bersimis.

Plus tard, des expéditions fédérales avaient parcouru le nord de la région, sans relever de signes graves sur des bouleaux, ni d'amas de galets rappelant une borne, ni aucune trace des Abénaquis dans la vase des marais. À l'horizon, aucune fumée ayant la forme d'un message ne s'est tordue dans l'air.

Ainsi avait-on raconté la mission des délégués, dans le rapport déposé au ministère de l'Intérieur.

Si l'Indienne, pensait encore l'assesseur, peut aujourd'hui opposer dans une cour d'Échiquier sa parole de Peau-Rouge à celle d'un Blanc, c'est à croire que la squaw n'a pas suivi les siens dans leur migration, ou qu'elle les a abandonnés en route. Mais comment aurait-elle rebroussé chemin sur un sol encore chaud et dépourvu de culture ? Qu'elle fût revenue accompagnée de plusieurs dissidents, le groupe nomade aurait été aperçu, ou ses propres vestiges. Il a fallu qu'elle accompagnât les siens jusqu'au lieu de leurs élections, à moins qu'ils fussent demeurés errants.

L'énigme restait toujours la même. Que la femme désirât venger son amour déçu, qu'elle eût choisi la long trailpour assouvir des haines, le tempérament de l'Indien le peut expliquer, mais pourquoi trahir ses frères en leur imputant comme à l'autre, le Blanc, la responsabilité de l'incendie ?

Il fallait avoir beaucoup vécu parmi les Indiens pour deviner le crime dont ils s'étaient rendus coupables envers leurs femmes, et pour comprendre jusqu'à quel point l'une d'elles pouvait s'en indigner. Celle-là, il fallait qu'on l'eût initiée à l'amour pour qu'elle comprît, aujourd'hui, le sens d'une promesse et la valeur d'un serment prêté devant la nature.

Cette Indienne, la femme au châle brûlé par les soleils de la long trail,la jeune squaw dont se dégage encore, au milieu de la cour d'enquête, une odeur de sapin, ses frères avaient dû la renier ou la bannir, après l'incendie, une fois laissés à leur propre initiative, en présence du Grand Nord.

À la séance du tribunal, le garde forestier était seul à connaître que l'Indienne pouvait savoir que les siens gardaient, dans leur sang, l'instinct des ancêtres, en face de l'Ungava sauvage. Ses frères avaient rêvé d'une liberté complète, puis l'avaient conquise par la fuite, sans savoir que l'homme libre doit être fort pour demeurer libre. Trois siècles de sommeil dans les réserves les avaient métissés. La jeune squaw, la cadette des Grands-Chefs, la femme au châle rabattu dans la cour d'Échiquier, était encore animée de l'esprit des totems.

Pour avoir été le premier Blanc à déployer le châle de cette Rouge, l'ermite n'ignorait pas qu'elle était la seule de vraiment racée dans sa tribu. Ce châle, il avait dû le brandir dans une clairière, pour entretenir un brasier symbolique, pendant que l'autre, non loin et nue comme un guerrier, laissait les lueurs « questionner » les arbres dans les ombres. Le garde forestier avait appris d'elle à marcher sans bruit sur les branches mortes.

Comment cette femme pouvait-elle admettre que les siens, plus tard rendus à la nature, eussent pu appuyer leur tête contre le sol sauvage sans qu'ils devinassent la présence d'un grand panache de feu et de fumée dans la nuit noire ? C'est peut-être parce que ces hommes libres ont eu des velléités de revenir vers les côtes que l'Indienne leur a coupé toute retraite, en les dénonçant à l'enquête comme incendiaires ?

Quant au garde forestier, aujourd'hui gardien sans forêt, gardien sans montagne et sans tour, sans clairière et sans soleil, s'il a conservé, dans la stalle aux dépositions, sa souveraineté sylvestre, c'est qu'il ne doutait pas que sa parole isolée de Blanc prévaudrait contre celle d'une seule Peau-Rouge, et qu'il devait avec les propriétaires de la scierie incendiée, dont les cours contenaient d'immenses pyramides de bois assurable et assuré, participer au produit des polices d'assurance.

S'il a fallu aux Abénaquis trois siècles pour métisser leur courage d'hommes des bois, l'ermite en quelques années est devenu plus sauvage que les Indiens de toutes les tribus. C'est ainsi que pensait l'un des assesseurs du tribunal, l'assesseur qui ne prenait pas de notes, et dont le front restait pâle en raison des ombres qui l'habitaient.

q

Chapitre 22 Le baiser de la morte

Si la mort, quelquefois, gratifie d'une certaine sérénité les traits de l'agonisant, il en est d'autres qu'elle s'évertue à ne point embellir. Non pas qu'un visage privé de ses contractions habituelles soit voué à la laideur (le sommeil est favorable à plusieurs laiderons, n'est-ce pas ?), mais il est des morts imprégnés de la peur, auparavant éprouvée, à l'approche de la fin. Ceux-là, qui s'agrippent à la vie, en conservent la grimace.

J'ignore si la vieille Blanchette, à soixante-quinze ans, se refusait à mourir, ou si elle était crispée de son vivant, mais l'appro-

chede son visage, lorsque je rendis visite à sa dépouille, m'a fort effrayé. Jamais, depuis, je n'ai visité les morts.

L'expression « approche », en parlant de son visage, doit demeurer dans la mémoire de mon lecteur, car elle constitue la clef de mon anecdote. Longtemps, je me suis demandé si je m'étais approchéde ce visage, ou s'il s'était approchédu mien.

La vieille Blanchette était exposée depuis vingt-quatre heures lorsque ma mère me conseilla de lui rendre une ultime visite. J'avais une dizaine d'années et je me devais de prier pour les morts et auprès d'eux. De tous les temps, la prière des jeunes est de beaucoup préférable à celle des autres. Elle est plus désintéressée.

La vieille Blanchette, que nous surnommions la sorcière, à cause de sa laideur, habitait seule une cambuse à l'entrée du village, « au bout du trottoir », disions-nous. Endimanché, un jour de semaine, j'ai souvenir que cette démarche fut pour moi une corvée. À cette heure de l'après-midi, je redoutais que la vieille fût seule dans sa maison, comme de son vivant d'ailleurs. De mauvais caractère, et si laide, je ne devais pas m'attendre à trouver une foule à son chevet.

Rempli d'appréhension quant à cette solitude, je croyais la vieille Blanchette capable de m'adresser, dans la mort, quelques reproches sur mon manque antécédent de respect lorsqu'elle passait, appuyée sur son bâton, dans les rues du village. Le voyou que j'étais lui avait même lancé quelques petits cailloux. J'oublie aujourd'hui les sobriquets dont je la gratifiais.

Or, agenouillé près du cadavre, et seul dans la maison, je priais sans quitter des yeux le suaire blanc qui la recouvrait. La

coutume le veut ainsi, lorsque le défunt est seul dans sa chambre mortuaire. Pendant les chaleurs, craignait-on les mouches ? Encore, je l'ignore.

Si la vieille était en chapelle ardente, c'est à la chaleur qu'elle le devait, et à mon énervement plus qu'aux décors de la pièce. Le salon était nu. C'était uniquement la pièce du « devant », la pièce que l'on n'habite plus dès qu'on a atteint l'âge de la vieille. Un drap noir masquait la fenêtre et un cierge montait la garde. Ma seule respiration, semblait-il, agitait sa flamme, et mon émoi exagérait le mouvement des ombres, dans les encoignures.

Rempli de regrets sur ma conduite antérieure, je voulus réagir et faire un homme de ma petite personne. Ce suaire, je me devais de le soulever respectueusement, et de poser mes lèvres sur le front de madame Blanchette. Cette résolution était celle d'un enfant, et seul un enfant devait la tenir. Si la prière d'un jeune homme est plus appréciable que celle d'un homme, je devais y ajouter un geste d'homme.

Je n'ai pas à décrire la laideur de la vieille, ni mon hésitation, ses rides emmêlées, ni ses yeux mi-clos, ni la bouche édentée, ni ce que j'ai pu apercevoir sans m'en souvenir. Lorsque je l'approchai,penché sur son visage, mes lèvres rencontrèrent son front glacé.

J'ignore de nouveau si le cierge s'est éteint, ou si j'ai dû fermer les yeux pendant le contact des lèvres avec la morte, mais lorsque, ma mission terminée, je voulus m'éloigner de ce visage, j'eus l'impression que la vieille Blanchette m'en empêcha. J'étais retenu à elle.

Dans un tressaillement, j'ai voulu m'arracher de ce cadavre. Inutile. La vieille Blanchette devait s'y opposer. Je rouvris alors les yeux sur un spectacle d'épouvante. À son tour, la vieille Blanchette se soulevait à ma rencontre… Était-ce pour me rendre mon baiser ?

Je ne saurais dire à quel point je fus inconscient, mais lorsque je repris « mes esprits » j'étais encore appuyé, de toute ma poitrine, sur le cadavre, et la joue contre la sienne. J'attribue au froid de ce contact mon retour à la vie.

Mon départ de la chambre fut un arrachement. J'avais retrouvé assez de force pour donner un « coup de redressement ». C'est alors que le cadavre de la vieille roula par terre.

Ma médaille de premier de classe s'était, par mégarde, et à mon insu, accrochée à la dentelle dont la blouse de la vieille Blanchette était garnie, pour la circonstance…

Ne me demandez pas si dans la fuite mon déplacement d'air a mouché le cierge. J'ai oublié ce détail.

q

Chapitre 23 « Range-toé ! » ou les animaux sympathiques

Selon Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, les haines de personne à personne peuvent se transmettre aux animaux domestiqués par ces mêmes personnes. Non pas, d'expliquer Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, qu'un voisin détestable excite né-

cessairement son chien contre celui d'« à côté », mais la moindre discussion entre « maîtres » n'est pas ignorée des Patteau, des Boulé et des Bijou, et ceux-ci, toujours, se conforment aux « ressentiments » qu'ils s'attribuent « gratis ».

Que de Toutou, hauts du derrière, et qui fouillent du nez, sur pattes basses du devant, marchent en définitive tête haute en présence d'un « pur sang », dès que le « maître » de celui-ci aura, la veille, traité le sien de « saudit mal faite » ?

Et, toujours, selon Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, ne dit-on pas d'un malcommode qu'il cache, au figuré, un chien enragé sous son perron ?

†

Les animaux ne sont pas sensibles qu'à la haine. J'ai vu un chien danois se constiper, sur-le-champ, sitôt que son « maître » s'arc-boutait pour arracher, dans une étreinte improvisée, un piquet fiché d'une couple de pieds en terre. Pour s'être par trop dévoué, ce danois souffre aujourd'hui de strabisme (yeux croches). Ici, un chien grinçait des dents chaque fois qu'un bedeau, endurci du poignet par les cordes à cloches, déchirait d'un seul coup un paquet de cinquante-deux cartes. Pour la note fausse d'un violon, ou d'un harmonium, des chats sont tombés du haut-mal, de même qu'en cage certains perroquets s'agiteront jusqu'à l'épilepsie pour le crissement d'un ongle contre l'ardoise d'un tableau noir. Jamais, en face d'un obstacle, le jockey en selle ne cachera sa panique à un coursier. L'un sera désarçonné ; l'autre « plantera le chêne ». En prévision d'un naufrage, les rats quittent le navire dont l'eau n'a pas encore envahi la cale. Que d'oiseaux, avertis d'un incendie, avant que le feu n'y couve, émigreront d'une fo-

rêt ? Sans parler des chiens qui ne dorment que d'un œil, disons que le bon gardien ne reconnaît pas seulement à sa besace le mendiant mal intentionné. Tout bâton contre le sol, toute canne au tournant du chemin, n'arrachent point d'aboiements au guet paisible d'un chien. Au fond des cages, des oiseaux abrités du jour chanteront avant l'aube (c'est le midi de l'aveugle). Que d'instinct, oui que d'instinct apporté d'une civilisation sans archéologie.

Oui, dira Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, les animaux sont plus civilisés que nous. Connaissez-vous, mes amis, un chien qui chiquerait mes tabacs les plus doux ? On a vu, au cirque, des chiens fumer la pipe. Jamais ils n'apprendront à cracher. Ils sont trop civilisés.

Oui, monsieur, de continuer Joë Folcu, jamais un chien qu'on amène à la chasse malgré lui ne rapportera de gibier. Malgré une « saudite volée de manche de fouet », jamais un cheval ne s'engagera sur la glace au moment de la débâcle. Pourtant, aucune fissure, aucune cassure ne l'a prévenu, ni le tonnerre au loin qui précède le premier mouvement de la débâcle. La route est là, bien indiquée par les balises ; l'eau est encore basse, mais le cheval devine la débâcle.

Joë Folcu ne connaît qu'une seule occasion où des chevaux, emportés par une haine attrapée des humains, et bien héritée de leurs « maîtres » respectifs, se soient embarqués sur la glace, avertis instinctivement qu'ils étaient d'une débâcle imminente.

†

Depuis longtemps, à Saint-Ours, on ignorait à qui incombait l'honneur d'être le coq du village, l'homme fort qui commande à

tous les respects. Deux fiers-à-bras s'en disputaient le titre mais, par timidité ou crainte, ne s'affrontaient point. Ils avaient nom de Sigouin et de Boulard et jamais hasard ne voulut qu'ils se rencontrassent au village.

Sur le parvis de l'église, après la grand'messe dominicale, le groupe fier de Boulard racontait ses exploits.

— Un gros homme comme lui, disait-on en bombant qui du ventre, l'autre de la poitrine (car on était partisan jusqu'aux coups de poings dans la taverne) ; un gros homme comme lui ne se rend en « veillée » qu'avec sa propre « chaise berçante » sous le bras.

— Y'a-t-y peur des punaises des autres ?

— Non, mais tous les berceaux de chaises ne sont pas ferrés comme la sienne.

Au restaurant, Sigouin avait déjà mangé un gobelet de verre sans cracher le sang.

Après une année, les tours de force ne se comptaient plus. Il était devenu monotone, en définitive, d'en parler. Et, comme les champions, toujours, ne se rencontraient pas, le silence quant à leurs exploits avait fini par retrouver son empire.

Ici, d'expliquer Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, Boulard et Sigouin avaient laissé tomber leurs muscles. À quoi bon s'esquinter pour des tours connus ? À force de rentrer leur musculature, de cacher leurs marchandises, ils avaient consenti à se rencontrer dans la quiétude. Ils assistaient toutes les semaines à la même messe. Sur le seuil de l'église, on les a vus échanger un coup de tête.

— C'est peut-être, de renchérir Joë Folcu, qu'ils ne valaient plus une claque.

Mais leurs chevaux respectifs ne l'entendaient pas ainsi. Si les maîtres étaient devenus trop sans-cœur pour montrer leur animosité, eux, les chevaux, allaient s'affronter. Ainsi en avait décidé leur instinct devenu combatif.

Et l'occasion ne se fit pas attendre.

†

Entre Saint-Ours et Saint-Roch, sur le Richelieu, le pont de glace tenait encore, lorsque les traîneaux de Boulard et de Sigouin s'apprêtèrent, chacun sur sa rive, à s'y engager. Boulard se rendait de grand matin à Saint-Roch, et Sigouin, à Saint-Ours. Balisée de sapins, déjà rouillés par la saison, la route unique offrait son parcours « chevalin », puisque le fumier juteux coulait, sous le soleil, dans ses ornières.

Plusieurs mares déjà se ridaient au vent, mais le pont semblait solide tout de même. Sans doute, ces deux attelages allaient être les derniers, cette année, à s'y engager. Sous le vent et le soleil s'exhaussant, la route aujourd'hui même allait se mettre en marche. Quelquefois, un cheval hennit en présence d'une telle appréhension. Ici, les montures de Boulard et de Sigouin semblaient ressentir la confiance de leur « maître ». Et, sans flairer la route, comme c'est la coutume devant le danger, les chevaux de Boulard et de Sigouin, la tête haute, on eût dit bridés par la martingale, un jour de grande fête, tanguaient de joie lorsqu'ils se dirigèrent à la rencontre l'un de l'autre.

Le hasard l'a-t-il voulu, ou les chevaux eux-mêmes ? Lorsque les deux montures furent nez à nez, des mares latérales avaient, au cours de la nuit, rogné la route jusqu'à ne lui laisser qu'une seule voie carrossable.

La rencontre eût pu être évitable, mais les chevaux ne l'entendaient pas ainsi. Boulard et Sigouin, debout dans leurs traîneaux avaient beau tirer sur les rênes, les bêtes tête contre tête s'entêtèrent à passer. Les balises de la route avaient auparavant masqué l'étroitesse du chemin dans une courbe.

— « Arrié ! » hurlaient les hommes-forts. Avec un ensemble déterminé par l'égalité de leur force, chacun des hommes-forts avait rompu une lanière de leurs rênes. Avant qu'ils aient pu se relever et sauter de l'arrière des traîneaux sur le chemin, leurs chevaux belliqueux étaient côtes contre côtes et tiraient encore.

Entraînant les chevaux, les voitures versèrent dans les mares et, comme il s'enfournait sous les glaces, Boulard hurlait à pleine gueule : « Range-toé, saudit ! ! ! »

C'est à ce moment que la débâcle s'ébranla. Un casque de chat sauvage était resté sur la route. C'était celui de Sigouin.

q

Chapitre 24 N'est pas écœurant qui veut ou le chagrin d'un homme éprouvé

Dans la chambre à coucher, où les voisines l'assistaient, tout concourait à vouloir que la petite madame Allard mourût au

cours de la nuit. Et, si l'époux, le beau Pit, a « pris le bord de la taverne » avant que le drap du lit ne recouvrît le visage de la petite madame Allard, ce n'était pas qu'il s'était refusé à la voir mourir, ou à se joindre aux prieurs de la bonne mort. Tout concourait à vouloir qu'elle mourût ; le beau Pit ne pouvait l'ignorer ; et, s'il s'est esquivé à la dernière minute, c'est qu'il redoutait que la petite madame Allard ne l'emportât, lui-même, dans la mort. Après les prières d'usage, comme une autre syncope avait pris sa femme à la gorge, le beau Pit s'était souvenu de sa dernière déclaration d'amour : « Mon beau Pit, je t'aime tant que si je meurs la première, jamais je ne te laisserai seul, et je viendrai te chercher pour t'amener avec moi. »

Quant au refus de voir mourir sa femme, et aux explications que le mari en avait données, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, concluait ainsi : « N'est pas écœurant qui veut ! »

Afin de bien comprendre les conclusions philosophiques de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, il est bon de s'initier à l'atmosphère de ce récit.

†

Dans la chambre à coucher, où tout concourait à vouloir que la petite madame Allard mourût au cours de la nuit, par deux fois les « veilleuses », prises d'émoi, s'étaient agenouillées autour du lit.

Avant qu'elle revînt de sa première et de sa deuxième syncope, et que l'on se rassît, comme dans une salle d'attente, l'alerte passée, les voisines qui assistaient la moribonde avaient eu le temps d'épuiser tout un chapitre du rituel. Même que la prochaine fois, se disaient quelques femmes, on récitera les prières post

mortem :« Que Jésus-Christ, qui vous a appelé, vous reçoive et que les esprits bienheureux vous conduisent dans le sein d'Abraham. »

Baissée, la lampe économisait son huile, comme un lampion.

Le beau Pit s'était agenouillé, par deux fois, dans la soirée, avant de s'asseoir dans la cuisine, devant un flacon de gin. Tout concourait à vouloir que la petite madame Allard mourut. Le beau Pit avait même réuni, mentalement, toutes les données de la biographie de sa femme. Sans doute, c'est ici, en présence d'un flacon de gin, que les présomptions de son épouse : « Je viendrai te chercher pour t'amener avec moi », s'étaient montrées à sa mémoire.

Non que le beau Pit n'aimât point la petite madame Allard, mais elle l'avait entraîné à la crainte. Toujours, elle avait eu raison, en cinq années de mariage. Le gin, comme on le sait, amplifie les sensations, celles du chagrin et celles de la « peur » comprises. C'est à ce genre d'« amplification » que l'époux avait cédé pour ensuite se réfugier dans la taverne, au moment même où la petite madame allait rendre l'âme.

Et Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, de conclure à ce tournant du récit : « N'est pas écœurant qui veut. » Et nous finirons bien par lui donner raison.

†

Auriez-vous blâmé le tavernier de ses libations à un homme qui pleure, à la table d'une taverne, son épouse bien-aimée ? Car, si le beau Pit avait avoué un chagrin qu'il ne pouvait plus « endurer à jeun », lui qui ne buvait plus depuis des mois, l'« amplifica-

tion » de sa « peur » d'être emporté par sa femme, il s'était abstenu d'en révéler le secret. Il est bon de ne pas tout dire à un tavernier. Le beau Pit appréciait le mutisme sur certaines sensations.

Pour noyer son chagrin bien explicable, l'époux malheureux s'était versé quelques gouttes d'alcool pur (65 degrés de preuve) dans ses quelques dizaines de verres de bière. En peu de temps, il était devenu grand biographe de la vie intime de sa femme. Jusqu'à ce que la moitié de la taverne s'endormît, on sut que le beau Pit aimait sa femme d'un grand amour ; qu'il n'allait sûrement pas se remarier (bien sûr, puisqu'elle allait venir le chercher) ; qu'on n'en trouverait pas de pareille dans le monde ; qu'un homme se doit d'ouvrir le cortège de sa femme bien-aimée, même si le chagrin l'avait retenu d'assister à sa mort, etc.

Nonobstant les effets « amplificateurs » du gin, de la bière et des 65 degrés de preuve, chose assez singulière, toujours le dernier chapitre des prières à réciter après la mort lui revenait en mémoire : « Faites vivre en vous, Seigneur, cette âme que vous venez de retirer de ce monde ; pardonnez-lui les péchés que la fragilité de la nature lui a fait commettre, et ne consultez que votre bonté, en jugeant celle que vous avez créée et rachetée par votre sang. » Puisque, seules, les prières de l'après-mort lui revenaient, n'était-ce pas la preuve que tout concourait à vouloir que la petite madame Allard mourût cette nuit même ?

À la fermeture de la taverne, le corps inanimé de chagrin du beau Pit était déposé par le tavernier lui-même dans une chambre de l'hôtel.

Et Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, de conclure encore : « N'est pas écœurant qui veut. » Nous comprendrons plus

tard, nous qui avons toutes les sympathies pour le beau Pit.

†

L'angélus matinal et celui du soir n'atteignirent point le beau Pit dans son sommeil d'ivrogne et d'homme chagriné. En fait, ce n'est que la nuit suivante qu'il retrouva ses esprits. Distrait par ses 65 degrés de preuve, l'homme éveillé dans l'obscurité s'était cru dans la première nuit de son chagrin pour se rendormir à l'aide du somnifère fameux que sont les 65 degrés de preuve. En bon tavemier, le barman d'en bas avait garni la table de nuit de son pensionnaire « de quoi le remettre de sa gueule de bois ».

Avec la soustraction de vingt-quatre heures dans sa lucidité, le beau Pit entendit enfin l'angélus du deuxième jour. Comme il avait une tendance bien explicable à soustraire de nouveau, l'homme qui se voyait soustrait d'une épouse n'entendit de l'angélus que les coups impairs. Ce n'est pas à dire que le rythme de l'angélus était rompu, mais quelque peu ralenti. Le beau Pit avait tout lieu de croire que l'on sonnait le glas de sa femme. Et c'est pourquoi il se mit à genoux, bien appuyé contre son lit, car il éprouvait la nausée de ce qu'il n'avait pas mangé depuis quarante-huit heures. (Les bons ivrognes comprennent ce paradoxe, ou ce quiproquo).

†

C'est à ce moment que la petite madame Allard est venue chercher son mari… Elle avait tenu promesse…

Comme elle ouvrait la porte de la chambre, et avec quelque violence, un grand rayon de soleil l'accompagnait…

— Rentre à la maison ! rugit-elle, les poings sur les hanches, espèce d'écœurant !

L'histoire ne dit pas à quel point le beau Pit faillit mourir, non pour suivre sa femme au ciel… comme il s'y attendait… mais pour suivre la petite madame Allard… à la maison ! ! !

Et Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, dont l'un de ses ancêtres avait étudié la médecine jusqu'à la troisième année d'université, de nous expliquer, avec force détails, que les cardiaques reviennent aussi vite à la vie qu'ils en « peuvent sortir ». Une bonne saignée avait remis la petite madame Allard sur pied en quarante-huit heures.

— N'est pas écœurant qui veut ! conclura de nouveau Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.

q

Chapitre 25 Le vagabond dévoyé

Ce mendiant avait-il la faveur des chiens, que nul aboiement ne s'élevait des fermes sur son passage, ni à son entrée, pour la nuit, dans les granges ? On ne le voyait à Saint-Ours qu'une fois le printemps et l'automne, et jamais chien n'alla plus loin que de flairer sa besace. Même un Pataud, né de l'hiver, était mis en confiance par son épouvantail sur la route, et par sa canne ferrée. Serait-ce que le doyen des caniches eût promulgué une consigne à la fonte des neiges ? Pourtant, ce quêteux pastoral n'était pas garni d'une barbe blanche que l'on pût confondre avec celle d'un Santa Claus hors saison.

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, vous dira sans doute que les chiens savent distinguer, des cheminots, le « quêteux monsieur », du mendiant, la fripouille. À moins que celui-ci, le septième d'une famille, disposât du don de les museler à distance, ou d'une laideur à les mettre en fuite.

Lorsque le mendiant, sur le haut de la côte, au soir montant, s'est proposé de faire profession de voleur, qui proclamera qu'une telle quiétude lui pesait ?

†

Comme les autres saltimbanques de la charité publique, ce mendiant avait au printemps quitté le rang de Sainte-Julienne pour n'y retourner qu'à l'automne ; ce rang de Sainte-Julienne, le rendez-vous, l'hiver, des gueux de la province. C'est là que chacun, à l'abri de maisons historiques négligées par l'Histoire ; c'est là que chacun apportait ses vices et ses trucs d'acrobates ; sa roulotte, la terreur des enfants ; ses chevaux volés ; ses couleurs défraîchies de la Bohème. On eût dit les éléments d'un cirque en faillite.

Ce n'est point à l'exemple des siens que ce mendiant s'était décidé à voler. Ce soir, sur la côte, le goût du vol ne fut pas spontané. Il s'est concrétisé à l'idée de la seule confiance qu'on lui faisait et qu'il a envisagée comme une insulte à son titre de quêteux.

Ai-je caché, moi, se disait-il, mes qualités de mendiant honnête ? Pourquoi se cacher pour voler de l'argent caché ? À la faveur de la nuit, malgré mes intentions de voleur, un chien viendra lécher ma main de voleur.

Il en avait assez de cette confiance que l'on n'accordait, somme toute, qu'aux êtres inoffensifs. Puisqu'il avait des chiens la confiance qu'on ne leur accorde même pas, il allait, lui, montrer son mépris pour les petits sous et le beurre rance des tranches de pain dur.

Lorsqu'on me redoutera comme voleur en liberté, se disait-il encore, ma main tendue vaudra son plein d'or. On saura que cette main de mendiant peut se transformer en main de malfaiteur. L'on conviendra qu'il vaut mieux lui faire un accueil payant, de crainte qu'elle ne s'indigne et se venge le soir même.

C'est bien ça, pensait de son côté Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, ce mendiant est fatigué de ses « quatre pattes blanches » et de « passer sur un pont sans payer ». Si les chiens le suivent amicalement, c'est peut-être qu'il a des déchets, ce quêteux trop bien nourri. Nous l'avons bien accueilli : il sait où se trouve notre bien.

†

Sur le haut de la côte, le mendiant avait arrêté son choix sur une ferme que le brouillard enveloppait déjà dans la vallée. Et, lorsqu'il pénétra dans la cour, aucun chien ne « cracha son rhume » derrière la brume. Une seule fenêtre éclairée s'offrait dans l'ombre à son observation. À l'abri derrière un tombereau renversé, il dressa son plan d'attaque.

Dans le rayon de l'abat-jour d'une lampe, une famille, attardée par le travail des champs, prenait son repas. Que de bonheur, sous la lampe ! Des enfants, levés tôt comme des vieillards, dormaient sur leur chaise, comme des vieillards. Ceux-ci se lèvent avec l'aube, afin de ne rien manquer de leurs derniers jours : les

enfants font de même. Autrement, la nuit serait pour eux habitée par des fantômes ou par des quêteux. Et c'est la première fois que le mendiant constatait que sa présence dans l'ombre pût enjoindre des enfants au sommeil.

Le mendiant qui ne mendierait plus, mais qui allait se servir à son gré, avait déjà tendu une main inoffensive à cette famille. Par la fenêtre, il revoyait sur le vaisselier, à la troisième tablette, le vieux sucrier où la femme cachait les économies de la maison, avant de les confier à la banque du village, ou à la caisse paroissiale. Au dernier passage du mendiant, c'est dans cette cachette que la femme, toujours mise en confiance, avait plongé sa main pour n'en retirer qu'une pièce noire !…

Voilà la rançon de l'honnêteté, pensait le nouveau voleur. Un infirme de surface, ou un acrobate redoutable aurait reçu une pièce blanche, mais il ne saurait pas, comme moi, où se trouve le pécule. Aux gens honnêtes, les plus belles occasions ! Jamais le quêteux redouté n'eût été accueilli dans cette cuisine…

†

C'est à ce moment de ses réflexions paradoxales que le mendiant éprouva une douleur. Son épaule d'homme accroupi avait été impressionnée par un frôlement ! Interdit, même dans l'ombre, il n'osait tourner la tête ! Déjà, il regrettait son projet de vol. Le calme de cette maison devait être simulé. On avait dû le voir entrer ; à son allure, le deviner. L'un des employés de la ferme ou l'un des fils devait monter le guet. L'autre, au premier contact de son épaule, s'était sans doute ressaisi. Dans l'ombre, il allait bondir et crier à la rescousse. Peut-être était-il armé ! ! !

La lutte s'engagea, sourde. C'est le mendiant qui avait attaqué ! Par le souffle de l'autre, à ses côtés, il l'avait identifié ! Puis il avait chargé ; et toute sa force de grand marcheur, il l'avait mise au service de ses bras ! Jamais amour n'a valu une telle étreinte ! De peur que l'autre n'appelât au secours, le mendiant l'écrasait contre sa poitrine…

Les deux corps s'écroulèrent dans leur embrassement ! Contre la paille crissante, l'autre avait râlé !

La fenêtre s'était éteinte. On avait emporté la lampe dans la porte de la cuisine. Des ombres énormes de jambes couraient contre le mur de la maison. Sans un mot, tant la stupeur était grande, les deux lutteurs furent séparés. Maintenant, retenus par des poignes solides, ils étaient dans le rayon de la lampe.

†

À grands cris de joie, on avait reconnu le mendiant.

— Ce cher vieux ! ! !

Il avait capturé un voleur de grand chemin ! Et pendant que l'« autre » était ligoté, sous une avalanche de coups de poings, tant l'indignation ne connaissait plus de bornes, le « cher vieux », ce « brave vieillard », on l'époussetait ; les enfants se faisaient grand honneur de porter alternativement sa besace, quelque peu échancrée, et sa canne, vers la maison. Même que la bonne mère de famille, comme on faisait escorte au brave homme vers la cuisine, le gratifia, sur le seuil de la porte, d'un sonore baiser sur le front.

Le mendiant était trop ému, ou trop essoufflé, pour « souffler » mot. Mais il se reprit, et jusqu'au petit jour… Aucun

détail de cette lutte « en une seule ronde » ne fut omis. Quant au préambule du récit, dès que le bouchon d'un vieux whisky eut grincé contre le goulot, il était simple dans sa simplicité. Le mendiant était venu pour coucher, sans déranger personne, dans la grange ; il avait vu ; il avait vaincu…

Et je suppose, d'ajouter ici Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, que tous les chiens de la terre, le lendemain, lorsque le mendiant, bien « bourré » de victuailles et d'argent de poche, est remonté sur la route, que tous les chiens de la terre ont dû hurler… d'humiliation…

q

Chapitre 26 Le râteau magique ou la plus vraie des menteries

Accroupi à l'entrée de sa grange, Ernest Gendron, dit « le Chasseur », ou « la Balle », réparait, ce matin-là, des harnais, comme le soleil se faufila, prestement, jusqu'à le « mettre en lumière ».

C'était donc un matin, si beau, que « tout pouvait se produire » ; un petit matin allègre où le soleil devient votre égal, un soleil de votre hauteur, qui éclaire le dessous des arbres ; un petit matin où le soleil se lève une heure en avance et qui tend le cou à la brise comme un cheval bien en train.

Disons, pour utiliser une expression familière à Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles : « un petit matin plein de grosses menteries ».

C'était donc un matin comme il ne s'en produit que rarement ; un matin où le pêcheur vous dira que ça « mord », même d'une galerie, avec une ligne qui trempe dans les fleurs d'une plate-bande ; un matin, sans mouches, où l'achigan bondit d'un lac jusqu'à se placer à une portée de fusil ; un petit matin tout neuf, qui fait place à tout, à la « gueule de bois » exceptée.

— C'est ben ça, de constater Ti-Nesse Gendron, un vrai beau matin à chevreuil !

†

Et le Chasseur Ti-Nesse Gendron, sans négliger ses harnais, se remémora ses exploits. C'était sa participation à un si beau matin.

« Un matin, comme à matin ! C'est par un matin, comme à matin, que j'ai descendu, d'une seule balle, deux beaux « chevreux ». On ne m'appelle pas la Balle pour rien ! Le premier chevreu m'en cachait ben un autre, c'est vrai, mais j'ai eu la chance de le tirer dans la tête et ma balle, après avoir troué la première tête, a touché l'autre bête. C'est pareil comme si je les « avais eusse » embrochés !

« Oui, monsieur, ils sont morts sans se plaindre ! Ils n'ont pas braillé comme des petits enfants. Je les ai saignés, pour la frime, seulement. »

Ici, Ti-Nesse toujours accroupi en plein soleil, ne résista point au plaisir de planter, d'un seul coup, et jusqu'au manche, son couteau dans un interstice du plancher. C'était violent, même que le soleil a dû trépider… ou la grange.

†

C'était un matin « où tout pouvait arriver », même les plus grosses menteries…

À deux arpents de la grange, bien encadré dans la porte aux deux battants ouverts, un beau chevreuil se tenait immobile d'admiration, le panache couché, et les naseaux dans la brise ! ! !

Ti-Nesse Gendron eut un recul de tout son sang dans les veines !

— Mon fusil ! gémit-il.

Mais le chasseur était en pleine lumière. Comment bouger sans distraire la belle bête ? Ce beau matin « où tout pouvait arriver », le chevreuil, soit, en était sûrement impressionné. Son odorat ne connaissait que l'odeur de la brise. Ses yeux étaient pâmés et pourquoi pas, mais il est des gibiers, comme les oiseaux, qui ne peuvent bien voir que de côté. Dans cette brise, le beau chevreuil se présentait de profil !

C'est alors que Ti-Nesse Gendron mit toutes les précautions possibles à étendre, avec lenteur, son bras vers la gauche, où son râteau était suspendu, au mur de la grange, par des clous.

Quelles précautions ! Instinctivement, le chasseur épaula le râteau dans la direction du chevreuil, l'index appuyé à une dent de son instrument.

— C'est dans la tête que j'y fourrais ça !

Le manche du râteau quelque peu s'inclina. Puis il conserva l'immobilité d'un canon de fusil en pleine action !

Puis, après avoir poussé, à grande gueule, un PAN formidable, notre chasseur s'expliqua mentalement, et les yeux hors de tête :

« Au cœur, sous la patte gauche ! ! ! »

C'était un matin « où tout pouvait arriver »…

Le chevreuil s'est raidi avant de s'agenouiller jusqu'à toucher terre du museau. Puis il s'est couché… sans un soubresaut.

C'était un matin « où tout pouvait arriver »…

Par un si beau matin, le chasseur, couteau en main, bondit de la grange et galopa vers « son bon coup ». L'écho de son PAN lui cognait encore à l'oreille…

À quelques verges seulement de son gibier, Ti-Nesse Gendron, dit le Chasseur ou la Balle, est tombé à son tour, mais foudroyé par une apoplexie.

C'était un beau petit matin allègre et tout neuf où l'on ne meurt pas…

Quelques jours plus tard, Ti-Nesse Gendron en est revenu, mais comment voulez-vous qu'il admette, aujourd'hui, que son PAN formidable avait couvert une détonation de carabine venue, au même instant, de chez le voisin ?

C'est Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, qui venait d'abattre, de sa galerie, par un beau petit matin « où tout pouvait se produire », le plus gros chevreuil jamais aperçu dans Saint-Ours.

Toute menterie mise à part…, de conclure Joë Folcu.

q

Chapitre 27 Une douleur muette ou des grenouilles bavardes

Un soir quelconque, dans une cuisine sans personnalité, il y avait une table desservie, une lampe sur un coin de cette table et une horloge sur une étagère. Dehors, le printemps dominait par une rumeur de savane où les grenouilles devaient être aussi nombreuses que les étoiles.

Comme partout ailleurs, où il y a une lampe, des ombres adoucissaient les angles de la pièce. Sous l'abat-jour, la lumière n'avait trouvé son amplitude qu'une fois la nuit venue. Et c'est alors, seulement, que nous apercevons deux hommes qui veillent, les coudes sur la table, le menton dans les mains, et qui s'affrontent, les yeux dans les yeux.

Il était dix heures sur l'étagère ; dix heures dans les savanes de la grenouillère ; dix heures sous la lampe, mais, dans le regard fixe des deux hommes, il semblait que le temps n'eût pas d'importance. Peut-être se regardaient-ils sans se voir ?…

— Au fond, dira Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, et le commentateur de ce récit, c'est beaucoup de mots pour un conteur qui cherche ici à fixer l'atmosphère d'une soirée quelconque, dans une cuisine quelconque. C'eût été plus simple de dire : « Il est dix heures, et deux hommes se regardent, sans un mot, assis à une table de cuisine. »

Mais Joë Folcu ne sait pas où nous voulons en venir.

†

Ces deux hommes sont aux prises avec un sentiment qui semble leur être commun. Chose singulière, ils l'expriment différemment.

— Est-ce la faute de la lampe, de l'heure et des grenouilles ? de répliquer Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.

Oui, tout cela ensemble !

Celui des deux qui est chez lui, car il est en bretelles, s'il s'attriste, ses traits s'embellissent. L'autre, qui porte un tricot, se réjouit du chagrin apparent de l'autre, et cette gaieté subite l'enlaidit.

Pourquoi la gaieté s'exprime-t-elle chez l'un, au même instant où le chagrin domine l'autre ? Quelle est cette réciprocité à l'inverse ? Et comment démontrer que la gaieté de l'un est laide, tandis que le chagrin de l'autre est beau ?

Autant de questions que Joë Folcu se posera.

« Ces deux fous, songera-t-il, jouent-ils à la Justice ? Leurs deux gueules sont-elles représentées par les deux plateaux d'une balance emblématique ? Si l'un des plateaux descend en beauté vers la joie, pourquoi l'autre monte-t-il en laideur ? L'un des hommes se réjouirait-il du chagrin de l'autre ? et, l'instant d'après, éprouverait-il un chagrin dont l'autre se réjouirait ? Mais, alors, ils ont leur tour d'être alternativement beau et laid ? »

†

Pourtant, les deux hommes, dans cette cuisine, ressentent un sentiment unique, symbolisé par leur rencontre, par l'heure, et

par le temps qu'il fait dehors.

Dans cette nuit printanière, la rumeur des grenouilles est vouée, sans doute, à la haine, à l'amour et à l'angoisse. C'est à croire que les deux hommes s'en rendent compte. Patience ! Joë Folcu ! vous connaîtrez plus tard le sentiment initial qui met ainsi ces deux hommes en présence, et pourquoi leur visage est variable.

Pour l'instant, les grenouilles réclament de la pluie et chantent à tue-tête. Quelle contradiction ! On dirait que la nuit parle du fond de la gorge, qu'elle bout comme une eau « qui chante ». Subitement, il pleuvra sur les labours, et la tôle du toit crépitera sur la cuisine. C'est à croire aussi qu'un feu persiste sous les combles, ou que la pluie pétille. Avec toutes ces rumeurs, on ne s'entend même plus prier sur les galeries, dira quelque dévote. La nuit est pleine de craquements. On dirait quelqu'un qui se retourne dans son lit. Oui, une paillasse de paille qui « craque ».

— Et c'est tout cela qui fait surgir sur les visages des veilleurs, dira encore Joë Folcu, et l'amour, et la haine et l'angoisse ?

Oui, et vous comprendrez, dans quelques instants, pourquoi les grenouilles coïncident avec le sentiment qui a mis ces deux hommes en présence, et le pourquoi d'une soirée contradictoire.

— N'oubliez pas d'ajouter, réplique ici Joë Folcu, que la rumeur des grenouilles, dans la campagne, me rappelle mes succès sur les hustings,lorsque je fus candidat au Conseil municipal de Saint-Ours. Ne dirait-on pas que des milliers de personnes applaudissent ?

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, la minute est trop grave pour en rire.

Onze heures approchent et les deux hommes sont en sueurs. Vont-ils se précipiter l'un contre l'autre, malgré la table qui les sépare ? Ce ne sera point un embrassement d'amitié, je vous l'assure. Leurs muscles sont tendus, ils désirent se battre ! ! !

†

Maintenant, la campagne est calme. Tout s'arrête pour écouter sonner les onze heures à l'horloge de l'étagère.

Pour la première fois de la soirée, les deux hommes se quittent des yeux pour les reporter sur les aiguilles. Auraient-ils pris conscience du temps ?

Ce n'est qu'à ce moment, passé onze heures, qu'ils ont allumé leur pipe. La détente fut telle qu'ils auraient peut-être échangé leurs allumettes, n'eût été la largeur de la table. Les yeux de nouveau fixés sur l'horloge, ces allumettes ont brûlé leurs doigts. Du même geste, les deux hommes secouèrent leur main droite.

À onze heures et quart, lorsque l'un d'eux versa enfin une larme, l'autre n'a point souri. Avaient-ils conclu une paix silencieuse ? Une paix entre eux, ou une paix avec les grenouilles ? De toute façon, les savanes s'étaient tues. Et il pleuvait, silencieusement, sur les labours.

Une seule chose gargouillait, les pipes éteintes. Ni l'un, ni l'autre n'osait déposer la sienne sur la table. Elles leur donnaient, sans doute, une attitude. Il fallait que l'un d'eux dît quelque chose, prononçât un mot d'une grande importance. Et chacun hésitait.

Enfin, l'homme aux bretelles, celui qui recevait dans sa cuisine, celui que la joie enlaidissait, dès que l'autre éprouvait un chagrin embellissant, l'homme en chemise de cachemire prononça lentement :

— Onze heures et quart… C'est ben ça… J'pense pas qu'ELLE doit penser à nous autres… à c't'heure…

. . . . . .

Ces deux hommes avaient assisté, le matin même, au mariage d'une jeune fille qu'ils aimaient, depuis l'enfance, et d'un amour égal… mais, hélas, non partagé… ni récompensé…

q

Chapitre 28 Les rentes seigneuriales ou « un conte de Noël » en été

Lorsqu'il fut question du rachat des rentes seigneuriales par l'État, il advint que le sang ne fit qu'un tour dans les veines du jeune Paul de Rontigny, le seul héritier d'une famille dont les armoiries ornent encore les chapiteaux d'un vieux manoir, au cinquième rang d'un petit village, et les en-têtes enluminées d'un papier de correspondance.

Ce n'était pas que le jeune seigneur y perdît au change. Ces capitaux, consentis par ses ancêtres à la province, la trésorerie se proposait de les lui remettre. Trouverait-il, ailleurs, placements aussi généreux en intérêts que ceux de l'État ? Peut-être pas. Mais il allait quand même pouvoir disposer, à sa guise, d'un pé-

cule amassé par ses nobles ascendants. Il était bien spécifié, n'est-ce pas, que ces biens ne retourneraient qu'« aux enfants nés et à naître » des anciens seigneurs.

Le jeune Paul de Rontigny, célibataire et seul survivant d'une illustre succession, s'était d'abord indigné que l'État pût dénouer le seul lien dont les descendants des seigneurs pouvaient se prévaloir dès qu'ils désiraient rappeler aux villageois leur ancien état de censitaires, de manants ou de roturiers.

L'époque des seigneurs, et des obligations dues par les fermiers aux manoirs, était sans doute rayée de notre régime démocratique, mais les descendants de cette noblesse, en titre originaire ou acquis, n'en étaient pas moins les obligeants de la province qui disposait, quoique avec intérêts, de leurs biens. Puisque l'État se débarrassait d'une redevance envers ces messieurs du manoir, qu'allait devenir maintenant la fierté ancestrale, sinon passer tout simplement à l'histoire ?

Toujours, songeait Rontigny, le manoir de mes ancêtres rappellera, sur la côte, mon ascendance ; toujours les touristes jetteront un œil d'envie sur un illustre monument dont ils ne pourront occuper les chambres, comme ils le font d'un hôtel ; toujours les grands-pères, à court d'histoires à dormir debout, raconteront à leurs petits-enfants, l'œil rivé sur le mortier de mes maçonneries, les faits de mes ancêtres, et ces temps glorieux où ils avaient tous les droits ; toujours les vieux « habitants » poseront un regard respectueux sur mes traits raffinés, sur mon croupion fait pour la collerette d'hermine et la ceinture garnie d'un sabre pacificateur.

Mais comment, songeait-il par ailleurs, de tels censitaires d'autrefois, et manants, de nos jours, tout de même, réagiront-ils en présence d'un seigneur d'« autrefois », eux aussi les roturiers d'« autrefois » ? Lorsque la province, par décret, ne me sera plus redevable, que puis-je attendre du respect officiel de ceux que j'ai « snobés » ?

Le jeune Paul de Rontigny en était là de ses réflexions, sous un arbre centenaire, mais dont l'écorce était moins fripée (…) 1 seigneur, lorsque Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, vint s'informer de son amertume…

Joë Folcu était peut-être le seul à comprendre, dans le village, une telle angoisse. Le marchand, aujourd'hui, de tabac en feuilles, évoquait les récits de ses grands-pères, à l'époque où ceux-ci étaient les portefaix du manoir. Il se devait de secourir, à temps, un jeune noble menacé de neurasthénie.

— Il ne s'agit pas, dit-il, mon jeune seigneur, de partir en croisade contre les manants, vos anciens roturiers, les censitaires d'autrefois, qui apportaient au moulin de vos ancêtres la part des céréales de chaque récolte, et les plus belles filles pour en faire des filles de chambre, de table ou de beaux ornements accroupis dans les plates-bandes. Jamais les cultivateurs d'aujourd'hui ne comprendront vos lamentations et jamais ils ne refuseront à leur député le vote que celui-ci exigera d'eux, lorsque la question du rachat des rentes seigneuriales sera soulevée sur les « hustings » ou dans les comités.

— Que me proposez-vous ? de renchérir Paul de Rontigny, le menton dans la main et le coude appuyé sur une vieille meule de pierre, seul gage demeuré d'un moulin ancestral. Les cours

d'eaux qui faisaient autrefois tourner les roues à aubes étaient maintenant taris, les moulins n'avaient même pas laissé de ruines, mais la meule était toujours debout, ou plutôt couchée puisqu'elle servait de nos jours de table sur laquelle on avait gravé un cadran solaire, sous l'arbre le plus vénérable du domaine.

Joë Folcu, avant de se lancer dans le négoce du tabac en feuilles, avait été gardien des archives de la paroisse. Il savait parler la langue des notaires et celle des seigneurs.

— J'ai dit, reprit-il, qu'une croisade électorale serait vaine. Et pour les raisons déjà invoquées. Mais il est une autre croisade que vous devez à vos anciens subjugués dits manants ou roturiers, une croisade qui rappellera les bontés de vos ancêtres envers ceux qu'ils abritaient moyennant le cens traditionnel. Il s'agit, mon jeune seigneur, d'une randonnée de distribution de bontés. Je m'explique. Autrefois, lorsque le fermier en servage souffrait de la faim, malheurs déterminés par de mauvaises récoltes, le seigneur consentait à devenir son égal et entreprenait lui-même de visiter les siens et de leur venir en aide. C'est alors que le fermier le voyait surgir, un sac au dos et une bourse bien garnie. De la besace, il sortait des cadeaux pour chacun des enfants. De la bourse, des écus généreusement distribués. Alors, seulement, le censitaire se savait en sécurité. Un seigneur se dérangeait pour lui et sa famille. À la moindre corvée, tout le monde s'y trouvait. À la moindre attaque par les Indiens, chacun brandissait, qui un vieux fusil de pierre, qui une fourche.

— On n'est pas en guerre, ni en famine…, s'est récrié le jeune seigneur ?

— On voit que vous connaissez mal le cœur humain, expliquera Joë Folcu. Les élections provinciales doivent être tenues dans une couple de mois. Si vos anciens manants recevaient un soir, après le travail des champs, votre visite généreuse et déterminée par aucun motif apparent, une simple visite à l'issue de laquelle chaque enfant aurait un petit cadeau, qui une poupée, l'autre un petit cheval de bois, l'autre un livre d'images, alors les vieux se souviendraient des bontés de vos ancêtres et reconnaîtraient en vous le grand seigneur d'autrefois. Je vous assure que vous serez bien accueilli, et je défie tout candidat ou ex-député de se présenter aux prochaines élections avec, dans son programme, le rachat des rentes seigneuriales. Il suffirait que vous indiquiez, la veille de la campagne électorale, le désir que la vieille tradition se maintienne à l'égard des anciens domaines, et jamais un tel candidat ne serait élu.

— Mais, si je réussis, mon député sera seul à la Chambre à s'opposer au projet du rachat des rentes seigneuriales.

Ici, Joë Folcu regarda son jeune seigneur avec mépris.

— On voit, lança-t-il, que vous ne connaissez rien aux affaires ! Dans chaque comté de la province, ou dans la plupart des divisions électorales, on trouve toujours un vieux manoir, ou quelques descendants de familles comme la vôtre. Presque partout, les anciens rentiers n'ignorent pas que jamais entreprise industrielle n'offrira à leurs placements des intérêts aussi importants que ceux de la province. C'est d'ailleurs parce que les taux de ces rentes sont énormes que l'État désire s'en départir. Comprenez-vous ? Demandez, tout simplement, par correspondance, à votre « clan » des Anciens ou Descendants de Seigneurs de suivre votre exemple, et vous remporterez une victoire décisive.

†

† †

Et c'est ainsi que le jeune Paul de Rontigny, dont le front était lisse et la paupière lourde, se mettait en route, un soir de lune, vers les premières maisons de son ancien domaine, occupées aujourd'hui par de riches cultivateurs, dont les terres étaient plus étendues que la sienne.

Jamais il ne revint dans son manoir…

— Qu'est-ce à dire, de s'écrier les auditeurs de ce récit, groupés dans la boutique de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles. Inutile de vous annoncer que tout ce bavardage était bien celui de Joë Folcu, par un jour de pluie, une pluie telle que tout le monde était forcé de prêter l'oreille. Vraiment, ce n'était pas sortable, ce jour-là.

— Je dois vous dire, de continuer le conteur de choses vraies, que ce fameux Paul de Rontigny, vous ne l'avez certainement pas connu, s'était mis dans la tête, ce soir-là, de garnir son menton d'une longue barbe blanche et de porter son sac de cadeaux sur son dos, comme une besace. Le « pas fin » voulait jouer au Bonhomme Noël, au Santa Claus en été…

— Et alors ? d'insister encore l'auditoire qui n'arrivait pas à comprendre.

— Mais de s'impatienter Joë Folcu, ne comprenez-vous pas que les chiens de la première ferme le prirent pour un « quêteux » et qu'ils l'ont tout simplement mangé.

Dehors, il pleuvait toujours.

q

Chapitre 29 Les concombres grimpants du 3e rang d'un village ou 8 jours d'un grand nettoyage

Les dents jaunies par la nicotine, tout comme les grains d'un blé d'Inde exposé au soleil (en d'autres termes, il a le sourire en épi), Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, et aussi bachelier ès propreté, grâce à ses participations aux semaines de nettoyage et d'embellissement des villes adjacentes, rentrait de Montréal ces jours derniers dans son village, et voici le résumé d'un programme qu'il proposait à son conseil municipal quant au projet d'une semaine sanitaire obligatoire.

†

29.1 Peinture vs concombre grimpant

Pour toute maison réfractaire à la peinture, celle dont les planches craquelées boiraient une pinte au pied carré, il est recommandé de les recouvrir, du haut en bas, de ficelles, afin que les concombres grimpants les enveloppent d'une pleureuse végétale. Il vaut mieux ressembler à une meule d'épinards qu'à un tas de planches.

29.2 Guerre au crottin

Comme il est incommode qu'un cheval lève toujours la queue sur une route récemment nettoyée, chaque printemps, après les sucres, chaque fermier devra suspendre une chaudière d'érable au bacul de son harnachement. En cours de route, l'économiste pourra ainsi faire des distributions à des voisins dont les terres sont mal engraissées.

29.3 Coq d'église et de grange

Plusieurs granges et écuries sont, à la campagne, garnies, sur les toits, à la base des paratonnerres, ou au faîte de girouettes pointues, d'un coq symbolique. Celui-là ne saurait être passé « au doré » comme un coq de clocher. Il faut savoir discerner, dans le paysage, une croix paroissiale d'un vulgaire perchoir. Lorsque la volaille de tôle sera par trop rouillée, il est recommandable de la remplacer par une simple flèche, ou par un serpent, la tête tournée au nord, comme une aiguille de boussole.

29.4 Une pluie savonneuse

Des gens sans respect, sans respect d'eux-mêmes puisqu'ils se lavent rarement, confondent quelquefois savonnier mural et bénitier. Ceux-là s'en servent trop peu. Il vaut mieux recourir aussi souvent à l'eau et au savon qu'au balai. On a vu des galeries tachées à vie, et des seuils d'escaliers dont le sol porte une excava-

tion, en pleine terre, à cause des frottements trop nombreux du balai. Chaque fois qu'il pleut, ces devantures de maisons s'emplissent d'une eau qu'il convient de surnommer « eau d'une pluie savonneuse ».

29.5 Eau froide et eau chaude

À une personne qui aurait négligé de prendre un bain d'éponge, ou de baignoire, ou bain de pieds, durant une quinzaine d'années, la médecine recommande la prudence. De même qu'une syncope se produit souvent, et emporte le monsieur qui se plonge, sans habitude, et brusquement, dans une baignoire d'eau froide, le même inconvénient peut affaiblir à mort celui qui ferait un séjour trop prolongé dans un bassin d'eau chaude. L'eau tiède est habituellement d'usage.

29.6 L'empois

Joë Folcu fait ici un long réquisitoire sur les vêtements et une longue plaidoirie. Au retour d'une randonnée, les chaussettes (bas courts) engraissées par un usage fréquent doivent être enlevées dès le retour à la maison. C'est alors qu'elles conserveront leur flexibilité. Si le pied se refroidit, la chaussette se raidit d'autant jusqu'à se tenir debout au pied d'un lit. Dès que le pied est encore tiède, s.v.p., ne jamais lancer la chaussette contre la muraille. Elle risque d'y adhérer… de s'y maintenir… Au chapitre de la toilette intime, Joë Folcu insiste sur les gosiers du matin, ceux

qui se doivent gargariser. « Si les voix, dit-il, sont trop grasses, ou riches, le matin, écrémez-vous de préférence à l'écart. Écrémez de même vos vêtements à l'écart ou au grand air. »

†

Au conseil municipal, Joë Folcu termina son exposé en soumettant respectueusement, que l'on promît une récompense au plus réformé des villageois en matière de nettoyage. À celui qui embellirait sa maison, qu'il ait utilisé l'eau, la peinture ou l'intervention des vignes sur ses laideurs avouées, il indiqua comme prix municipal le don d'un baril de semence, des graines, dit-il, de concombres grimpants, que le gagnant pourrait mettre plus tard en terre autour de ses dépendances, la laiterie, ou les « lieux » ancestraux.

La Semaine sanitaire obligatoire ne saurait se terminer sans que le Conseil n'appréciât de même le cas des personnes qui s'approcheront le plus souvent des « grandes baignades ». Il fut décidé que l'on offrirait à celles-ci l'installation de l'eau courante à la maison avec une baignoire complémentaire.

Une discussion allait s'élever au Conseil sur les moyens à prendre afin de pouvoir déterminer lequel ou laquelle serait le plus digne du prix de propreté intime. Pouvait-on dévêtir les concurrents, le lendemain de la Semaine sanitaire obligatoire ? ou les inviter, sur la grève, à se présenter en maillot de bain ?

Puisqu'il s'agissait d'offrir une caisse de savon, en liquide et en pains, au gagnant du concours de propreté obligatoire, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, est intervenu dans la bagarre. Plutôt que de soumettre les concurrents à un examen « inacceptable », il avait prévu tous les inconvénients par la mise

au point d'un appareil dit d'enregistrement des parfums et qu'il surnomma l'« odoromètre ».

†

La semaine sanitaire obligatoire n'eut pas lieu en raison d'une pluie de huit jours. De plus, Joë Folcu avait refusé qu'on le soumît à son propre « odoromètre », comme essai.

Lorsqu'il fut question de prendre le vote au Conseil sur le projet d'une reprise de la Semaine sanitaire obligatoire, Joë Folcu suggéra un « next meeting », car il venait d'apprendre qu'une société des dames de la paroisse se proposait d'exiger la fermeture de son magasin de tabac en feuilles.

Son tabac « faisait cracher », que l'on changeât ou non de pipe, et le trottoir de bois, devant sa boutique, où ses histoires groupaient les fumeurs, invitait ces dames à chausser des claques de caoutchouc. La surface en était trop « glissante » par beau temps.

Joë Folcu allait-il prendre la responsabilité qu'on ruinât son commerce par la suspension obligatoire d'une chaudière d'érable au menton de chacun de ses clients ?

q

Chapitre 30 Là où il est démontré que l'eau se change en argent

Qui songe à mourir de plein gré, pour l'ordinaire, prendra la nature à témoin de son malheur, ou l'accusera. Néanmoins, telles n'étaient pas les raisons qu'invoquait Jules de vouloir mourir.
Ce quai, d'où il devait cette nuit s'élancer, n'était peut-être qu'un éboulis de la côte, qu'une pointe avancée dans le flot. Il l'avait parcouru jusqu'au bout, entraîné lui aussi par un écroulement de toute sa volonté. Comme un éboulis, il ne devait pas combler un vide sur la rive par un retour intempestif.

Jules n'en voulait pas à la nature de l'avoir suivi même dans ses éboulements. Il appréciait, le matin, que le soleil mît du relief au paysage. Le soir, que son œil oubliât toutes les perspectives. Et, le midi, que l'ombre fût à ses pieds, couchée en rond. La nature, Jules ne pouvait l'accuser de vouloir sa mort.

Et pourquoi l'aurait-il prise à témoin ? Ne s'en cachait-il pas, au bout d'un quai, par un soir sans lune, entre le ciel et l'eau ?

Jules en aurait voulu à l'eau de pouvoir le porter jusqu'à ce qu'il poussât un cri révélateur. Cette rivière allait le prendre et le dissoudre peu à peu. Son propre poids n'ayant pas celui de la mort, il allait lui adjoindre un poids de pierre, et une corde qui, pour une fois, ne serait pas celle d'un pendu, mais un lien de ceinture. Enfin, il disparaîtra de plein gré comme un simple sillage, le pli que laisse, pour un instant, une rame dans l'eau.

Puisque Jules désirait mourir, la nature allait cacher son méfait et ne rendrait nul témoignage.

Non loin de lui, sur le même quai, dans la même ombre, un autre individu était accablé du même désir, celui de confier à la rivière une vie qu'il trouvait trop longue et qu'il voulait écourter.

Celui-là en voulait à la nature qui l'avait rendu infâme et bossu.

Ce même soleil, qui met tout en relief, le donnait en spectacle à ceux dont il désirait se cacher. Ces soirées, peut-être profitables au malfaiteur, n'étaient pour lui qu'un prétexte à se remémorer tous les méfaits du jour. Si la lumière le forçait à se cacher, la nuit le mettait en état de haïr.

Somme toute, conclura Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, il s'agit probablement d'un homme qui désire se tuer en présence d'une nature qu'il aime et qui ne lui donne pas le goût de s'aimer lui-même, et d'un autre qui s'aime en personne mais que le monde, plutôt que la nature, n'apprécie pas. En d'autres termes, il s'agit d'un individu qui manque d'argent et d'un autre qui doit de l'argent.

— Les raisons poétiques des hommes qui veulent mourir se résument à des raisons qui manquent de poésie. L'un veut en finir parce qu'il aime trop la nature et qui ne peut l'exprimer. L'autre éprouve la honte d'une nature qui ne lui donne pas raison dans son malheur.

†

† †

Comme il est ici question d'une couple de fous, au bout d'un quai, et qui veulent en finir avec leur folie respective, plutôt qu'avec les raisons innombrables de vivre, examinons mainte-

nant leur manège sans tenir compte d'une pensée qui ne se justifie nullement.

— C'est ça, dira encore Joë Folcu, le premier est à la recherche s'une pierre qui le coulera pour de bon, tandis que l'autre désire une plongée « advienne que pourra ».

Le bossu, pour cacher sa bosse et l'argent qu'il doit, commencera par choisir la « descente du quai », c'est-à-dire le niveau de la rivière. Bien assis, il trempera d'abord ses pieds dans la rivière et fera ensuite monter la rivière jusqu'à ses genoux. Toujours agrippé au quai, il se descendra lentement jusqu'au cou. Je crois même qu'il goûtera de cette eau qui doit mettre fin à ses jours : En d'autres termes, il tentera de se « lamper »…

L'autre, le dénommé Jules, se cherche une pierre qu'il se doit attacher, non pas au cou, mais à la ceinture. C'est plus digne. Autrement, son suicide rappellerait la mort d'un chien. Et vraiment, il ne se peut comparer lui-même à un chien.

Grand malheur ! Jules avait oublié de se prémunir d'une corde. De ceinture, il n'en portait pas. Il ne lui restait que ses bretelles. Et voilà que les bretelles étaient de bonne qualité. Il n'avait pas de couteau pour les découdre et s'en faire une courroie d'une seule pièce, disons un cordon d'une seule pièce capable de l'enserrer à la ceinture et d'enserrer de même une pierre aussi lourde que grosse.

Selon ce qu'avait prévu Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, le dénommé Jules s'était muni de son épingle de cravate. Quand on veut se tuer, tous les moyens sont bons, même les articles de toilette. Ajoutons que le futur suicidé ne songeait plus

poétiquement. Ce fut peut-être long, mais délicatement poétique…

Dès que Jules fut lié par ses bretelles à sa pierre nautique, pour ne pas dire tombale, il allait s'élancer avec sa pierre lorsque le bossu fit remuer l'eau de la rivière dans le voisinage. Même que le bruit de l'eau n'était pas uniquement pur, car il s'y mêlait quelques soupirs. Et ce ne devait pas être un dernier soupir, puisque ceux-ci se renouvelaient avec emphase.

Comment, songea l'homme à la pierre, quelqu'un serait-il en train de se noyer ?

Toute la poésie de Jules perdit subitement de son charme. Nous sommes deux, ici, se dit-il, à se noyer. Si l'autre s'agite sur l'eau, c'est peut-être qu'il est tombé par accident, ou qu'il désire se noyer tout en sachant nager. Peut-être, aussi, ignore-t-il tout des moyens connus de se noyer ?

Le bossu, en effet, venait de lâcher le quai et « barbottait » en damné qu'il était.

S'il allait crier au secours, eut le temps de penser Jules, on peut venir à son aide. Que je me lance à mon tour dans la rivière, avec ce poids et mes bretelles, on croira sans doute à la mort d'une couple d'imbéciles qui luttaient sur le bout du quai.

Jules, qui croyait au suicide, au droit qu'a tout homme de se suicider, entendait même les commentaires que l'on ferait sur sa mort. Il voulait, dirait-on, se suicider, et c'est un autre, quelque voyou, qui a eu raison de lui ?

Et comme Jules, l'homme de principes, tendait la main au pauvre bossu, au bout du quai, l'autre était déjà trop angoissé

pour l'entendre marmonner :

« On ne peut même pas se noyer en paix dans ce monde. »

†

Toutefois, lorsque Jules, détaché de sa pierre, s'achemina vers la côte, avec le bossu inconscient sur son épaule, il lui était agréable que l'eau du demi-noyé ruisselât abondamment sur sa propre peau. Comme il songeait à la récompense généreuse qu'allait lui rapporter son geste héroïque de sauveteur, Jules comparait à des pièces d'argent le froid que lui procurait, sur l'épine dorsale, cette eau de la rivière où l'autre avait essayé de se noyer.

q

Chapitre 31 Une partie de cartes dans l'obscurité ou « ne faites pas à autrui ce que… »

Lorsque Jules Robin s'endormit sur le lit de sangle, il avait, ce soir-là, le visage tourné vers le mur. L'éclat de la lampe, sur la table du camp, l'avait d'abord importuné. Plutôt que d'éteindre pour la nuit, son compagnon de pêche, l'Entêté Boudreau, désirait finir sa patience. En somme, une véritable lubie, puisque l'heure était avancée. Vient-on dormir dans un camp pour exercer sa patience aux cartes ?

Ce premier soir de vacances, Jules Robin était pourtant lucide. Bien que le lac eût été houleux, la pêche, mauvaise, on n'avait pas

entamé la provision des alcools… Et Jules se souvient, aujourd'hui, du moindre détail de cette soirée.

Dans les combles de la cabane de billes, le vent se taisait, par intervalles. La lampe pétillait quelque peu. De l'eau, probablement, mêlée au pétrole… Et l'Entêté jouait les cartes, automatiquement, semblait-il, comme s'il eût songé à autre chose… Même que les cartes abattues laissaient entendre un certain clapotis. Avant de sombrer dans le sommeil, Jules Robin avait comparé cette rumeur à celle des lames courtes contre la glaise d'une rive. Enfin, c'était monotone, et il y avait de quoi dormir…

Combien de temps Jules Robin a-t-il dormi ? On ne calcule pas le sommeil comme la durée du pétrole dans une lampe !

De toute façon, lorsqu'il s'éveilla, Jules était couché sur le dos, et il faisait noir ! L'autre avait dû finir sa patience, comprit-il de premier abord, et s'était couché, sans plus. Mais non, dans l'obscurité du camp, le même clapotis des cartes troublait le silence.

D'un bond, Jules Robin s'était dressé dans son lit ! L'Entêté Boudreau, à n'en pas douter, continuait à jouer dans l'obscurité…

— Es-tu fou ? demanda Jules.

— Fou de quoi ? lui fut-il répondu. Tu ferais mieux de dormir !…

— Mais la lampe est éteinte… imbécile… rétorqua Jules d'une voix mal assurée.

— Tu dors, tu dors, fit l'autre négligemment.

†

Dans cette cambuse de pêche, dira Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, si l'un des deux n'était pas fou, ils l'étaient tous deux… Il faut être plus que mélancolique pour jouer aux cartes en pleine obscurité… Et si, vraiment, il y avait trop d'eau dans le pétrole de la lampe, ou que celle-ci se fût étouffée, il ne restait plus qu'à mettre sa mélancolie dans la couchette…

Lorsque Jules Robin se leva, hébété, et pour cause, et qu'il s'avança vers la table, en titubant comme un ivrogne, dans l'obscurité du camp, l'Entêté lui poussa un cri, tout comme s'il l'avait parfaitement distingué.

— Si t'es saoul, dis-le, maudit fou ! ! ! Tu vas jeter la lampe à terre et mettre le feu…

Comme Jules Robin venait de heurter la table, il n'en fallait pas davantage pour le mettre lui-même en doute. Serais-je aveugle ? hurla-t-il, frappant la table de ses poings…

C'est alors qu'il sentit les mains de l'autre s'abattre sur ses épaules.

— Mais, voyons, disait l'Entêté Boudreau, en le poussant avec instance vers le lit de sangle, tu t'es mal réveillé… Prends au moins la peine d'ouvrir les yeux… Tu sais bien que la lampe n'est pas éteinte… Si tu ne vois rien, laisse-toi au moins conduire… Ça arrive, des fois, qu'on se lève trop vite… On voit tout embrouillé… ou même pas du tout…

Sur le lit de sangle, les deux hommes se bousculèrent.

— Allume ! Allume donc ! criait Jules Robin à bout de souffle… et d'angoisse… Tu ris de moi, imbécile ?.. Lâche-moi et laisse-moi allumer la lampe moi-même…

Dès que l'autre eut relâché son étreinte, Jules Robin se dirigea de nouveau vers la table et avança à tâtons ses deux mains vers la lampe.

Quelques secondes plus tard, un cri de douleur emplissait les ténèbres de la cabane. Jules avait pris à pleine main le verre brûlant de la lampe.

— Tu vois bien, maudit fou, ricanait l'Entêté, que j'ai raison…

Le lit de sangle venait de geindre. Jules s'y était laissé choir, secoué de sanglots.

— Mais alors, gémissait-il, je suis aveugle… Je te le dis, l'Entêté, je suis aveugle…

Dans le noir, l'Entêté Boudreau devinait les traits épouvantés de son compagnon. La farce avait assez duré. Et, Comme il plongeait sa main dans l'un de ses goussets, afin d'y prendre une allumette et faire enfin jaillir de la lumière, la porte unique du camp claqua. L'autre s'était précipité dehors, sans doute.

— S'il cherche la lune, songea le farceur, il se trompe de saison, et le temps est couvert…

Jules Robin avait failli mourir d'horreur. Mais après une course égarée, et s'être heurté de front contre des arbres, tant la nuit était intense, et son angoisse de même, il avait enfin aperçu la lumière d'un camp voisin. Ici, au moins, on jouait les cartes autour d'une lampe allumée !

La rage remplaça subitement son anxiété. Dans sa propre cabane, lorsqu'il se retourna, l'Entêté Boudreau venait de faire de la lumière. Entre les arbres, il voyait briller la fenêtre.

— Le salaud ! ragea-t-il, rebroussant chemin. Je vais lui montrer à se payer la tête, ou plutôt les yeux, d'un pauvre ami mal réveillé. Si j'ai vu noir, il va apprendre qu'il reviendra au village avec les deux yeux noircis de bons coups de poing.

Sur le seuil du camp, Jules Robin hésita. Bien que la porte fût close, une lamentation singulière semblait venir de l'intérieur.

— Qu'est-ce à dire, me prépare-t-il une autre farce… et en pleine lumière, cette fois ?..

Par la fenêtre, Jules Robin constata que son camarade marchait à tâtons autour de la table, et bien en vue dans la lumière de la lampe… De plus, il se frottait les yeux d'une main, tandis que de l'autre il semblait gesticuler avec incertitude, tout comme un aveugle…

Lorsque Jules Robin, indécis, entra dans la cabane, un cri de douleur l'accueillit…

— Jules ! Est-ce toi ! Je suis aveugle… aveugle… aveugle…

En pleine lumière, Jules Robin put se rendre compte que les yeux de l'Entêté Boudreau étaient clos et bouffis. Des larmes de sang y ruisselaient.

Jules Robin put enfin constater que l'Entêté Boudreau, pendant son absence, avait soufflé dans un vieux pot de tabac, afin de le dégager de sa poussière, et qu'il pût servir à sa provision de quesnel.

Un autre locataire de la cabane, précédemment, avait utilisé ce vieux pot de tabac comme réceptacle de poivre rouge…

q

Chapitre 32 Des incompatibilités de caractères et des formules recommandées ou la recherche d'une ressemblance

Vers la cinquantaine, Joë Folcu s'était surpris à dévisager toutes les passantes, et plus effrontément les jeunes et les mieux avantagées. Ce n'est point qu'il portât beau : à l'occasion, une cravate rouge ; un chapeau de paille exhaussé ou un complet ajusté qui pût donner du relief à son croupion. Mais, puisqu'il appréciait la modestie, pourquoi Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, se campait-il aussi devant son miroir ? Non que la glace lui retournât une réplique dénuée de « flirt ». Il ne regardait que ses yeux : il se « yeutait ».

Le biographe de Joë Folcu s'affligerait qu'on l'accusât de prêter à son sujet toute prétention à la galanterie. De fait, ce maintien équivoque, Joë Folcu en devait la spontanéité à l'unique désir de rencontrer, un jour, une jeune fille qui lui ressemblât. À la recherche d'une ressemblance, parmi les hasards des rencontres, Joë se devait de se bien connaitre avant de se reconnaitre en autrui.

Nous devons comprendre ici que Joë Folcu s'était, vers la cinquantaine, souvenu de sa propre fille, la petite Marie, qu'il n'avait pas revue depuis quatre ans, c'est-à-dire l'époque où il s'était judiciairement séparé de sa femme pour incompatibilité de caractères. La fille de Joë Folcu devait être aujourd'hui majeure et belle fille. Puisqu'elle lui ressemblait à cinq ans, et par les yeux, c'est par ces mêmes yeux que le père allait de nos jours reconnaitre sa fille.

Assagi par la solitude de la cinquantaine, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, s'ennuyait et recherchait sa fille.

Le marchand de tabac en feuilles était handicapé par une timidité qui ne s'appliquait, ordinairement, qu'à ses propres entreprises. Il n'était personne qu'il ne pouvait affronter, mais uniquement pour le compte d'autrui. Ses affaires personnelles, et de cœur surtout, en souffraient.

Toutefois, les démarches pour retrouver sa fille l'avaient enhardi. Ici, il n'était plus question de tabac, même en feuilles. Quelques rebuffades n'avaient pas eu raison de son courage.

Une jeune fille, rencontrée dans un magasin de nouveautés, et qui ressemblait étrangement à la sienne, par les yeux, naturellement, l'avait un jour giflé d'un revers de main.

Chapeau bas, le marchand de tabac lui avait soufflé délicatement cette réflexion :

— Ne seriez-vous pas, mademoiselle, Marie Folcu, fille légitime de Joë Folcu ?

La jeune fille n'avait pas hésité à rabrouer un tel polisson. Jamais Joë Folcu ne pouvait imaginer qu'une jeune fille pût s'indigner qu'on lui attribuât le sobriquet de « Folcu » lorsque le nom de Folcu n'était pas le sien propre.

Pourtant, il eût été bien facile que le marchand de tabac en feuilles utilisât son procureur en séparation de corps pour se mettre en communication avec mademoiselle Marie Folcu. Mais le père désemparé craignait que sa femme n'interprétât ses démarches comme de simples travaux d'approche dans un but de réconciliation conjugale. Joë Folcu préférait s'en tenir au hasard

des rencontres pour suggérer à sa fille, maintenant majeure, un retour « discrétionnaire » vers son vieux papa. Peu importait que Marie se retirât en permanence dans les appartements de son père ou qu'elle ne consentît qu'à y faire des séjours plus ou moins longs. Pour le moins, Joë Folcu, du consentement de sa fille, ne pouvait-il pas se la partager avec 1'autre madame Joë Folcu, et alternativement ?

†

† †

En définitive (disons que Joë Folcu était encore dans la cinquantaine), le hasard a voulu que le père et sa fille se rencontrassent... Marie, tout heureuse de pouvoir, chaque six mois, apporter un peu de variété dans ses habitudes quotidiennes, avait consenti à se retirer chez son père. Sa mère ne fit pas d'objection. D'ailleurs, Marie n'était-elle pas majeure ?

Selon Joë Folcu, la jeune fille, en plus de ressembler par les yeux au marchand de tabac en feuilles, n'en était pas moins agréable de taille. Revenu quelque peu de son bonheur, le père eut tous les loisirs de la détailler.

Grande, flexible, noire des yeux et blonde de teint, Marie disposait de tous les éléments nécessaires à ce qu'on est convenu d'appeler une jolie créature.

— Mais oui, disait Joë Folcu, c'est toute sa mère avant que je l'aie connue.

Tout le jour, le tabac retenait le marchand à sa boutique. Tous les soirs, le cinéma et les salles de danse occupaient sa fille. En d'autres termes, le père ne retrouvait Marie qu'aux moments où

elle « se mourait de fatigue », avant de fermer sa porte de chambre, et le matin, à l'heure du petit déjeuner qui ne parvenait même pas à la sortir entièrement du sommeil. Tout de même, le marchand de tabac en feuilles était heureux qu'on l'attendît à la maison, pendant le jour, et qu'il attendît, à son tour, le soir, celle qu'il avait attendue autrefois en dévisageant toutes les passantes de la rue. Le père et la fille s'étaient attendus, quinze années durant et ils s'attendaient encore.

Sans qu'il éprouvât de malaise, Marie rappelait à son père toutes les qualités de sa mère. Souvent invisible, la jeune fille ne se mêlait que de ses propres affaires. Même qu'elle ne touchait à rien dans la maison. Joë était habitué « à faire son ménage quotidien », et ne s'en plaignait nullement. On eût dit que « l'homme séparé », chez Joë Folcu, retrouvait une continuité de célibat.

Il est heureux, toutefois, que le père et sa fille mirent du temps à se connaître, car Joë Folcu ne retrouva en Marie tous les défauts de sa mère qu'après au moins trois mois de promiscuité familiale.

Tout d'abord, un matin, au petit déjeuner, lorsqu'un « fer à repasser », et refroidi, naturellement, frôla une oreille du père, Joë avait mis cette manifestation de mauvaise humeur sur le compte d'une insomnie mal comprise. Mais lorsque ce projectile fut remplacé par une table à cartes, au moment où le père venait de faire allusion au « fer à repasser », il ne pouvait y avoir de mécompte. Le tempérament de madame Joë Folcu avait trouvé place en celui de sa fille.

Et c'est alors que Joë Folcu se refusa à pousser plus avant ses constatations.

— Tu vas sortir d'icitte aussi vite que ta mère m'a mis dehors autrefois. M'entends-tu, fille pas mûre de ta mère ! ! !

†

Marie, habituée à sortir, ne se le fit pas redire. Le « fer à repasser » et la « table à cartes » avaient interrompu une enquête conduite à l'insu de la fille à sa mère. Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, avait bien retrouvé ses yeux dans ceux de Marie, sans que la douceur de ce regard ne révélât, au premier abord, le caractère insupportable de sa femme.

Comme il avait esté pour obtenir de la cour une première séparation de corps, il s'était décidé après quinze ans pour une autre séparation, de caractère, celle-là. Marie s'était révélée l'enfant de sa mère.

Il n'en reste pas moins que Marie, de son côté, était heureuse que son père ne voulût pas continuer « cette garde juridique de son enfant ». La jeune fille, en trois mois, avait constaté que son père, en quinze ans, ne s'était pas départi du caractère de sa mère.

Caractère pour caractère, Marie préfère aujourd'hui que les déménagements de tous les six mois n'interviennent pas dans son genre de vie.

q

Chapitre 33 Ce qu'il advint des quatrièmes épousailles ou le cordonnier « pas pressé »

Charles Bilodeau, le cordonnier, avait écourté son troisième veuvage en se livrant à des quatrièmes épousailles.
La nouvelle madame Bilodeau était blonde, et blanche de teint, quoique de peau un peu fripée. Tout compte fait, à l'exception du grain, la toute récente madame Bilodeau ressemblait à la femme première ; la deuxième madame Bilodeau ayant été brune, la troisième, rousse. Ainsi, Charles Bilodeau rendait hommage à sa première épouse en revenant aux blondes ! Et le village de Saint-Ours lui en sut gré : on ne vit, à l'église, que des créatures au teint clair.

D'habitude, les noces d'un veuf sont brèves. Celles de Charles, on le comprend, se limitèrent à une basse-messe. Pas de confetti, ni de danse, ni de voiture, ni de festin. Sur le perron de l'église, la vieille belle-mère de Charles avait embrassé sa fille et versé quelques larmes ; des amis, serré la main du marié, chapeau bas. (Était-ce par respect, ou par admiration ?)

Il faisait « sérieux » dans l'atmosphère ! Pouvait-on parler de voyages à des gens qui n'en projettent point ? Souhaiter une nombreuse progéniture n'était possible sans faire allusion à l'âge de madame.

Le couple n'eut donc qu'à traverser la rue, où le foyer l'attendait, porte entrouverte. Il était neuf heures !

Une fois chez elle, madame Bilodeau, femme consciencieuse, changea d'abord quelques meubles de place. Les souvenirs des autres épouses étaient voués à la variabilité ! Aussitôt l'époux se

mit à cogner dans sa boutique de cordonnier attenant à la maison. Charles Bilodeau était avant tout cordonnier. Le lunch fut servi à midi, le souper, à six heures. À huit, le jour étant haut, le marteau cognait encore…

Dans la boutique où Charles tape de la semelle (est-ce d'impatience, par métier, ou par timidité ?), la provision des cuirs est accrochée aux solives et elle pend comme des viandes sèches ! À la sécheresse des lieux, Charles Bilodeau ajoute son goût avoué pour la réserve. Comment pourrait-il être bavard, celui dont la bouche est pleine de clous : cette bouchée de broquettes que le cordonnier, au travail, tient à la portée de sa main !

Chez Bilodeau, parmi les bottines, on se croirait à l'heure où personne n'est encore levé. Qui parle ici d'activité, même si le travail garde le pas sur l'heure nuptiale ? (C'était à se demander si le fanal de Bilodeau cette fois ne dut pas s'allumer avant la lampe de la mariée, et brûler son huile toute la nuit !)

Le lendemain, madame Bilodeau fut trouvée morte dans son lit…

L'enquête du coroner démontra que le fanal de Bilodeau a brûlé jusqu'au matin ; que la lampe de madame n'a point servi et que madame s'est mise au lit dans l'obscurité.

Le cadavre fut découvert par la sœur de la mariée venue aux nouvelles, comme cela se pratique, le lendemain des noces. C'est la même jeune fille qui apporta la nouvelle au cordonnier dans sa boutique. À ce moment, il posait un talon. Il était neuf heures !

Pendant la nuit, aucun appel venu de la maison ne fut entendu des voisins. Les repas, au dire du cordonnier lui-même, furent si-

lencieux. Charles Bilodeau n'avait-il épousé qu'une cuisinière, ou une ménagère ? Pour appuyer l'échelle des voyeurs contre la fenêtre de la maison, les farceurs de la farce classique, cette nuit, avaient attendu que le fanal s'éteignît dans la boutique du cordonnier.

Convoqués à la cour du recorder, ils durent avouer n'avoir aperçu que le jour blanchissant entre les arbres.

Vers la fin de l'interrogatoire, Charles, le réservé, fut pourtant forcé de sortir de sa réserve. Il dut préciser la teneur des pensées qui l'avaient envahi, durant son travail de cordonnier. De son banc de cordonnier, au milieu des bottines éculées, il voyait distinctement la fenêtre de madame, la fenêtre toujours éteinte. Comme il ignorait que madame fût au lit, et quand elle s'y mettrait, car la lampe retardait, Charles, par noblesse de caractère, avait remis à plus tard son intervention. Le travail avait ensuite occupé son esprit.

On apprit du médecin-légiste que madame Bilodeau était morte seule, morte de sa belle mort, à l'âge de quarante ans et deux mois ; que le cadavre ne portait aucune trace de violence, ni la moindre morsure.

Charles Bilodeau fut acquitté, mais il a, par la suite, perdu sa clientèle de cordonnier, bien que les Dames de Sainte-Anne considérassent la quatrième madame Bilodeau comme une sainte.

Toutefois, les joueurs de croquet et de dames ne partageaient nullement cette opinion. En tas, autour du damier, ou du croquet, le croupion haut et le maillet brandi, on jase, à Saint-Ours,

sur la lenteur coupable de Charles Bilodeau à quitter son travail de cordonnier.

— On a beau, d'ajouter Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, on a beau avoir de la réserve et la gueule pleine de broquettes, qu'il y a des limites pour faire attendre une créature !

— Derrière le corbillard, et pendant le service, d'expliquer encore Joë Folcu, derrière le corbillard, et pendant le service, Charles avait l'air content qu'elle fût refroidie, la pauvre dame !

†

Aujourd'hui, Charles Bilodeau a transformé sa boutique en serre où il cultive, à la mémoire de ses épouses, quatre variétés de fleurs mortuaires. Des lys, d'une blancheur symbolique, rappellent, près de la porte, et bien en vue, la quatrième madame Bilodeau.

Un dimanche qu'il déposait, au cimetière, ses tributs floraux sur les quatre tombes de sa vie maritale, quelqu'un entendit Charles Bilodeau marmonner, au-dessus de l'une d'elles : « Si tu m'avais attendu ! »

q

Chapitre 34 L'aveugle guéri ne doit point oublier son fanal ou le tâtonnement obligatoire

L'opération avait réussi… Dans quelques heures, l'aveugle-né, le père Goudreau, allait enfin recouvrer la vue, apercevoir ce monde qu'il n'avait, en somme, que perçu… Quelques heures encore de chambre noire, et la lumière allait poser des reflets sur le verre dépoli de ses yeux…

Dans l'hôpital, la nouvelle d'un recouvrement de vue s'était répandue à la vitesse même de la lumière. Il avait suffi, au garçon de l'ascenseur, que l'air du chirurgien fût réjoui, sur le seuil de la salle d'opérations. Ça y était ! Le père Goudreau allait voir, maintenant, comme les autres ! Et tout le monde l'avait su, depuis les infirmières jusqu'aux patients.

Le père Goudreau, cordonnier de son métier, ne marcherait plus la tête haute, comme celui qui regarde le ciel, avant que l'aube se lève ; il ne serait plus précédé d'une canne de sauvetage qui frappe le pavé en manière d'avertissement à ceux qui voient, et qui donnent contre les aveugles ; le père Goudreau allait mesurer les distances, à l'œil, plutôt que par les pieds, car il ne connaissait, d'une perspective, que le nombre des pas qu'il faut accomplir avant de lever la main contre un mur, ou tendre la canne.

Maintenant, la fenêtre était ouverte, dans sa chambre d'aveugle, et un seul pansement le séparait d'un monde lumineux et coloré. Avant qu'il pût lever enfin ses paupières, la garde-malade, heureuse d'être la première femme à s'offrir à sa vue, véri-

fiait tous les artifices de sa tenue. La campagne, par la fenêtre, se tenait immobile, comme à la revue. Aucune feuille ne remuait. La brise était tombée. Le moment était suprême. Une consigne, semblait-il, avait été donnée…

Mais le père Goudreau savait-il que le soir allait venir et que ses ombres, de nouveau, allaient le plonger dans l'obscurité ? Comme les enfants, il ne connaissait pas les sables du Bonhomme Sept Heures, mais il savait, à la fraîcheur subite des soirs, que tous les hommes tendaient les mains, comme lui, sa canne, pour trouver leur chemin. La nuit, s'était-il dit, je serai le roi des aveugles, celui qui sait compter ses pas, et prévoir les obstacles à la simple pression de l'air contre mon front. Et, s'il avait marché la tête renversée, c'est peut-être que son front portait des rétines sensibles à l'obscurité.

Comment le père Goudreau pouvait-il deviner que son premier soir dût lui être funeste ?

†

Il était six heures du soir, lorsque l'aveugle-né recouvrit la vue. Que dire de son ébahissement ? On dut lui énumérer le nom des couleurs. Ce qu'il avait palpé avec assurance, maintenant, ses mains hésitaient. Dans la lumière, il tâtonnait plus qu'un aveugle. Même pour l'asseoir dans son lit, il fallut lui enseigner les lois de l'équilibre, l'équilibre des lois de la vision. Il craignait même de se cogner le front contre le paysage qu'offrait la fenêtre. Il ignorait la perspective et ses profondeurs. Tout lui apparaissait sans profondeur et sur un seul plan, tout en surface derrière une vitre. Dès qu'il fut question de manger, l'aveugle qui, autrefois, ne salissait même pas son veston, mangeait aujourd'hui comme

un enfant. Il fallut lui passer une bavette au cou. Son œil ne savait pas viser.

En présence d'un miroir, le père Goudreau fut étonné de ne pas ressembler à la seule infirmière, le seul visage qu'il eut, en vérité, aperçu. Il voulait être aussi beau qu'elle…

Que dire enfin de ses ébahissements ?

Et c'est alors que le soir, qui devait lui être funeste, s'est lentement épandu.

Il ne faut pas croire que le père Goudreau redoutait que le soir descendît. Il savait qu'une ombre devait lentement s'épaissir, autour de lui, et cacher le relief et la couleur. Il ne devait pas confondre la venue des ombres avec un retour de la cécité. Lorsque les arbres, au lointain, par la fenêtre, laissèrent traîner une ombre, il savait, pour en avoir entendu parler, que ces petites traînes allaient recouvrir, peu à peu, toute la campagne. Son ombre personnelle, contre le mur de la chambre, ne devait pas, non plus, l'effrayer. Il connaissait parfaitement ces manifestations de la tombée du soir.

Disons plutôt que le père Goudreau s'amusait de ce retour de l'obscurité dans son empire. Fatigué, déjà, par quelques heures de vision, il était même heureux que l'ombre vînt reposer ses yeux. Comme un enfant, il les frottait de ses poings, comme les enfants à l'heure du sable dans les yeux, à l'heure du Bonhomme Sept Heures. Et lorsqu'il fit noir, enfin, dans sa chambre, le père Goudreau avait préféré qu'on le laissât seul, et qu'on retardât d'allumer l'électricité à la tête de son lit.

L'ancien aveugle voulait être seul afin de méditer dans une ombre saine, celle qui s'étend sur tous les hommes, et non sur les seuls aveugles. Il était aussi anxieux de pouvoir se lever du lit, sans aide, et de donner libre cours à la familiarité de ses anciennes coutumes d'aveugle.

Comme il était bon, après quelques heures d'éblouissement, de se retrouver dans un monde qu'il connaissait mieux que l'autre, et qu'il se devait de ne pas abandonner en ingrat. Non pas qu'il préférât l'ombre à la lumière, lui qui avait tant souhaité connaître les beautés de la vision. Mais il était content de se retrouver dans un état d'âme qu'il ne tenait qu'à lui de changer à volonté.

Maintenant qu'il était aveugle, que l'obscurité le forçait à tâtonner quelque peu, comme autrefois, le miracle de la lumière, il voulait l'accomplir lui-même. C'était simple de passer des profondeurs de la terre à la surface lumineuse. Le commutateur de la lampe était à sa portée. Ce que le chirurgien avait mis des heures à accomplir, lui, le père Goudreau, l'aveugle d'hier, n'avait qu'à pousser un bouton. Ce miracle de la lumière, nul autre que lui ne devait en être le maître absolu.

Et c'est pourquoi le patient avait exigé que l'infirmière le laissât pour la nuit. Le père Goudreau n'avait pas exprimé son caprice à la garde-malade. C'était trop compliqué. Il valait mieux s'en tenir à un simple désir d'être seul, dans l'obscurité, afin de mieux dormir.

— Vous n'en avez donc pas assez de l'obscurité ? lui avait répliqué l'infirmière ; la femme blanche, aussi blanche que les murs, la femme qui n'avait qu'une tête à montrer, lui avait-il

d'abord semblé, tant la blancheur de l'infirmière était pareille à celle de la chambre.

— Dans l'obscurité, mademoiselle, je n'ai pas besoin de lumière, ni de vos yeux !

Et la garde, amusée, avait consenti à se retirer. Savait-elle que cette acceptation condamnait son patient à la noirceur la plus obscure, la noirceur éternelle, et que le nouveau guéri dût la connaître, et pour l'éternité ?

†

Dans la chambre blanche de l'hôpital, l'obscurité était complète. Bien que la fenêtre fût ouverte, cette première nuit était sans lune et sans étoile par un ciel nuageux. Qu'il ouvrît ou fermât ses paupières, le vieux Goudreau se trouvait dans un même domaine, celui de l'obscurité.

À la longue, le goût de la lumière s'empara peu à peu de l'ancien aveugle. Peut-être même éprouva-t-il une certaine angoisse. Cette ombre de caveau, somme toute, était bien celle qu'il avait trop connue.

— Si je me trompais, articula-t-il. Si j'avais confondu le retour de la nuit avec mon état d'aveugle…

Puis, des histoires d'aveugles, qui n'avaient connu la lumière que pour quelques instants, et dont la cécité définitive s'était établie chez eux… après avoir retrouvé le jour qu'ils croyaient éternel à leurs pauvres yeux… ces récits s'étaient présentés à la mémoire du père Goudreau.

Somme toute, le patient avait assisté à sa première tombée du jour. Que savait-il, véritablement, des aspects du soir tombant ?

Non, non, bien qu'il fit noir, le père Goudreau n'était pas retourné au monde obscur des aveugles. Il allait s'en donner la preuve incontestable. La lampe était là à la portée de sa main, il n'avait qu'à pousser le commutateur. Assez d'angoisse inutile ! Assez d'ombre…

Et le père avait poussé le commutateur de sa lampe et son hurlement d'horreur ne dépassa point la porte feutrée de sa chambre.

Ses yeux grands ouverts n'avaient perçu aucune lumière.

. . . . . .

Lorsque l'infirmière, à minuit, pénétra chez le père Goudreau, il était trop tard ! Le patient s'était ouvert la gorge avec des ciseaux oubliés par l'hôpital, sur la table de nuit, et dont il s'était emparé en dépit de l'obscurité de la chambre. C'était facile pour un ancien aveugle !

Si le père Goudreau, plutôt que de tendre une main vers les ciseaux, se fût au moins dirigé vers la porte de la chambre, et l'eût ouverte sur le corridor, il aurait appris que l'ampoule d'une lampe, même dans une clinique bien tenue, n'est pas infaillible… comme la lumière… et qu'elle peut brûler.

q

Chapitre 35 Deux histoires de brume pour marins d'eau douce

Parmi les brouillards aux dimensions et à la durée conjecturales, nos marins fluviaux, mis en chômage par la marche interrompue des navires, se livrent quelquefois dans l'entrepont à des récits bien agencés pour « tuer le temps ».

Dès que la brume se lève, autant en emporte le vent. Toujours sous vapeur, le navire corrige au sextant les déviations de sa course ; des vents de terre cessent, peu à peu, de souffler dans ses voiles ; tous les récits de l'entrepont ne laissent plus de trace parmi les remous du golfe. Car la crainte en mer n'est pas plus durable que les brouillards.

Mais l'opacité de la brume ne se prête pas qu'aux histoires fantasmagoriques. Toutes ne sont pas cyniques. Souvent, en haute mer, que d'éclats de rire n'ont pas été emportés par les vents. Parfois je les entends au fond de ma mémoire, comme des échos de cales.

Aujourd'hui encore, chaque fois que la brume enveloppe des lointains et que la gravité des sirènes, de minute en minute, nous rappelle les dangers encourus par les marins du grand large, des histoires de brouillard, et des plus sincères, me reviennent à la mémoire.

En voici quelques-unes, et dont les sujets furent authentiques, foi de marin d'eau douce…

†

Et Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, et autrefois marin fluvial, me racontait :

Cette fois, monsieur, dans le détroit de Cabot, il brumassait tant, et si tant, qu'on aurait dit de la soupe aux pois, avec une cuillère dedans qui se tient debout !

Sur le pont d'avant, les limites du monde se terminaient au bout de mes bras. Et je faisais mon quart avec les bras tendus. Je craignais de me cogner à quelque treuil.

Aucun hurlement de vaisseau dans les alentours. Nous étions bien seuls dans le détroit. Et grand bien nous fasse, car les courants nous invitaient à la dérive. C'était autant de pris.

Après une demi-heure de soupe aux pois, un cri des plus aigus se fit entendre, à quelques verges, nous semblait-il, de notre navire ! Et à l'avant, s'il vous plaît…

On eût dit le cri d'une femme dans les douleurs. Pour certains, ce hurlement rappelait un chien écrasé. Pour d'autres, ça ressemblait à rien du tout, tant le cri avait été lugubre… Ça me rappelait, à moi, les loups-garous. Et je dois vous dire pour plus de précision dans le récit que je n'avais, de ma vie, entendu le cri d'un loup de ce genre. Mais il me semblait que ce devait être ça, tout à fait…

Une seule minute de répit nous fut accordée. Un autre cri venait de se faire entendre. Avertis que nous étions, et l'oreille bien tendue, il ne pouvait y avoir d'erreur, cette fois. Ce cri était celui d'un cochon, ou d'un porc, si vous le désirez, ou d'un simple goret…

La sueur au front, malgré le froid, sur le pont supérieur, notre capitaine sonna immédiatement le second officier.

— Vite ! Charley ! sors les sondes. On est à quelques verges de la côte. Des habitants font « boucherie », non loin, en avant. On entend les cris d'une saignée ! ! !

Avant de transmettre l'ordre, Charley jetait un coup d'œil sur la carte. Le point devait être mal fait, puisque le sextant nous plaçait au beau milieu du détroit, à des milles et à des milles des côtes. Mais avec les calculs, n'est-ce pas, on peut s'être trompé…

Le second officier était à peine de retour dans la timonerie, avec le rapport des sondes indiquant des milliers de brasses de profondeur, qu'un autre cri de goret égorgé se faisait entendre à l'avant du vaisseau. On aurait même juré qu'il s'était approché. Nous approchions de cette forme, il n'y avait pas à en douter, malgré les précisions techniques de la navigation.

Dans cet opaque brouillard, dans cette soupe aux pois, toutes les cuillères debout, c'était nous, nous les membres de l'équipage ! Tout le monde, effrayé, se tenait aux bastingages, comme à l'arrivée d'un vaisseau à bon port. Et pourtant, c'était le plus mauvais des ports. D'un instant à l'autre, on s'attendait à voir surgir du brouillard quelque rocher inconnu, ou la proue énorme d'une corvette de pirates échappée d'une histoire de peur et dont l'équipage est en train d'égorger quelque prisonnière. C'est dur, monsieur, d'avoir la gorge sèche quand on est sur l'eau !

Je vous passe nos commentaires…

Une demi-heure plus tard, la brume se levait enfin. Une bonne petite brise avait eu raison d'elle. Le soleil se montra d'abord sans éclat, ni chaleur, comme le seul principe du soleil. Tant que sa chaleur ne nous toucha point le front, on ne croyait pas encore au soleil. Enfin, on put voir clair, et sur la mer, et dans nos esprits. Un grand éclat de rire monta de notre vaisseau. Nous avions enfin compris.

À quelques verges, à l'avant, se tenait une pauvre goélette, toutes voiles basses. À mi-mât, au palan, oui, monsieur, bien « palanté », on aperçut un gros porc suspendu par le milieu du corps. Et comme le brouillard venait de se lever, quelques pêcheurs se préparaient à le descendre dans la cale ouverte au pied du mât.

Ces pêcheurs n'avaient pas de corne de brume, ou bien elle était défectueuse, et, nous sachant quelque part dans la région, la peur qu'on les abordât leur avait donné du génie. Un cochon qu'ils transportaient à fond de cale avait servi de sirène, tout simplement. Toutes les minutes, comme le veut la loi maritime, un pêcheur montait au mât, armé d'une fourche, et piquait le pauvre cochon dans les fesses ! ! !

Quelle belle sirène de brume, pensez-vous ?

†

Le même Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, et autrefois « marin d'eau douce de son métier », me raconta celle-ci :

Cette fois-là, dit-il, dans un brouillard en tout semblable, il n'y avait pas de cochon « palanté » à mi-mât, ni de sirène réglementaire, mais un vrai paquebot à la proue haute comme une cathé-

drale. Et cette proue coupante venait sur nous, à peine venait-elle de surgir du brouillard.

Non, monsieur, tout l'équipage, cette fois, n'était pas aux bastingages. Mais les seuls qui ont assisté au spectacle ne l'oublieront jamais. Et j'étais de ce nombre…

Ce paquebot de ligne avait reçu ordre d'arriver à temps. Son accostage devait coïncider avec le départ de quelques trains. En tout cas, trève de détails, le pilote nous aperçut à temps, bien heureusement. Puis le grand bateau vira comme il put. Quant à nous, comment voulez-vous que nous l'évitions ? Nous étions au « stop »…

Comme un fantôme, le paquebot nous frôla de quelques pieds. C'est dur, n'est-ce pas, de voir la mort de si près ! Mais c'est plus dur, encore, de faire rire de soi dans des circonstances aussi périlleuses. Comme l'arrière du paquebot faisait le rond, afin de nous éviter d'être écrabouillés, nous aperçûmes, bien juché sur la poupe, un jeune officier, casquette à galons bien en place, qui tendait vers nous, dans un geste ironique, une petite tasse de café, une demi-tasse plutôt, dans sa soucoupe.

— On s'est approché, nous cria-t-il au mégaphone, afin de vous demander quelques gouttes de crème pour notre café du petit déjeuner ! ! !

Il aurait eu l'esprit moins ironique s'il s'était trouvé, à ce moment, sur l'un de nos ponts, conclut Joë Folcu, en lançant un crachat maritime de côté.

q

Chapitre 36 Le trottoir du père Valois

La maison en ruine des Valois, parmi les herbes sauvages, vieillissait par ses débris le faîte échevelé de son île, sur le Richelieu, en face du village.
Si le trottoir, autrefois suspendu entre l'île et la rue principale du village, n'eût pas été démoli avec ses arches et ses palans, les ruines, de nos jours, auraient sans doute apeuré la jeunesse. Quel beau refuge pour les vagabonds de nuit ! Sur les murs noircis, et dressés comme des chicots, le feu des bivouacs aurait agité plus d'une ombre et hanté les sommeils. Grâce à son isolement, la maison des Valois ne se prêtait pas non plus aux rendez-vous clandestins.

Que de fois, la municipalité de Saint-Ours avait étudié le projet d'arracher ces ruines à la beauté verdoyante de l'îlot. Toujours, l'opposition avait eu le dernier mot. La maison des Valois faisait corps avec une légende, celle du bonhomme Valois et de son cercueil enlisé… Dans le village, on aime à raconter cette histoire, les yeux fixés sur les ruines de l'îlot. Autrement, la légende eût, comme un livre d'enfants sans images, perdu de son caractère. Et surtout, lorsque les vents d'automne sifflaient dans la carie des murs de briques et que s'allumaient, les soirs humides, quelques feux follets, parmi les quenouilles des mares glaiseuses, la gorge du conteur s'asséchait.

— Oui, disait Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, ces feux follets ne sont autres que des lampions qui évoquent l'enterrement de madame Valois, sous le maudit trottoir du Bonhomme Valois, son époux écœurant.

†

La mère Valois était morte subitement, et nul secours du prêtre et du médecin ne l'avait assistée. Son décès ne fut appris du village que par l'apposition, sur la porte de la maison, et par le père Valois lui-même, d'un vieux crêpe qui avait servi à tous les ascendants de la famille.

— C'est à croire, dirait Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, que le crêpe était rapiécé comme une culotte familiale.

Le trottoir de bois, qui enjambait le ruisseau, entre l'île et la rue principale du village, devait être « chambranlant » puisque le cercueil de madame Valois tomba des épaules des porteurs et s'enlisa, pour toujours, dans les glaises des mares. Comme les restes de la bonne femme n'étaient pas destinés au cimetière catholique du village, le père Valois avait exigé « qu'on laisse faire ».

— Et c'est pourquoi, d'ajouter Joë Folcu, la Providence en eut pitié en allumant, toutes les fins de semaines, une sorte de lampion à l'endroit même où le cercueil s'était enfoncé. La vieille pieuse qui a prétendu qu'il s'agissait ici de l'œil du diable devait, sans doute, être borgne, ou ne regardait que d'un œil parce qu'elle louchait peut-être des deux.

Depuis cette aventure, le père Valois n'a jamais quitté sa fenêtre qui donnait sur les mares. Toutes les ouvertures de la maison portaient des persiennes bien closes, excepté celle de la pièce qu'occupait le père Valois, à gauche de la porte d'entrée. Jamais, non plus, il n'a fait réparer son trottoir « mal palanté ».

Que le bonhomme fût à table, à l'heure des repas, ou dans son lit, dans la chambre, au-dessus de cette fenêtre, il reconnaissait à leurs pas, sur les planches du trottoir, les quelques rares per-

sonnes qui s'aventuraient à rendre visite à la maison des Valois. Inutile d'insister sur la crainte superstitieuse des gens à monter sur ce trottoir, sur « cet échafaud dressé pour les morts ». D'ailleurs, le père Valois n'avait pas d'ami et ne recevait que « par affaire », seulement.

Sur son île, et de profil dans sa fenêtre, le père Valois donnait à sa maison l'apparence d'une tête d'oiseau – car les oiseaux, comme les lièvres, ne peuvent regarder que de profil.

Lorsqu'à son tour le Bonhomme Valois ferma son œil, ou sa fenêtre ; lorsque le vieux solitaire est mort, il n'en finissait pas de mourir.

— C'est, peut-être, dirait Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, que le père craignait de reconnaître, à son pas lugubre sur les planches du trottoir, la venue avant son heure du croque-mort…

En tout cas, le cercueil, cette fois, ne fut pas échappé dans la vase. On s'était fait le pied avec celui de la bonne femme Valois.

Ce n'est qu'après la mort de monsieur Valois que l'on sut, en définitive, les raisons qu'avait le père de ne pas quitter son trottoir de l'œil. Ce n'était sûrement pas en souvenir de sa femme qu'il s'était juché dans sa fenêtre.

— Madame Valois, d'expliquer Joë Folcu, avait laissé à son fils unique Joseph la moitié de ses biens. Le père Valois disposait de l'autre partie de la succession. Mais il était, en plus, le tuteur de son fils Joseph.

On ne sut jamais pourquoi Joseph avait quitté définitivement la maison avant la mort de sa mère.

— S'était-il disputé au sujet du vieux trottoir, et avait-il peur de s'y engager matin et soir ? Redoutait-il, ou avait-il prévu que sa pauvre mère, une fois morte, n'irait pas plus loin qu'au milieu de ce pont « chambranlant » ?

— Il reste, poursuivit Joë Folcu, que Joseph n'est jamais revenu au village. Savait-il qu'une moitié des biens de sa mère lui appartiendrait, de droit, dès sa majorité ?

Le jour de l'anniversaire de Joseph, le jour de ses vingt et un ans, c'était au printemps, où l'eau monte autour de l'île, le père Valois a été vu, scie et marteau en main, occupé à la réparation de son trottoir suspendu. Des petites heures à la brunante, la scie avait raclé et le marteau, cogné à tour de bras.

— S'attendait-il au retour de son fils, et désirait-il réparer ses torts en rajustant son trottoir ? C'est plus tard qu'on apprit les raisons de cette besogne acharnée, me dit à l'oreille Joë Folcu.

Détail singulier, ceux qui sont montés sur le trottoir nous assurent que l'intervention du père Valois avait été inutile. Malgré les coups de marteau et les changements, à la scie, de quelques planches, le pont n'en était pas moins vacillant. Toujours, il ne fallait pas lâcher la rampe des cordes.

— Et qui se balançait au vent comme une corde à linge.

Après la mort du père Valois, on attendit en vain le retour du fils Joseph. Comme la famille s'éteignait avec le vieux solitaire, et que les annonces dans tous les journaux de la province, et même aux États-Unis, ne ramenaient pas l'héritier Joseph, le gouvernement dut intervenir, les délais légaux expirés.

Avant de poser les scellés sur la porte, l'inventaire terminé et le mobilier vendu à l'encan, aucun acheteur ne s'étant présenté pour la vente officielle de la maison et de l'îlot, l'état avait décrété la démolition du trottoir suspendu. Il était inutile que les vagabonds et les enfants s'y aventurent. De plus, il était dangereux d'y monter.

Et c'est pendant les travaux de démolition que fut découverte l'insistance qu'avait mise le père Valois à demeurer dans sa fenêtre. Il avait craint que son fils Joseph revînt inopinément à la maison et qu'il réclamât sa part d'héritage.

Grâce à l'installation d'un déclic, dans la charpente du trottoir suspendu, et dont le père Valois avait disposé la manette à sa portée dans la fenêtre, ce trottoir « palanté » devait s'écrouler à volonté.

— Si le fils Joseph s'était engagé sur le pont, son père l'aurait aperçu de jour, et reconnu à son pas la nuit, et c'est ainsi que le malheureux, de nos jours, reposerait encore aux côtés de sa mère, sous les quenouilles et à des profondeurs incalculables dans la glaise du ruisseau. Les nuits humides, ajouta Joë Folcu, je ne saurais vous dire si le nombre des lampions aurait augmenté.

q

Chapitre 37 Ferme la porte… les mouches…

Lorsque j'appris la mort d'une vieille tante à Saint-Ours, un essaim de mouches, me semblait-il, se mit à bourdonner avec allé-

gresse.
Drôle de coïncidence !

La pauvre vieille, de toute sa vie, n'avait pu les tolérer dans son voisinage. Les mouches du monde entier se réjouissaient-elles d'un recouvrement d'empire chez ma vieille tante, sur les gâteaux de sa glacière attiédie, sur la toile cirée de la cuisine, dans sa chambre et même sur son cadavre, dans le salon ?

Ici, ma pauvre tante aurait eu raison de m'expliquer :

— Mon garçon, les mouches me mangent…

Mais pourquoi ce bourdonnement s'en prenait-il à mon propre chagrin ? Malgré cette rumeur, j'entends encore, dans ma mémoire, les brèves ordonnances qu'elle m'adressait chaque fois que j'entrais chez elle :

— Ferme la porte… les mouches…

†

Bien que je l'aie connue dans ma petite enfance, mademoiselle Marguerite Valin, ma tante, a toujours été pour moi une vieille fille. Son teint devait être terreux en raison de l'ombre dont elle aimait à s'entourer. Par crainte des mouches, toujours, en été, la maison qu'elle habitait, sur la côte, et dépourvue d'arbres, était sombre. Derrière les persiennes, les stores jamais ne se relevaient. Et malgré cette obscurité, la vieille fille devait y voir clair puisqu'elle se promenait, constamment, d'une pièce à l'autre, un tue-mouches à la main.

Dans le silence de la maison, j'entends encore les gifles de ce tue-mouches contre les murs et à plat contre les meubles. Ces

claquements secs rappelaient l'éclat d'un œuf se brisant sur les dalles.

Lorsque ma vieille tante reconnaissait mon pas sur le trottoir, ou sur la galerie arrière, un cri venait de l'intérieur avant même que j'eusse touché la clenche de la porte :

— La porte… les mouches…

Et il en était ainsi de tous ceux qui s'approchaient de sa maison.

†

Chose singulière, son dédain des mouches ne l'emportait pas sur son horreur des araignées. Leurs toiles n'étaient-elles pas tissées contre les mouches ?

Avant que je fusse invité à passer les vacances à Saint-Ours, on m'assure que la maison des Valin s'enorgueillissait de grands peupliers. La brise y chantait en l'absence des oiseaux. Aujourd'hui, le domaine, en somme, ne porte que des billes rondes et larges comme les tables d'une salle à manger. Ce ravage des arbres vient sûrement de la haine que portait mademoiselle aux araignées. C'était des arbres à araignées…

Tous les soirs, lorsque les mouches, d'habitude, se retirent pour la nuit dans les interstices et les coins d'ombre que les lampes n'envahissent pas, cette chère tante craignait encore que les portes ne se fermassent pas assez rapidement. Elle redoutait, sans doute, les moustiques de nuit, les maringouins, les barbots, les papillons nocturnes, peut-être même les crapauds galeux.

— Ferme la porte… les maringouins… Si la fumée des feux à l'étouffée se répandait sur la région, ou stagnait dans la vallée, la vieille Marguerite Valin, de peur de l'envahissement par les moustiques, se renfermait hermétiquement contre les courants d'air enfumés et leur asphyxie anodine.

Qu'il pleuve subitement, l'« eau de Dieu » pouvait détremper ses tapis :

— La porte… y mouille…

Le printemps, c'était l'humidité, ou la perte des effluves attiédis de sa fournaise ; l'automne, les vents, ou l'odeur des engrais. Chaque saison se justifiait aux cris de :

— La porte… le « frette »… La porte… le poêle… La porte… les « coulèvres »… La porte… les éclairs… La porte… le tonnerre… La porte… ça pue… La porte… le grand air… Etc.

†

On rapporte que ma tante se refusa à un bon mariage pour mieux vivre derrière les portes. Cette fois, dit-on, ce qu'elle entendit d'un corridor ne venait pas du fait qu'elle eût été indiscrète. Elle redoutait plutôt qu'on ouvrît la porte et s'y tînt blotti.

— Chez nous,expliquait sonfiancé à quelqu'un de la maison, dans le corridor, les fermiers font « boucherie » en été plutôt qu'à l'approche des fêtes.

Le lendemain, Marguerite Valin rompait ses fiançailles. Jamais elle n'habiterait le voisinage des sols où l'on enterre les ventres de bœuf. Quelles pâtures pour les mouches !…

Pourtant, jamais elle ne se fût approchée d'une porte ouverte. Sa discrétion en eût été blessée. Et elle avait cru qu'on se moquait d'elle, en refermant la porte, pour exprimer de telles horreurs.

†

Mademoiselle Valin était « sur les planches », dans le salon aussi fermé que de son vivant, lorsque la mort de ma pauvre tante me fut racontée.

— Elle est morte des suites d'une piqûre d'araignée, me dit-on.

J'ai dû comprendre que l'insecte « à huit pattes et sans ailes », l'araignée, affamée par un manque de mouches, avait dû se venger sur la « gardienne des ombres ». Comme cette chère tante souffrait du diabète, et que ses chairs, gorgées de sucre, refusaient de se refermer sur la moindre blessure, j'en ai conclu que mademoiselle était morte d'une infection causée par la piqûre.

Dans la chambre mortuaire, aucune mouche, ni papillon de nuit ne s'était brûlé les ailes à la flamme des bougies, mais une araignée, qui cherchait de l'ombre pour y tisser une toile inutile, s'était attardée dans la chevelure de la morte.

Mon approche a dû la mettre en fuite. À minuit, une seule bougie veillait dans la pièce, et sa flamme immobile avait projeté sur les murs l'ombre agrandie d'une araignée solitaire au bout de son fil.

†

On m'assure qu'avant de mourir cette chère tante eut conscience qu'on l'assistait et qu'elle ouvrit des yeux effrayés sur sa porte de chambre pourtant bien close.

— Fermez la porte… hurla-t-elle, la mort…

q

Chapitre 38 Le feu du ciel avait purifié l'incendiaire

Lorsqu'il se mit à pleuvoir sur la ferme des Wilson, à Saint-Ours, il pouvait être deux heures après minuit, et toute la famille, avec ensemble, au grenier, s'était retournée dans ses lits. On eût dit le dortoir d'un vaisseau qui donne subitement de la bande.

Non que la pluie, sur la tôle du toit, ait tiré les Wilson d'un premier sommeil. Bien au contraire. Inconsciemment, chacun de la famille avait plutôt recherché, parmi les draps et sous la rumeur de la pluie, une attitude qui pût convenir à un sommeil mieux ressenti.

En raison de la chaleur, le rideau qui séparait, habituellement, les plus jeunes des plus âgés, était rejeté sur le fil tenant lieu de support. À la lueur d'un lampion, déposé dans un « bol-à-pot », sur la table de nuit, on apercevait un bras ou une jambe inerte en dehors des lits ; ici, la ligne d'une hanche, là, une épaule nue, etc.

Lorsque la rumeur de la pluie domina enfin toute possibilité d'un craquement de paille, dans les matelas, une tête se leva d'un lit avec circonspection. C'était celle du père Wilson. Les yeux étaient chassieux et les cheveux ébouriffés. On sentait que, de toute la famille, le père était le seul à n'avoir pas dormi.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! articulait le père Wilson, s'il pouvait donc tonner…

Le vieux Wilson n'ignorait sans doute pas que le tonnerre dût réveiller toute la famille. La mère se serait alors dirigée vers l'armoire, où elle abritait son flacon d'eau bénite. Puis les quatre murs eussent été aspergés. Les enfants, plus apeurés par la détresse de leur mère, que par la lueur des éclairs, se fussent agenouillés dans les lits. Entre l'éclair et le coup de tonnerre, les plus âgés eussent compté les secondes. Chaque seconde représente un mille de distance. Si le tonnerre se fait entendre deux secondes après le déchirement de l'éclair, la foudre est « tombée » à deux milles.

— Mon Dieu ! « son père », le tonnerre a dû « timber » sur le clocher…

— Tu as mal compté ! Mon Dieu il est « timbé » sur le pignon du couvent…

Le père Wilson savait que le désordre serait plus grand parmi la famille que sur les coteaux de la route, où les arbres appellent toujours la foudre. Mais il désirait savoir, quelque peu à l'avance, le moment où l'orage devait se charger d'électricité. Car le père Wilson avait conçu un projet qui ne pouvait se mettre en œuvre qu'avec le concours des éclairs et du tonnerre. Il lui faudrait alors quitter la maison avant que le premier coup de foudre n'éveillât la famille. Surtout, on ne devait pas le suivre.

Que de fois le père Wilson était sorti de chez lui dès la première ondée, et sans que le tonnerre se fît entendre en pleine nuit. En effet, il fallait que l'orage n'éclatât qu'en pleine obscurité pour que le projet pût s'accomplir…

À l'insu de la famille, le père Wilson savait que sa propre mine était imminente. Afin de rencontrer une échéance, il lui fallait trouver cinq mille dollars. Toutes ses démarches avaient été vaines. D'ici deux mois, un seul moyen s'offrait : l'assurance…

Le père Wilson, pris au dépourvu, n'avait songé qu'à mettre le feu à sa grange. La compagnie d'assurance pourrait alors lui être redevable de cinq mille dollars. Avec une grange garnie jusqu'au faîte, le père allait sans doute être perdant. Mais que vouliez-vous qu'il fît ? Au diable le foin et le grain ; quelques chevaux trop bêtes pour fuir ; des instruments aratoires tout neufs de l'an dernier… En sortant son bien de la grange avant qu'elle brûlât, c'était s'exposer aux soupçons de la compagnie d'assurance et aux blâmes des siens…

Le créancier allait perdre quelque peu, mais le gros de sa dette, cinq mille dollars, serait remboursé. Il n'y avait pas de choix. La grange devait brûler de fond en comble.

C'est alors que le père Wilson avait conçu de se mettre à l'abri de tout soupçon en allumant l'incendie de sa grange au cours du premier orage nocturne, et à l'insu de sa famille. Pour accomplir son forfait, il fallait que la foudre de l'orage fût menaçante et surtout que personne n'eût vent de son absence de la maison.

Cette nuit-là, dès que la pluie tambourina sur le toit de la maison, et que tout le monde eut bougé dans le lit, le père Wilson prêtait l'oreille aux premiers grondements d'un tonnerre lointain. Sa tête ébouriffée et tendue vers le lampion était garante de son anxiété.

Et lorsque le premier éclair déchira la nuit sans être accompagné d'un éclat de tonnerre, le père Wilson était sorti du grenier

sans éveiller personne. Le moment était enfin venu. Il fallait mettre le feu dans la grange et revenir à son lit avant que la famille, mise sur pied par l'orage, s'apeure pour de bon.

La grange était bien encore garnie de son paratonnerre, mais les fils, à l'insu de tout le monde, ne s'enfonçaient plus dans le sol. Puisque les éclairs précédents des orages de grands jours ne s'étaient pas rendus au désir de l'incendiaire, il allait lui-même intervenir.

Son premier geste fut de remettre en terre les fils du paratonnerre, entreprise qu'il se fût empressé d'accomplir de jour si la foudre eût allumé cet incendie auparavant. Maintenant, il ne restait plus qu'à mettre le feu au foin du faîte.

Après avoir ouvert les grandes portes de la grange, afin qu'un courant d'air s'y établît, le père Wilson monta au palier supérieur. C'est là, sous les combles, qu'il entreposait ses céréales les plus rares. Un peu de foin, le plus sec, accumulé dans un angle, sous le toit, se prêtait bien à la flamme d'une simple allumette. En pleine obscurité, puisque le père Wilson connaissait sa grange « par cœur », il ne restait plus qu'à se hâter.

Au dehors, la pluie tombait régulièrement. La famille devait dormir. Au loin, quelques éclairs zigzaguaient. Le père Wilson n'eut qu'à attendre que l'orage augmentât d'intensité.

L'incendiaire avait mûri son forfait depuis des mois. Il ne pouvait craindre que sa dignité prît le dessus. Tout était bien en ordre. On ne pouvait le soupçonner. L'assurance allait sûrement payer…

Le premier éclair qui illumina l'intérieur de la grange avait déchiré la nuit comme un coup de marteau sur la caisse à résonance d'un tambour. Tous les éléments s'y trouvaient, et la déchirure et l'éclat du tonnerre s'étaient produits dans la même seconde.

— Ils ne diront pas, s'écria le bonhomme, qu'il est tombé, ce coup-là, sur le clocher de l'église. S'il n'a pas touché ma grange, ce « saudit-là », j'vas y mettre la main.

Mais le père n'avait pas compté sur les méfaits de l'éclair même. Le coup fut stupéfiant. La grange s'ébranla. Le père Wilson faillit être renversé. Même qu'il dut s'accroupir.

Lorsque le père Wilson se releva, une grande lueur l'aveugla. À l'autre bout de la grange, le foin flambait.

Et c'est alors que le père Wilson, secoué par ses réactions de gentilhomme, s'élança vers une fourche oubliée contre un mur et dispersa à coups répétés le commencement de cet incendie.

— La foudre de Dieu, comme dirait Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, l'avait remis dans le bon chemin…

Lorsque la famille, réveillée par le tonnerre, intervint dans la grange, avertie qu'elle était par la lueur persistante vers les combles, elle n'eut qu'à éteindre quelques brindilles de foin.

Le père Wilson reçut du village l'ovation que l'on n'accorde, sur le perron de l'église, le dimanche suivant, qu'aux héros de la paroisse et, son déficit connu quant à son échéance, les plus fortunés du village lui accordèrent des prêts à des intérêts « convenables ».

q

Chapitre 39 Le chien d'un aveugle jamais ne devras noyer

Que de petits, en mal de veiller, furent endormis avant que s'achevât le récit « Du chien de l'aveugle » !
Et le sujet s'y prête bien.
L'aveugle est mort et son chien lui a survécu, malgré de longs séjours sur la tombe de son maître. Le beau berger traverse les rues avec prudence, comme si la main de l'aveugle reposait encore entre ses oreilles. C'est un chien qui ne dormira jamais que d'un œil. De crainte qu'on se heurte à son maître, il jappe chaque fois qu'un enfant s'approche… ou un ivrogne. Pauvre chien qui n'est jamais seul dans sa solitude et duquel ses confrères, les autres chiens, détournent le museau. Pour avoir accompagné son maître, celui-ci maintenant l'accompagne et toujours une canne d'aveugle tâtonnera le trottoir à ses côtés.

Mais si Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, développe ce thème, les « grand'personnes » approchent leur chaise. Vers la conclusion, la fumée des pipes ne monte plus ni les crachats ne descendent. C'est le temps d'écouter, lorsque les enfants dorment.

†

Évidemment, tous les débuts se ressemblent. Et, comme tout le monde, Joë Folcu raconte :

Le père tit'Charles Allaire avait hérité une belle terre de son oncle aveugle. Naturellement, le chien de son oncle avait survécu à l'aveugle et ressenti un grand chagrin. Non pas pour avoir changé de maître, mais pour avoir perdu le sien. Et, comme tous

les chiens d'aveugle, il faisait de longs séjours sur la tombe du défunt.

Or, sur la terre, il y avait une montagne et, sur la montagne, un petit lac. C'était pittoresque, mais surtout commode. Le lac, endigué, se déversait, à volonté, dans une auge, et mettait en mouvement une roue hydraulique produisant de l'électricité utilisée pour les besoins de la ferme. Pour une belle terre, c'en était une au lieudit de Saint-Ours-sur-Richelieu.

Mais le chien, un beau chien berger, avait tous les défauts d'un chien d'aveugle dont le maître n'est plus aveugle. Son chagrin de fils orphelin quelque peu absorbé, il s'était mis à reporter toute son affection sur son nouveau maître adoptif, le père tit'Charles Allaire.

L'affection d'un chien cela s'endure, mais les soins que l'on a accoutumé de prendre à l'égard d'une personne qui n'est plus, et qui était aveugle, voilà qui vint compliquer l'existence du nouvel héritier, le père tit'Charles Allaire.

En d'autres termes, le beau chien berger traitait son nouveau maître comme si ce dernier eût été aveugle.

†

Le père tit'Charles ne pouvait s'aventurer sur sa terre sans que le chien l'accompagnât en frôlant sa jambe droite. Dans les champs, ce compagnon était supportable. Il servait au besoin d'appui, si le sentier était boueux, ou obstrué par des pierres. Comme béquille, cela s'endurait. Mais sur les trottoirs, en plein village, le père tit'Charles Allaire ne pouvait accepter qu'on le traitât en vieillard ou en aveugle.

— Mais pourquoi direz-vous ne le laissait-il pas à la maison, ou dans la cour, près de la niche, au bout d'une chaîne ?

Cette alternative n'était pas satisfaisante. D'abord le chien, ainsi négligé, hurlait à crever. Puis il jeûnait. Les voisins immédiats prenaient ombrage. On savait que l'oncle de Charles avait exigé que le neveu prît grand soin du chien. Le père tit'Charles se devait à lui-même et à son entourage de se montrer digne de l'héritage.

Somme toute, chaque fois que l'héritier venait seul au village, on s'informait ironiquement de son compagnon.

Après six mois de ce régime, le père tit'Charles Allaire, si preste autrefois, avait été mis au pas de son chien. Le moindrement qu'il se hâtait, le beau berger s'y opposait. Voulait-il traverser la rue, à la rencontre d'un ami, ou s'engouffrer dans la taverne, il lui fallait mesurer ses pas. Bref, s'il passait outre, le chien se montrait agressif. Et ce chien était d'une belle taille, à preuve qu'il s'en servait de béquille dans les sentiers raboteux.

Six mois plus tard, on se demandait au village si le père tit'-Charles suivait son chien, ou s'il était suivi de son chien. Avec un tel régime, l'héritier en vint à marcher comme un aveugle. Tout sens de responsabilité amoindri, il ne lui manquait plus que la canne. Même qu'il marchait tête haute, et les yeux au ciel, tout comme les aveugles. À quoi bon mesurer ses distances, en définitive, puisque le chien s'en rendait responsable ? Et, de plus, le malheureux adapté préférait se donner un air distrait plutôt que d'envisager les regards moqueurs qu'il prêtait aux passants.

†

(C'est à ce moment du récit que les enfants se laissent aller au sommeil, dans l'entourage de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.)

— Voulez-vous dire, objectera-t-on, que votre père tit'Charles Allaire a fini par devenir aveugle comme son oncle ?

Non monsieur, reprendra le conteur. Le père tit'Charles s'était suffisamment conformé au testament de son oncle. Puisqu'il ne pouvait décemment donner, ou offrir ce chien en vente, il avait à choisir entre perdre logiquement la vue, ou perdre logiquement son chien. Et c'est ainsi que la mort du chien fut décidée.

Comme le beau berger n'était pas chasseur, il était difficile d'éviter les soupçons en lui tirant un bon coup de fusil. L'empoisonner, n'était-ce pas encourir les risques d'une autopsie ? Avec une famille dominée par la jalousie, ne peut-on s'attendre au pire ? Que le chien disparaisse, tout simplement, allait-on drainer le lac ?

Mais oui, dans le lac de la montagne, le lac de son ancien maître, le beau berger fut lancé, une pierre au cou.

(Ici, Joë Folcu, parmi les enfants endormis, avait levé un doigt de prophète. Et la fumée des pipes, comme autant d'ovations, en trois grosses bouffées, avait atteint le plafond de la cuisine.)

Oui, messieurs, comme dirait la Sagessse, le chien d'un aveugle, jamais ne devras noyer…

Le père tit'Charles Allaire, dans sa hâte de quitter les lieux de son forfait, le « saudit » lac de son oncle, oublia d'ouvrir les vannes de la digue, afin que l'eau pût se déverser dans le canal de

contrôle. On sait que la nuit, la roue hydraulique ne doit pas tourner. Autrement, l'accumulateur n'en pourrait plus.

Dès que le lac se fut refermé sur la pauvre bête, un vent d'est s'éleva et, la nuit suivante, le niveau du lac monta jusqu'à se déverser dans la vallée.

Avant l'aube, dans son demi-sommeil, le père tit'Charles Allaire entendit bien le fracas des eaux lointaines, le susurrement d'une inondation graduelle autour de sa maison, mais il était, à ce moment, aux prises avec un cauchemar d'homme coupable.

Selon le rêve du père tit'Charles, le chien prenait de l'embonpoint au fond du lac. Le beau berger enflait comme un ballon et le lac ne finissait pas de déborder. La maison qu'il habitait seul était construite dans une dépression de la ferme, au pied de la montagne, une manie qu'avait eue l'aveugle de se placer à l'abri des vents toujours si violents l'hiver à l'entrée de la vallée, et le père tit'Charles, dans son demi-sommeil, avait bien conscience que l'eau gagnait en hauteur autour de son lit, dans sa chambre bien close. Une certaine humidité, comme un brouillard, avait même augmenté son malaise.

Mais le père tit'Charles Allaire, en homme coupable qu'il était à l'égard de son oncle, avait mis cette gêne sur le compte de son cauchemar. Toutes ces manifestations ne pouvaient l'arracher d'un rêve dont sa demi-somnolence, en fait, se consolait.

Lorsque le dormeur voulut enfin se rendre compte à quel point son cauchemar avait la vie dure, et qu'il mit les pieds dans l'eau froide en s'arrachant du lit, on se demande encore s'il ne se crut pas somnambule, en pleine obscurité, puisqu'il ouvrit lui-même la fenêtre qui devait le noyer…

q

Chapitre 40 Auriez-vous rêvé, déjà, que vous ne rêviez pas ?

Lorsque Joë Folcu, à demi-éveillé, tendit une main vers ses vêtements des dimanches, son pantalon était suspendu à une patère et la brayette, ce lundi matin, lui faisait face, à hauteur du visage.

Afin de compléter ce beau désordre d'un lendemain de fin de semaine disons que, pour enfoncer une main dans la poche de son pantalon, Joë Folcu avait dû se hausser sur la pointe des pieds, et lever le coude.

C'est bien à ce gousset que Joë Folcu avait coutume de confier son argent. Mais lorsqu'il apprit l'absence de ses billets de banque, il ne pouvait y avoir d'erreur, Joë Folcu, aplati contre le dos de sa porte de chambre, avait bien l'air d'un héron cloué à une planche, et qui brandirait un moignon, en guise d'aile.

— C'est bien ça, saudit de saudit, articula-t-il, je viens de rêver que j'n'avais pas rêvé…

†

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, grand « expliqueur » de rêves par surcroît, s'amusait quelquefois de la crédulité de ses clients, mais il n'entendait pas que ses propres rêves s'amusassent à ses propres dépens.

Des rêves, il en avait connus de toute sorte, et jamais leur signification ne l'embêtait. Il se prévalait même d'interrompre un rêve au milieu de la nuit, pour un séjour « au bout du corridor », et de revenir à sa couchette afin de le prolonger jusqu'à l'aube.

Souvent, en plein rêve, sa lucidité intervenait. En d'autres termes, Joë Folcu se réveillait à demi dans son rêve pour en ordonner la tenue, au besoin, le commenter. Que de fois, heureux d'une belle scène, en avait-il renouvelé certains tableaux ? Mais oui, il lui était facile de revenir trois fois sur les débuts, ou le milieu d'un rêve, et de le revivre, ou plutôt de le re-rêver.

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, trouvait des solutions à toutes les données d'un rêve. Et il était cru. Rêver d'une déception, c'était prévoir une réussite ; sortir d'une maison : y rentrer le lendemain, ou plus tard ; rêver au feu, cela promettait une baignade ; se baigner en rêve, c'était passer au feu l'hiver prochain, ou l'été prochain, suivant l'époque du rêve, etc.

— Mais, se redisait Joë Folcu, toujours appuyé contre sa porte de chambre, rêver qu'on n'a pas rêvé, voilà qui sort de l'ordinaire…

Et Joë Folcu, ayant constaté l'absence de son argent, dans le gousset de son pantalon, s'est remis courageusement au lit afin de passer en revue la singularité du rêve-événement. En effet, il s'était passé quelque chose de tangible, au cours de ce « saudit » rêve.

†

La veille, ce dimanche, Joë Folcu s'était revêtu de son complet neuf, son complet des dimanches. Dans l'après-midi, un client lui

avait remis une balance de compte de trente-cinq dollars. La transaction s'était terminée sur sept billets de cinq dollars chacun.

Avant de se mettre au lit, seul chez lui, en l'absence de Mme Joë Folcu, et de Mlle Joë Folcu, le marchand de tabac en feuilles avait constaté, en suspendant son pantalon, à une patère de sa porte de chambre, que son argent se trouvait bien dans l'un de ses goussets, la poche gauche, contre sa cuisse gauche. Les portes et les fenêtres de la maison avaient été bien vérifiées.

Le lendemain, au petit jour, troublé qu'il était d'un rêve dans lequel il avait été question de son argent, Joë Folcu venait de constater l'absence de ses billets de banque.

Bien au creux de son lit, bien engoncé dans le défaut de son matelas, il avait retrouvé son rêve. Joë se souvenait d'avoir rêvé qu'il souffrait d'une angoisse d'abord mal définie. Puis le malaise s'était précisé. Il craignait que sa femme revenue au village sans coup férir se fût proposé de visiter les pantalons de son mari.

Joë Folcu, toujours à reconstituer son rêve, se revit, en plein rêve, se levant dans la direction de son pantalon. « Jamais, s'était-il entendu raisonner, Mme Joë Folcu ne mettra la main sur mon argent. »

Le rêve de l'homme prudent l'avait conduit à son vêtement, dans la noirceur de sa chambre. Il se souvient, qu'argent en main, il s'est mis à la recherche d'une « cachette » où il désirait dissimuler ses billets de banque à Mme Joë Folcu.

À ce moment de la reconstitution de son rêve, l'expert en rêve se souvient d'avoir été réveillé par un désir de se rendre « au bout

du corridor ». Au retour, il s'était remis à la recherche du lieu sûr où cacher son argent.

(Mais ici, Joë Folcu est quelque peu angoissé. Il ne sait plus si le séjour aux toilettes s'est accompli dans l'état de sommeil ou dans celui de l'éveil.)

Pourtant, songe-t-il de nouveau après s'être tourné dans le creux de son lit, j'avais mon argent en main dès le retour dans ma chambre. Et que j'aie continué mes recherches dans l'état d'éveil ou de sommeil, endormi ou éveillé, je n'en avais pas moins mon argent à la main. Et, de plus, dans le creux de ma main gauche.

Et c'est ici que Joë Folcu, expert en rêve, ne peut se souvenir de l'endroit choisi pour la « cachette » de son argent. Qu'il ait été réveillé ou non, ce « bout » de rêve, ou de lucidité, lui manquait.

Après des recherches inutiles, il pouvait être dix heures du matin lorsque Joë Folcu est revenu s'asseoir au pied de son lit. Tous les tapis de la chambre et du corridor avaient été soulevés ; tous les cadres, déplacés ; les tiroirs, renversés ; les garde-robes, furetées. Même qu'aux toilettes, le fond du réservoir et de la chute d'eau furent examinés avec soin.

Joë Folcu avait souffert d'amnésie. Ce « bout » de rêve ou d'éveil était absent de sa mémoire, et l'argent, de son pantalon.

†

Sans mot dire à ses clients, le marchand de tabac en feuilles, et par surcroît de rêves, avait compté sur le retour de la nuit suivante pour retrouver de son rêve la section absente. Si le rêveur que je suis, pensait-il, peut interrompre un rêve et le retrouver par la suite ; si je peux recommencer des « bouts » de rêves, sans

inconvénient pour la logique de mes rêves, je pourrai bien, la nuit prochaine, malgré l'interruption d'une longue journée, me remettre en possession de mon rêve et retrouver ainsi ma « cachette ».

— Je n'ai pourtant pas rêvé que je n'avais pas rêvé… Je veux bien ne pas me souvenir d'un rêve, pour une fois, mais je serais inexcusable de ne pas me souvenir de mes états d'éveil ?

Et c'est ainsi que raisonnait le marchand de tabac en feuilles, sur le pied de son lit, et en robe de nuit, le soir suivant. Ses vêtements des dimanches étaient toujours accrochés à la même patère. Plutôt que de les replacer dans leurs plis, et le pantalon, entre le matelas et le sommier, pour la semaine, Joë avait préféré que sa chambre conservât son même désordre, afin que l'ordre pût se reconstituer dans le rêve. La matière n'est pas aussi étrangère qu'on le dit des révélations spirituelles.

Toute la nuit, Joë Folcu ne dormit pas. Cela valait peut-être mieux que de s'engager dans des cauchemars. Or, le lendemain, le marchand ne se releva point. Il ne lui restait plus qu'à rétrograder son rêve.

— Si je rêve, dit-il encore, du soir jusqu'au matin, pourquoi ne pas reprendre mon rêve en sens inverse, c'est-à-dire m'endormir le matin afin de rêver jusqu'au soir ?

†

Le mardi soir, Joë Folcu, anxieux qu'il était de retrouver son argent, avait négligé, le matin, un principe bien établi en matière de science occulte : les rêves de jours s'opposent, ou suppriment le sens des rêves de nuit.

Et Joë Folcu, avant que Mme Folcu revînt de son voyage, secouait son pantalon, avec l'intention de le confier au poids de son matelas sur le sommier, lorsque ses trente-cinq dollars, bien roulés en boule, tombèrent sur le plancher.

— Saudit ! de saudit ! s'écria Joë Folcu, j'ai bien rêvé que j'avais rêvé…

Et la réputation du marchand de tabac en feuilles ne fut pas entachée. Le dimanche matin, on se rappellera que sa brayette le regardait bien en face. Pour un homme qui enfonce une main gauche, dans le gousset de sa cuisse gauche, il est recommandable qu'il tourne le dos à son pantalon, ou que son pantalon se présente à lui du derrière.

Joë Folcu, sans détordre, avait enfourné sa main gauche dans la poche droite de son pantalon.

q

Chapitre 41 Où l'air d'une danse et la fumée d'un feu sont monnaie de singe

Joë Folcu n'était pas juge.
En tout cas, les juges ne le reconnaissaient pas comme tel, de même que les coroners et les magistrats. Serait-ce à dire que, dans Saint-Ours, il eût été sans aveu ? Son enseigne de négociant, au-dessus de sa porte, et l'enregistrement national, troisième ligne en pointillé sous son nom de baptême, le sauvèrent tout de même d'être en chômage.

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, se trouve, de son métier, marchand de tabac en feuilles. Afin de justifier son occupation, il est à noter que son nom est tracé en vert sur fond jaune.

Mais d'un juge sans pratique, Joë Folcu, en consultation bénévole, n'en donnera pas moins l'impression. Sans toge, ni tricorne, il toussote quand même, retire sa pipe et il penche de l'oreille. Que de jugements dans sa raison ; que de « majesté présidentielle », assis, les jambes pendantes, au bord d'une galerie.

De toute façon, avant de nous prononcer sur ses dons d'impartialité, nous allons juger du jugement dont il fit don, quant au sujet en litige.

†

La grande affaire en litige des Trudel consistait en une cause de délimitation de terrain. Les maisons des deux frères étaient voisines de quelques pieds seulement, en plein village, et se ressemblaient comme deux frères.

Or, après la mort du père, l'un et l'autre réclamaient la propriété des deux maisons comme la leur en propre. Les Trudel avaient chacun un fils du même âge, avocats tous les deux, et habitant Montréal ensemble. Inutile de dire qu'ils se ressemblaient en talent, et qu'ils les avaient consacrés ensemble à gagner chacun le procès. C'est du moins ce que pensaient les parents.

Mais les deux avocats buvaient ensemble à la ville, et dans la même taverne. Le procès tirait en longueur.

Le même lundi, de chacune des semaines, les deux pères Trudel se rencontraient à l'unique bureau de poste du village, et à la même heure de livraison du courrier. Sans qu'ils le sachent, il est

probable qu'ils recevaient et lisaient chacun une lettre de même rédaction. Il s'agissait d'articles du code, le même code, de référés, de constats d'huissier, et de la même procédure, etc. Chacun exprimait, en terminant : Mille choses, des baisers à toute la famille, mais pas à la famille, nos voisins, qui habitent chez nous, et que nous délogerons.

†

Les deux maisons, comme deux frères, ou deux sœurs, avons-nous dit, se ressemblaient, et à s'y méprendre. Mais pour éviter une erreur de destination, par certain soir trop sombre, le Trudel de gauche s'était lancé dans le négoce des cigarettes et des bonbons. Non qu'il se découvrît du talent pour le commerce, mais les confiseurs et les fabricants de cigares et de cigarettes avaient garni la devanture du marchand d'une grande variété de panneaux-réclame forts en couleurs. Et c'est ainsi qu'il ne pouvait plus y avoir de confusion entre les deux Trudel. L'une des maisons se trouvait bariolée et souriante de tons.

On disait, à Saint-Ours, que la maison de gauche était rieuse en comparaison de l'air bête attribué à l'autre.

†

† †

Un soir, en pleine campagne politique, un ministre devait se faire entendre de la capitale à tous les électeurs de la province. Comme les deux Trudel étaient les seuls à posséder chacun un poste de radio, les plus fervents de ce candidat s'étaient assemblés chez Trudel, le marchand de bonbons et de crème glacée.

Avant que le discours commençât, la foule grossissait chez le marchand comme on apprit, par le speaker de la capitale, que l'émission allait être quelque peu retardée. Que faire, pour tuer le temps ? On ne pouvait toujours pas se contenter de fumer et de lécher des crèmes coniques.

C'est alors que d'une fenêtre, chez le Trudel voisin, la radio entonna un air de danse. Le Trudel-marchand, de son côté, le bon côté, devait-il faire le point et donner à sa clientèle le même programme de danse ? C'eût été d'un gaspillage insensé ? Pourquoi deux radios pour un même air ?

Et de fait, dans son restaurant, on dansait déjà sur l'air de son frère. Comme les deux fenêtres latérales, pour une fois, s'entendaient, le négociant de bonbons dut imposer le silence à son poste. Une demi-heure plus tard, une bonne demi-heure de danse pour les clients, la conférence du ministre vint interrompre les ébats. Et chacun s'étant mis à écouter, les uns attablés, les autres appuyés aux murs, et le gros de la foule assemblé sur le trottoir, le marchand-Trudel ouvrit sa radio au mégaphone du ministre.

Le lendemain, le Trudel de gauche réclamait de son frère un compte de cinq dollars pour le concert, son propre concert, dont les clients de l'autre avaient profité.

Je vous passe la prise de gueules, ou je vous la donne en extraits.

— Penses-tu que tes clients vont danser à mes frais ?

— Tu n'avais qu'à fermer tes fenêtres !

— Si tu as du monde chez toi, vais-je crever de chaleur chez moi ?

— C'était de les faire danser sur un autre air !

— Tu jouais une valse, et je ne trouvais que des fox-trots !

— Pour des fumeurs qui n'ont pas d'oreille, ça n'a pas d'importance !

— Que fais-tu de la confusion des harmonies ?

— En fermant ton poste, tu économisais de l'électricité à mes frais !

— Je n'ai rien pris de ta musique et je ne te suis redevable en rien !

— Nous réglerons cela en cour !

— Si tu prends ton fils comme procureur, je te plains déjà !

— Mon fils attend un jugement contre toi, en veux-tu un autre ?

— Mon fils vient de m'écrire la même chose !

— Ton fils est aussi menteur que son père !

— Tu bois plus que ton fils !

— Mon fils ne regarde pas le tien, comme je m'abstiens de te regarder !

— Dans ce cas, commence par rester chez toi, et vends ta radio pour payer tes comptes d'électricité !

— Commence donc par payer ton compte d'eau ! Etc.

C'est alors que Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, intervint.

†

Joë Folcu n'était pas juge.

De fait, les Saintoursois, assemblés par la rumeur des Trudel, étaient heureux qu'il n'y eût pas de juge. Le jugement aurait traîné en longueur. Et c'est parce qu'il n'était pas juge que Joë Folcu s'est vu invité à se prononcer.

— Qui parle, dit-il, après avoir entendu les discours, d'un homme condamné à se faire couper une oreille pour l'avoir tendue aux sons d'une engueulade entendue d'une fenêtre ?

Joë Folcu croyait d'abord qu'il s'agissait du discours prononcé par le ministère de la capitale.

— Mais puisque vous avez dansé, au son de sa musique, c'est vos jambes qui sont en litige ?

Joë Folcu croyait ensuite qu'il s'agissait d'un reproche lancé de l'un des Trudel aux danseurs du restaurant.

— Mais alors, dit-il de nouveau, et en retirant sa pipe, le son de la musique, c'est au compositeur du morceau qu'il appartient.

Puis on dut lui expliquer derechef.

— Mais vous êtes quittes, messieurs Trudel. La veille, le monsieur Trudel de la droite n'a-t-il pas fait un feu à l'étouffée, dans une chaudière, afin que la fumée pût chasser les maringouins de sa galerie ?

— Quel rapport, s'exclama-t-on ?

— Vous ne comprenez rien, de rétorquer Joë Folcu. La brise portait du côté du magasin, hier soir. La fumée de l'un ne fut-elle pas appréciée par les deux ? Si l'un dansa à la musique de l'autre, cet autre ne doit-il pas à la fumée de son voisin l'extermination de ses propres moustiques ? Pour avoir utilisé la fumée de l'un, un soir, n'était-il pas raisonnable que le lendemain un autre le remboursât avec le son de sa propre musique ?

Et Joë Folcu, après avoir toussoté quelque peu, et levé sa pipe comme il eût fait d'un sceptre, dit : « Ladite cour ordonne que chacun se retire chez soi, sans dépenses, et pour cause. »

. . . . . .

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, dont la boutique se trouvait en face des Trudel, n'avoua point qu'il avait, la veille, profité des deux radios, du concert et du discours, et de la fumée du boucan pour ses propres moustiques.

q

Chapitre 42 Les tresseurs étaient passés maîtres en l'art de la « canonnerie »

Voici une anecdote, non un conte, que la rubrique de Joë Folcu a transposée dans le village de Saint-Ours, par simple fantaisie de conteur. Ici, notre marchand de tabac en feuilles vous garantira qu'il y fut astreint par les exigences des nouvelles mesures de guerre. Toutefois, que l'anecdote s'appuie sur Sainte-Rose ou sur

Saint-Michel-des-Saints, elle peut convenir à Saint-Ours et n'entrave nullement le ministère de la Défense nationale dans le choix de ses usines pour l'octroi des contrats de guerre. Ce récit va le démontrer.

†

Nous étions en temps de paix, explique Joë Folcu, lorsque le maraîcher Jacques Mathieu laissa, en mourant, son jardin et ses dépendances, joints à une succession de cinquante mille dollars, à ses deux fils, Antoine et Jules Mathieu.

Tout de suite, à Saint-Ours, on se demanda si les légumes du père Mathieu n'allaient pas être négligés à l'avantage de quelque importante invention fort utile à l'avancement des cordages compliqués.

Les jumeaux Antoine et Jules, aujourd'hui âgés de quarante ans, ne se pouvaient consacrer à la culture des carottes. Depuis l'enfance, jamais ils n'avaient suivi leur père dans les sillons ou les plates-bandes du jardin. De tout temps, seul l'agencement des nœuds retenait leurs talents.

Au berceau, déjà, ils avaient étiré le bec de leurs biberons pour les nouer l'un à l'autre. On conserve certaines de leurs couches emmêlées et par conséquent indénouables. Pendant que le père Mathieu s'occupait des légumes, Antoine et Jules avaient vieilli en se livrant au culte de nouer et de dénouer des ficelles.

Les pêcheurs connaissent des jumeaux les nœuds originaux d'orin et d'orin de petite ancre, et d'empennelages qui consistent à retrouver des ancres perdues au cours de parties de pêche. Ce

genre de nœud permet à la corde confiée au lit de la rivière de happer immanquablement l'ancre, malgré la force des courants.

Sans ouvrir les manuels, les jumeaux enserrent et dénouent la corde dite griffe, ou griffe double, le croc de palan, la gueule de raie, les combinaisons de la gueule de loup, de même que les nœuds de cravate les plus élégants et les plus compliqués.

Le dimanche, Antoine et Jules, à l'église, portaient souvent des cravates à cinq boucles, des lavallières grosses comme des coiffures alsaciennes, des croisées d'attache et de câblière. On les enviait, mais, pour aucune considération, ils ne montaient un nœud de cravate en public. C'était des cravates personnelles.

Les jumeaux connaissaient des demi-clefs à capeler, des têtes d'alouette, des empiles sur une bauffe. À l'âge de six ans, montés sur une chaise, près d'une galerie, ils avaient un jour noué les crins d'un cheval de telle sorte qu'il fallut couper aux ciseaux et la crinière et la queue de la pauvre bête ainsi abandonnée à leurs doigts savants.

Des lacets de bottines, il ne fallait pas leur en confier. Un jour de pluie, oubliés dans un grenier, ils avaient mis en boule, et fort proprement, le système nerveux de trois paires de raquettes. Obligés, sous menace, de natter à nouveau les raquettes familiales, ils en montèrent deux paires et leur talent était tel que les cordons des premières raquettes ne s'allongèrent plus par temps de dégel.

Les Mathieu tressaient en natte tout ce qui leur tombait sous la main. C'est à croire qu'ils inventèrent un nœud coulant de pendu et que le condamné à la strangulation pouvait même induire

au relâchement, par un simple trémoussement vigoureux, les jambes pendantes, au bout de la corde.

†

Puisque le père Mathieu était maintenant décédé, à quel genre de nœuds les orphelins allaient-ils se livrer ? Avec une telle préparation, il était inutile de songer qu'ils pussent s'engager dans la pratique de la culture maraîchère.

Deux jours après les obsèques du maraîcher, on apprit au village que les jumeaux du troisième rang avaient engagé une équipe d'hommes afin d'entourer le jardin d'une clôture haute de six pieds. De quel méfait désiraient-ils se cacher ? Allaient-ils se livrer, dans le plus grand des secrets, au tressage d'une nouvelle toile de poche ?

La propriété des Mathieu, une fois mise à l'abri, les jumeaux ordonnèrent de singulières livraisons. D'abord, le train régulier du chemin de fer dirigea quatre wagons de ferrailles sur les voies d'évitement à Saint-Ours. Sur l'ordonnance des jumeaux, plusieurs tombereaux de cette ferraille furent dirigés sur le domaine des Mathieu. La livraison s'effectua en une semaine.

La curiosité était sans doute grande. Mais on n'osait s'aventurer près de cette clôture. Sait-on jamais, avec de tels inventeurs ? Se faire prendre un pied dans un nœud coulant, c'est acceptable, même si l'on ne peut s'en arracher. Ces câbles sont bien savants. Mais sait-on jamais si le piège ne s'enroulera point d'un seul élan au cou du curieux ?

Tout ce qu'on apprit des charretiers, c'est que la ferraille était déposée dans une grange. Le silence le plus complet entourait,

comme une clôture, l'utilisation de ces matériaux.

Pendant une quinzaine, on ne revit plus les jumeaux, même à la messe, le dimanche. Et c'est alors qu'en pleine nuit une lueur, venue de l'enclos, chez les Mathieu, illumina toute la partie sud de Saint-Ours.

†

De nos jours, d'expliquer Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, on eût sans doute pensé à des manigances de la cinquième colonne. La police fédérale eût sans doute posé des questions et visité les lieux suspects. Mais nous étions en période de paix et les jumeaux expliquaient leurs agissements en ne se montrant pas au village.

Intrigué, le conseil municipal apprit en définitive que les jumeaux se livraient à une invention devant révolutionner le monde et le protéger tout à la fois.

Au bout d'un mois, le chemin de fer dirigea, de nouveau, trois autres wagons, mais remplis de ciment, cette fois. Et le transport en tombereaux s'effectua encore vers l'enclos mystérieux des Mathieu.

Un dimanche matin, les jumeaux se montrèrent au village, ou plutôt montrèrent de nouvelles cravates. Cette fois, il s'agissait de lavallières d'inventeur. La moitié de la poitrine en était recouverte. Ils étaient au possible remplis de mystère.

Les Saintoursois apprirent enfin du crieur que les messieurs Mathieu invitaient le village à se rendre dans l'enclos où une démonstration du nouvel appareil aurait lieu. Les inventeurs

avaient mis au point un nouveau canon capable de lancer à des lieues différents projectiles.

La clôture du domaine avait été démolie, lorsque la foule, à trois heures de l'après-midi, s'assembla chez les jumeaux. On était en présence d'un canon énorme visant les ruines d'une vieille maison de pierre laissée par les ancêtres au bout de la terre, c'est-à-dire à deux milles.

Avant que le feu fût mis à une mèche, oui, une mèche des plus compliquées tant le tressage en était savant, Jules et Antoine expliquèrent que le canon reposait sur une couche de béton armé d'une profondeur de dix pieds et appuyée sur le roc.

Le canon était chargé jusqu'à la gueule d'une tonne de fer, de quatre tombereaux de pierre, et de plusieurs explosifs capables d'anéantir toute une ville ennemie. Pour l'instant, on s'était limité aux ruines de la vieille maison. En un instant, l'obstacle à l'avancement de la science, la maison des ancêtres n'allait plus être.

Tout le monde se boucha les oreilles et le coup partit.

. . . . . .

La charge avait été projetée, sous la force de l'explosion, par la culasse du canon. Et c'est ainsi que la ferme et le jardin du père Mathieu furent labourés, à l'inverse, en un seul coup, et mis en pièces, tandis que les ruines des ancêtres demeurèrent debout.

Et c'est ainsi, d'ajouter Joë Folcu, que les jumeaux prirent le « bord » de l'asile.

q

Chapitre 43 La marche funèbre d'un grand chef de musique

La musique s'adresse au subconscient, comme le whisky est destiné à l'esprit. Mais encore faut-il que le code musical soit conscient, de même que le buveur, au préalable, ait un peu d'esprit, ou que le whisky soit buvable. Le dernier commentaire est de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.

Si le télégraphe est constitué par des brèves et des longues, la musique doit sa consistance à la durée des sons, et à celle des silences. Le tout se mesure à la baguette, comme le whisky au demiard, ou au « tumbler ». Ce dernier commentaire est de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.

Il faut un chef de musique à plus de quatre instrumentistes. Toutefois, le même directeur peut servir à un orchestre symphonique de cent vingt musiciens. Une taverne est plus coûteuse, en matière d'administration, à raison d'un servant pour chaque groupe de douze tables. De plus, il faut laver les verres. Ces deux derniers commentaires sont de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.

Bref de formule ! Joë est maintenant d'avis que le lecteur pourra juger de la mésaventure survenue, ces temps derniers, au notable chef de musique Soroski, pendant une interprétation de 1'Après-midi d'un faune,de Claude Debussy, par l'orchestre symphonique d'une grande ville, quelque part aux États-Unis. Au lecteur qui ne saisirait pas quelques détails macabres de ce récit, il serait recommandable qu'il s'en tînt aux quelques commentaires de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.

†

Après l'intermède, grande fut donc la surprise de constater que le chef de musique Soroski revenait à son pupitre avec sa partition sous le bras.

Comme on avait beaucoup vanté son interprétation toute personnelle de l'Après-midi d'un faune,comment le grand maître ne connaissait-il pas, au moins, ce morceau de mémoire ? Craignait-il une attaque d'amnésie, ou en souffrait-il déjà ?

Et voilà que le grand maître, qui avait eu grand air, au cours de la première partie de son programme, semblait être aux prises avec de gros soucis lorsqu'il apparut sur le plateau de l'auditorium. De plus, ce teint rose, malgré sa chevelure blanche, était devenu blême.

Dès qu'il se montra, les applaudissements d'usage ne se prolongèrent pas. Le silence avait retrouvé son empire avant même que la baguette se fît entendre contre le pupitre. On eût dit que le maître allait se tourner vers l'auditoire pour lui annoncer un désastre.

Parmi les musiciens, la stupeur était plus apparente. On voyait le maître de face, et quelle face ! Pendant la première partie du programme, on n'avait eu qu'à se féliciter d'une figure aussi expressive. Le beau vieillard, les bras hauts, avait hurlé pendant les fortissimo. Et les cuivres donnaient à qui mieux mieux de la voix ; les cordes des violons grinçaient à se rompre et, pour employer une expression chère à Joë Folcu, la grosse caisse paraissait « en maudit contre sa peau de cochon ».

Auparavant ce visage expressif avait la variabilité des traits qui portent toutes les nuances. Les instrumentistes savaient à l'avance ce que le maître allait exiger des partitions. À la moindre satisfaction, ses lèvres souriaient avec la même douceur qu'elles savaient se moquer sans malice.

C'était un grand maître dont les expressions remplaçaient le moindre conseil pendant les répétitions. À l'inverse des autres, ses recommandations semblaient superflues. Tout passait dans l'élégance de ses gestes. Il savait chevaucher, dans l'affirmative, s'incliner dans la douceur et les violons, en échange, lui présentaient un tissu de soie, dont il semblait en vouloir caresser l'hommage. Pendant la marche funèbre de la septième symphonie de Beethoven, on eût dit que le directeur aurait pu verser des larmes.

†

Maintenant, on avait devant soi un automate. Comme il levait les bras pour entamer, on avait craint qu'il plongeât comme d'un tremplin. L'Après-midi d'un faune,on le reconnaissait à peine. Ce n'était pas les désirs et les danses du petit bouc enchanté qu'il célébrait en musique, mais la simple promenade éhontée d'un veau « ben malade », dirait Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.

Soroski ne donnait pas la mesure. Il la battait d'un geste automatique mû par des fils. Une véritable marionnette. Et son visage, comme celui d'un pantin, était de bois. Sa taille ne se soumettait à aucun entrain. On ne voyait du musicien que les deux poignets entrant et sortant des manches, par saccades.

À la répétition de la veille l'orchestre avait appris de Soroski tout le pittoresque du faune de Debussy. Emporté par les haut-

bois et les harpes, et sur le faîte des sons aigus des cordes pincées, le petit faune avait dansé aux bras des bergères égarées. Le feuillage bruissait comme une mer calme au montant. Le soleil de l'après-midi d'ivresse avait transpercé chacune des feuilles de ses soleillées. Puis le soir violet était descendu, apportant tous les regrets des bergères éplorées que l'après-midi eût été si court. Avant l'aube, le cri de détresse poussé par le faune, sur la rive du lac, avait ému chacun des instrumentistes. Le concierge de l'auditorium avait sans doute versé des larmes. Jamais un faune n'éprouva si grande alarme.

†

Soroski, devant son auditoire refroidi, n'avait de sa baguette que mesuré les temps et la durée des notes muettes. Le plus grand désarroi régnait dans l'auditorium. Et toujours le visage du grand maître conservait ses lignes impitoyables. Le temps des mesures était mesuré. Rien de plus ne surgissait de ce vaste ensemble des sons.

Pourtant à l'intermède, Soroski n'avait reçu aucun message désastreux. Le grand maître s'était appliqué à causer aimablement avec ses musiciens et à s'informer de leurs préférences. C'était l'homme-réceptacle, celui auquel on peut tout confier sans craindre d'être rabroué. Quand il parlait de certaines œuvres musicales, ce visage, maintenant si froid, se transfigurait.

†

Lorsque la dernière note se fut éteinte, lorsque tous les musiciens eurent déposé leurs instruments, quelques applaudissements étaient venus couronner cette symphonie mécanique. Le maître ne s'était même pas retourné vers son auditoire. Sans la

moindre inclination de tête, et d'un visage nullement animé, ou défait, par la fatigue ou la défaite, le maître s'était acheminé vers les coulisses avec la même impassibilité. On eût dit qu'il rentrait d'une simple excursion. Et pendant que le public, aussi dégoûté que déçu, évacuait lentement la salle, c'est dans ces mêmes coulisses que les musiciens apprirent le grand désastre.

Soroski, appuyé au dossier d'une chaise, subissait enfin une détente. Son visage avait conservé la même pâleur, mais une larme brillait sur sa joue. À tous ceux qui osaient lui adresser la parole, le maître ne fixait que leurs lèvres.

Le lendemain, tous les journaux portèrent, à leur manchette de première page, la sinistre nouvelle d'un grand directeur de musique frappé subitement de surdité, au moment où il allait monter après l'intermission au pupitre de son orchestre symphonique.

. . . . . .

..

Le grand chef de musique avait eu le courage de conduire ses musiciens avec le seul truchement de la mesure. Et sur sa partition ouverte, il n'avait observé que la technique des temps et la durée des sons.

q

Chapitre 44 Le fredonnement de l'enfance exprime une mélodie inédite

Les coquillages sont les haut-parleurs de la mer. À Saint-Ours, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, n'a-t-il pas garni d'une conque authentique le meuble de sa radio ? Il n'entend pas être blagué par les émissions de Berlin. Chaque fois qu'il est question de combats navals, Joë appuie son oreille contre le coquillage. Parmi les bourdonnements de la mer, n'a-t-il pas entendu déjà le tourniquet d'une hélice de sous-marin ? Si jamais un V-Boat remonte le Richelieu, le marchand de tabac en feuilles ne veut pas être pris de court. Sa chaloupe verchères, il la tirera sur la côte. Chacun son patriotisme.

†

Mais la théorie de la conque et ses membranes sonores, me remettent en mémoire des mélodies entendues, non pas dans les oreilles d'autrui, mais dans les miennes. Que mon appareil auditif ait vraisemblablement la forme d'un coquillage (son ouverture porte même le nom de conque), je n'entends pas que Joë Folcu fasse intervenir ses commentaires, car j'ai à vous entretenir aujourd'hui de mon grand-père. Bien qu'il portât le nom de Dézéry, et ma grand-mère, celui de Zélie, et que tous deux ne zézayassent point, cet aïeul était un homme accompli et tout chez lui se trouvait achevé, ou enviable.

Avant de vous raconter les derniers jours de mon grand-père, et l'histoire de son oreille, il faut que mon auditoire admette que l'oreille, même si l'une est sourde, ne s'en trouve pas moins un réceptacle et un émetteur de sons, ainsi qu'un coquillage, soit-il

enfermé au tréfonds d'un placard, reçoit le bruit de la mer, et le conserve.

Des mélodies, comme tout le monde, mes oreilles n'en sont pas exemptes. À l'époque où je n'avais pas encore entendu le piano de ma voisine, et le braillement de ma sœur, tous les matins, je prêtais l'oreille à des sons connus de moi seul. Et sans que ma mère ait chanté, la veille, pour m'endormir, je m'essayais à fredonner ces airs.

J'ai toujours été d'avis que le tympan est synonyme d'une tonalité intrinsèque. Chacun de nous porte une harmonie qui s'impose à tous les bruits extérieurs et toujours une chanson apprise, dès le jeune âge, vient la corrompre. Les grands artistes, même ceux dont les mélodies sont nombreuses, n'en produisent en vérité qu'une seule, celle qu'ils portaient en naissant. C'est autour d'un chant unique, la chanson initiale de l'oreille, que le compositeur exercera ses tâtonnements. La gloire en musique ne sera permise qu'à ceux qui pourront transmettre, à leur science des sons, les précisions mêmes de la chanson entendue, un jour, d'une oreille vierge de sons.

Des enfants qui n'avaient pas le sens musical, qui n'avaient « pas d'oreille », et qui dans l'avenir ont démontré le contraire, avaient tous fredonné un air dont ils ignoraient la notion, un air personnel. Avant qu'ils aient retenu la chanson maternelle ou filiale, peu importe, les enfants disposent de bribes de chansons inédites.

†

Cette constatation ne m'est pas venue que des enfants. Mon grand-père a complété la véracité de cette théorie.

Jamais ce vieillard, que je revois sous un canotier de paille, et portant cravate rouge à toutes les occasions, car il était affublé du nom de Dézéry ; jamais ce vieillard ne s'adonnait au chant. Je crois même que son oreille était rebelle. Mais lorsqu'il avait des soucis, toujours il fredonnait un air que je ne pus fixer, et que ma mémoire non plus ne saurait oublier.

Lorsque je reçus ma première fessée, elle lui avait sans doute été plus pénible qu'à moi-même. Le vieux s'était retiré dans une pièce voisine et, pour la première fois, je l'entendis fredonner.

Jamais je ne lui en fis la remarque, mais le grand-père, certain matin, fredonnait dans son lit. Cet homme devait être triste, triste peut-être d'une tristesse qu'il ignorait. J'y tiens, car nul fredonnement n'accompagnait ses moments de gaieté évidente. Ce fredonnement ne s'est tu, vraiment, que lorsque le vieux fut frappé de paralysie conséquente à une hémorragie cérébrale.

Le vieux Dézéry mit neuf années à mourir. Certaines cellules de son cerveau s'étaient resserrées. De souvenirs, il n'en avait que de gens déjà décédés. En d'autres termes, les vingt dernières années de sa vie étaient perdues. Il ne se souvenait que des anciens, ceux qu'il avait fréquentés avant sa vingtième année. Il était « tombé en enfance », tombé à l'époque où un enfant aurait vécu parmi des parents et des amis de vingt ans ses aînés.

Ces cas d'amnésie produisent de singulières coïncidences. Lorsque grand-père s'informait de quelqu'un, parce que celui-ci s'était présenté à sa mémoire plutôt allongé, dans un sens, qui raccourcit dans l'autre, invariablement, il s'agissait de personnes décédées. N'aurait-il oublié que les vivants ? Dans la famille, on disait du vieux qu'il voyait déjà dans la mort.

J'étais seul à veiller le vieux lorsqu'il entra dans l'agonie. C'est dire qu'on ne s'attendait pas à sa mort.

Il pouvait être trois heures du matin. J'occupais une chambre voisine de celle du moribond, et je lisais au lit, ma veilleuse fixée sous les draps, afin qu'on ne s'aperçût pas de mes excès. La nuit était silencieuse et par l'ouverture de ma cachette, à gauche du lit, afin que l'air pût circuler sous ma tente nocturne, je percevais la profonde respiration de ce cher voisin.

J'allais mettre mon souffle au rythme du sien, j'allais pour ainsi dire m'assoupir, lorsque son sommier se mit à geindre. Le vieux avait remué.

C'est alors que je tressaillis. Un fredonnement, bien connu de mon oreille, venait de l'autre chambre. Avant de sauter du lit, j'avais rejeté le haut des couvertures. Cet air connu, mais non encore déterminé, m'avait étonné. Dès que ma mémoire se fut quelque peu familiarisée avec ce fredonnement, et que ce chant ne put être que celui de mon grand-père, je ne bougeai plus. Grand-père, qu'il rêvât ou non, retrouvait sa lucidité.

Après neuf années, peut-être, me souvins-je mieux de cet air que lui-même, car ces bribes de chansons sans mot, cette chanson qui se suffit à elle-même, n'avait occupé que sa nonchalance.

Depuis son alitement, le vieux tombé en enfance n'avait pas été importuné par les fredonnements propres aux seuls enfants.

On sait que les paralysés éprouvent, à l'heure de la mort, un moment de lucidité. La pression cérébrale s'étant relâchée, le sang coagulé retrouve sa pression d'alors, et c'est ainsi que le

cœur en est par trop dilaté. La mort est généralement instantanée.

†

Mon grand-père ne s'est pas réveillé pour mourir. Je fus le seul à constater que le vieux dormait et que ce dernier sommeil ne put être confondu avec l'agonie. Le moribond fredonnait sans ouvrir les yeux. Cet air trop connu ne pouvait être celui d'un râle.

L'aïeul, réveillé par les approches de la mort, aurait eu le grand souci de songer aux vivants qui assistaient à son départ.

Pour moi, ce fredonnement accompagnait, comme autrefois, un chagrin, mais le vieux, sans ouvrir les yeux, l'avait endormi à jamais, tout comme certains enfants s'endorment eux-mêmes en fredonnant.

q

Chapitre 45 Une femme pour une botte de paille…

C'était à l'époque heureuse où le village de Saint-Ours portait bien son nom. N'y trouvait-on pas des Saint-Ours, avec ou sans particule ; des Saintoursois et saintoursiennes, avec ou sans majuscule ; des Épais et des épaisses, avec ou sans épaisseur. De ceux-là, il en naissait toutes les cinq années, dans les arrière-rangs de la paroisse.

C'était à l'heureuse époque où les William répondaient au nom de Tit-Gamme ; les de Groseilliers, au nom de Le Croche ; les Robin, au nom de Bibine ; les Loranger, au nom de Aubert et, dans l'intimité, Tit-Bert ; les de Saint-Paul, au nom de Le Pot, dans les grandes occasions, et de Le Potte, les autres jours, le dimanche excepté.

C'était à l'heureuse époque des Épais où l'on disait de la rivière, tous les printemps, à l'heure des grandes crues, que ses courants coulaient en remontant.

†

Or, un printemps, après les fontes, alors que les routes ne conservaient de l'hiver que ses innombrables couches de crottin, le curé du village avait reçu la visite imprévue du père Michaud.

Cette famille habitait, en compagnie de quelques autres, une ferme dont la terre était en pente, au bout d'un rang. On eût dit que cet emplacement était juché au faîte d'un coteau, à la séparation même des eaux.

Dès la moindre tempête, en décembre, la neige s'amoncelait au bout du rang, et ces quelques fermes se trouvaient isolées de la paroisse, et pour toute la durée de la saison. On les appelait, au Village, les enneigés. Dans cet enclos, la famille des Michaud voisinait avec les de Groseilliers dit Le Croche, et les Folcu, et les de Saint-Paul dit Le Pot, ou Le Potte.

Au sujet des Folcu, je dois expliquer ici que ces Folcu étaient les ascendants de Joë Folcu, aujourd'hui marchand de tabac en feuilles, en plein Saint-Ours. Or, les Folcu d'aujourd'hui étaient

autrefois des Folco, car cette famille se prévalait, à l'époque, d'un ancêtre né dans une province anglaise.

†

On comprend maintenant que la venue d'un « enneigé », dès la fonte des neiges, chez le curé, pouvait être considérée comme une visite imprévue. Les Michaud, les Le Croche et les Folco, tous gens fort timides, et surtout épais, à cause de l'isolement hivernal, devaient être aux prises avec un problème difficile pour avoir ainsi délégué l'un des Michaud, le père, vers monsieur le curé.

Le père Michaud, cette fois, n'était pourtant pas intimidé, lorsqu'il lâcha, tout d'une traite, dès que monsieur le curé se fut informé du but de sa visite :

— On fait des tartes, chez nous, monsieur l'curé ! et tout le monde en aura…

Il faut être de Saint-Ours pour donner un sens aux mots de la tribu. « Faire des tartes pour tout le monde » constitue une formule en raccourci et qui signifie un projet de mariage. En d'autres termes, c'est dire que l'on prépare des noces et que toute la paroisse est invitée.

— Monsieur l'curé, j'apporte les bans.

Le cher prélat n'eut pas à recourir au voisin pour apprendre que le père Michaud désirait « Faire publier les bans ».

— Oui, monsieur l'curé, c'est pour ma fille Magrite, et avec Le Potte…, j'veux dire avec Le Pot.

Et c'est ainsi que le mardi suivant, deux heures avant l'heure fixée pour les épousailles, que les familles au complet des Mi-

chaud, des Le Pot, des Le Croche et les ancêtres Folco, ascendants des Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, avaient raidi les « guides » de leurs chevaux devant la porte latérale de la sacristie.

†

Tout le monde des « enneigés » s'était présenté à la sacristie vêtu « en hiver », c'est-à-dire que chacun de la fête portait encore fourrures de chat sauvage, crémones, tuques et bottes de feutre. On venait de l'enclos où l'hiver est plus tardif. Les noceurs mirent trois quarts d'heure à se désempêtrer. Lorsque, enfin, la mariée sortit, toute de « rose nanane » habillée, de ses nombreuses cravates et ceintures, le bedeau, l'ayant reconnue comme fiancée, lui avait indiqué le confessionnal.

À cette époque, les bans une fois publiés, toute la cérémonie du mariage s'accomplissait en une seule séance. On se confessait, on signait les registres, le prêtre, enfin, bénissait le mariage.

Les trois familles des Épais étaient alignées près des murs, et monsieur le curé se dirigeait vers le confessionnal, lorsque deux individus sortirent des rangs. À ce moment, la grosse Magrite était déjà dans son compartiment, derrière le rideau violet.

Monsieur le curé, en surplis, croyant que le fiancé se faisait ainsi accompagner d'un camarade, jusqu'à l'entrée du confessionnal, et en présence de l'hésitation des deux, ne faisant que s'incliner en les dépassant, leur avait indiqué d'un geste la guérite libre du confessionnal.

Après avoir confessé sa pénitente de gauche, à peine venait-il d'ouvrir le treillis de droite que le pauvre prêtre poussa un cri de

surprise.

Les deux individus, rencontrés à la porte du confessionnal, avaient pris place dans le compartiment de droite. Par l'ouverture du guichet, monsieur le curé s'était trouvé en présence de deux visages gonflés par le peu d'espace réservé à la confession.

Et c'est ici que le drame commença. Les deux personnages en question, Le Potte et Le Croche, devant l'invitation de monsieur le curé, s'étaient entassés dans le confessionnal, et pour cause, car tous deux avaient juré d'épouser Magrite. Devant l'indifférence de la future mariée, aucun d'eux ne voulait renoncer à ses droits.

Dans les familles du Le Croche et du Le Pot, on s'était préparé à la noce et dans les deux maisons les tartes déjà s'empilaient à faire concurrence à tous les meubles des cuisines.

Avant que monsieur le curé les sommât d'en venir à une entente, et que l'un des deux laissât les lieux, il y avait eu quelques bousculades dans le compartiment de droite. Afin que les deux faces se présentassent dans le guichet, les deux fiancés s'étaient agenouillés d'un seul genou et chacun avait passé son autre jambe par-dessus l'épaule de l'autre.

Après s'être « dépris », puis confessés, eux qui étaient tellement épris, Le Potte et Le Croche se présentèrent devant le registre.

— Mais enfin, s'écria monsieur le curé, lequel des deux, mademoiselle Magrite, désirez-vous épouser ?

La « future » n'avait que souri. Chacun des deux lui plaisait, et lui convenait.

— Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? s'écrierait aujourd'hui Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles ?

Toutefois, monsieur le curé n'entendait pas continuer la farce des entêtés et s'était adressé au père Michaud, le père de Magrite.

— Monsieur Michaud, puisque votre fille est indécise, prenez au moins une décision pour elle, ou que chacun s'en retourne, dos à dos, et avec dépens.

— Magrite les aime ben tous les deux, répondit l'autre, après s'être quelque peu décrotté le nez. Pour moué, il y a un an, Le Potte m'a déjà passé une botte de paille pour ma vache et c'est ce qui lui a sauvé la vie, à ma vache. J'ai donné ma parole d'honneur, en crachant par terre, que je lui donnerais ma fille Magrite en mariage. Si mon honneur est en jeu, monsieur l'curé, j'pense ben que Le Potte va faire l'affaire.

Le Pot épousa Magrite, soit, mais comme Le Croche avait empilé des tartes chez lui, on lui donna, la semaine suivante, la sœur aînée de Magrite en mariage.

Dans l'enclos des enneigés, les noces se prolongèrent pendant un mois : une semaine chez Magrite ; une autre semaine d'attente consacrée aux secondes épousailles, encore chez Magrite ; une troisième semaine chez Le Potte, et une quatrième chez Le Croche.

Toutes les tartes furent mangées.

q

Chapitre 46 Les grincements d'une chaise berceuse abusive

Ma mère, par économie, ne m'a jamais bercé et, non plus, mon lit d'enfant n'était garni de bascules. Au moindre balancement rythmique, je rendais mon lait.
Encore, aujourd'hui, la chaise berceuse me donne la nausée. J'évite ces fauteuils comme le mal de mer. J'ai pris en haine tous ceux qui en abusent.

Jamais je n'admettrai qu'un homme doive se soumettre, en public, à la pratique vulgaire d'une berceuse. Pour un pubère, c'est inesthétique, autant qu'une escarpolette confiée à un vieillard. Ça fait trop enfant ! Représentez-vous l'air hébété d'un citadin en redingote, et se confiant à une chaise berceuse, à la campagne, sur une galerie. Dans l'intimité, quelle femme intelligente accorderait des faveurs à un prétendant qui se bercerait en pantoufles ou en manches de chemise ?

Le cœur m'a toujours levé en présence de ceux qui se lèvent les pattes, même s'ils répondent aux exigences d'une chaise versante.

†

Mais la chaise berceuse ne m'est pas qu'antipathique. Je la redoute depuis le jour où je lui ai trouvé un sens diabolique.

J'avais un jour aménagé, sur une rue calme, au premier étage d'une maison de trois logements, un studio qui devait m'apporter silence et isolement. De ce plain-pied, je n'occupais qu'une pièce, à l'arrière, et donnant sur une cour. Des arbres m'en cachaient la

vue. Pour m'assurer cette tranquillité, j'avais loué le logis dans son ensemble. C'est dire que pour me terrer dans mon sanctuaire, je devais traverser le long corridor d'une maison déserte et dépourvue d'ameublement. En somme, j'habitais une maison inhabitée. J'eus préféré, bien sûr, une entrée à l'arrière, par la cour, mais la sonorité des pièces nues, qu'il me fallait côtoyer, dès mon entrée par la rue, était compensée par la solitude enfin conquise.

Un soir, par désœuvrement, que je faisais les cent pas, le plancher de cette pièce, à ma grande surprise, se mit à grincer. Sous le tapis, au coin gauche de ma table de travail, il gémissait chaque fois que j'y posais le pied.

Cette chambre, pourtant silencieuse, où nul craquement organique des murs ne troublait mon travail ; cette chambre séparée d'une rue tapageuse par un long corridor et plusieurs pièces désertes ; cette chambre propice au recueillement venait subitement de me révéler un point vulnérable.

Le plancher de bois dur, à la gauche de ma table, et sur une surface égale à celle d'une chaise, ne pouvait garder le silence. Il grinçait à mon passage et transmettait ainsi l'avertissement de ma présence à toute la maison.

Immédiatement, je fis le tour de toutes les pièces. Sous mon poids, toutes les planches étaient discrètes.

C'est alors que je songeai à une chaise berceuse. À ma gauche, en ce point précis du parquet, les bascules d'une chaise berceuse avaient ici donné du jeu à quelques planches. Quelqu'un, des journées, ou des nuits entières, s'était bercé en ce lieu.

— Pour vous bercer ainsi, cher locataire, pensai-je, de quel chagrin inconsolable souffriez-vous ?

— Il s'agissait peut-être bien d'un berceau devant l'éternel. répondrait Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles et, par surcroît, grand berceur lui-même.

†

Pourquoi, au cours de cette nuit, l'automne avait-il quelque peu dégarni le feuillage, en face de ma fenêtre ? La mésaventure qui va suivre, et qui est le sujet même de ce récit tragique, ne se fût sans doute jamais produite si, le lendemain, je n'avais aperçu, de ma fenêtre, une vieille chaise berceuse au fond de la cour. Il ne pouvait y avoir de méprise. Renversée, les bascules en l'air, sur un tas de guenilles et de vieux papiers d'emballage, cette chaise avait été abandonnée parmi les rebuts du dernier déménagement. Et jamais je ne pus me départir de la conviction que cette chaise était bien la seule responsable des dégâts causés à mon plancher. L'usure à ses bascules démontrait, sans contredit, l'usage qu'on avait fait de cette antiquité sur mon plancher, à gauche de ma table de travail.

Et c'est uniquement pour m'en convaincre, tant j'ai la curiosité naïve (ce qui me rapproche quelque peu des grands romanciers de romans-feuilletons) ; oui, c'est uniquement pour me convaincre des responsabilités autrefois encourues par cette chaise, que je l'ai transportée dans ma chambre, à la faveur de la nuit suivante, et déposée sur les planches criardes, à gauche de ma table de travail.

Puisque des générations entières s'étaient bercées, n'avais-je pas le droit de me rendre compte enfin des raisons qui justi-

fiaient cette pratique de la chaise berceuse ? Ne fallait-il pas, toutefois, que la chaise comportât un vice, ou une manie, puisqu'elle pouvait, ainsi, démolir un honnête parquet ?… et surtout qu'on en fît à ce point usage ? Si autrefois les balancements rythmiques de mon enfance me donnaient la nausée, peut-être avais-je changé de tempérament. Pourquoi me serait-il refusé de me rendre compte ? N'apprend-on pas à tout âge de nouvelles voluptés ?

†

Et c'est alors que moi aussi, le nouveau locataire, fis craquer le plancher de cette chambre, à l'aide de mon pauvre derrière bien casé dans une chaise, et de mes pieds joints qui, prosaïquement, s'évertuaient à des envols, pour retomber, incessamment, à leur point de départ, au pied de la chaise, entre l'extrémité avant des bascules.

Trève de descriptions vulgaires.

Savez-vous que la troisième nuit j'avais contracté le vice de la chaise berceuse ? Mais oui, je n'éprouvais plus de nausée. La chambre ne donnait plus de la bande comme une cabine en haute mer. Moi, qui cherchais autrefois mes inspirations en accomplissant les cent pas, ma chaise, maintenant, m'en procurait.

Pour un rêveur adonné aux pratiques de la chaise droite, quelles singulières impressions encourues sur les bascules.

Avec une jambe repliée sous le postérieur (à la demi-indienne) un seul de mes pieds touchait le plancher. J'avais l'impression que ce pied reposait sur la pédale d'un rouet. Le craquement rythmique de la chaise et du plancher faisait ici office de roulement syncopal et criard d'un même rouet. Au cours de la troi-

sième nuit, ce que j'en ai enroulé de sensations nouvelles dans la bobine.

Une autre fois, les craquements se confiaient à l'écho du corridor et des pièces. Toute la maison semblait geindre, comme l'armature d'un navire aux prises avec une tempête. Je percevais les vents, puis des voiles se déchiraient du bas jusqu'en haut, comme dans le Temple de la Passion.

Une autre nuit, les grincements de la chaise et du plancher m'avaient transporté sur la selle métallique d'une faucheuse mécanique. Des milliers d'épis tombaient avec un bruissement sec et les dents de la faux mâchaient au ras du sol tout un territoire agraire. Souvent, les bruits de la berceuse pouvaient se confondre avec ceux d'une vache mastiquant du céleri, ou d'un jupon se froissant sur les feuilles mortes d'un trottoir automnal.

Quelles nuits endiablées ! En fin de compte, adonné au vice de la chaise berceuse, je ne dormais que le jour. L'enchantement des rythmes grincheux se comparait quelquefois à un matelas de paille sur lequel un malade se tourne. On eût dit, n'est-ce pas, la fièvre et le délire.

J'avais attrapé, aux dires de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, la fièvre des berceuses, de même que d'autres prennent la fièvre des foins.

†

Après trois nuits d'un tel régime, l'enchantement, d'un seul coup, prit fin. Qu'est-ce à dire ?

Quelqu'un venait de sonner chez moi, à la porte d'avant. Ce quelqu'un venait de l'étage inférieur. Les yeux agrandis par l'hor-

reur ou le manque de sommeil, mon locataire d'en dessous désirait obtenir un entretien.

— Si je comprends bien, monsieur, dit-il, en matière d'entrée, c'est bien vous qui vous êtes emparé de la chaise berceuse abandonnée dans la cour ?

À ma réponse affirmative, le locataire d'en dessous éclata en sanglots.

— C'est bien ce que j'avais pensé, m'expliqua-t-il, comme il se reprenait à respirer moins lourdement.

Et voici de quel crime je me suis rendu coupable.

†

L'an dernier, pendant des mois, quelqu'un s'est bercé dans ma chambre, toutes les nuits, de la brune à l'aube, incessamment. Jamais le locataire d'en dessous, importuné d'abord par la chaise abusive, et les grincements de plus en plus grincheux de son plafond, n'avait pu savoir à qui incombait une telle persévérance.

Ce locataire d'en dessous s'était, à la longue, habitué à dormir au rythme de cette chaise bruyante. Détail, pour le moins assez naturel, dès que la berceuse d'en haut interrompit ses pratiques, le locataire d'en dessous en était réveillé.

Or, selon le récit du locataire d'en bas, mon individu avait compté sur cette chaise pour dormir. Comme il souffrait autrefois d'insomnie, il se devait d'être reconnaissant à la berceuse d'en haut. Hypersensible, comme tous les gens qui ont manqué de sommeil, le nouveau délivré du mal s'était imaginé que seule une femme pût ainsi veiller sur son sommeil. En définitive, il avait

aimé oui aimé d'amour, par le truchement de cette chaise bruyante, la belle berceuse de ses nuits.

Le printemps dernier, comme elle déménageait de jour, et à l'improviste pour son amoureux inconnu, la belle berceuse avait jeté sa chaise aux rebuts. Le locataire du bas l'avait reconnue à l'usure de ses bascules. Il n'avait osé s'en servir, ni l'abandonner aux boueurs. Pour lui, cette chaise représentait un culte.

— Mais alors, lui fis-je remarquer, de quel sacrilège m'accusez-vous ? Si je me sers aujourd'hui de cette chaise, ne retrouverez-vous pas le sommeil dont le départ de la belle berceuse vous avait privé ? Je vois à vos yeux bouffis que mes bercements ne vous suffisent pas. De quoi vous plaignez-vous ? Pourquoi ne vous bercez-vous pas vous-même ?

— Non, monsieur, répondit le locataire d'en bas, vous ne comprenez pas mes souffrances. Je m'étais, à la longue, habitué au silence, et aux craquements de la belle berceuse. Monsieur, vous avez rouvert une plaie. Si vos grincements de chaise, depuis trois nuits, m'induisent au sommeil, ces sommeils sont devenus des cauchemars. Je rêve d'elle, et ces rêveries m'épuisent, maintenant.

— Mais désirez-vous que j'abandonne cette pratique ? Somme toute, je ne demande pas mieux. Cette chaise, à mon tour, m'épuise. Elle finira sûrement par m'endiabler.

Les yeux du locataire d'en bas s'ouvrirent davantage. Il était horrible à voir.

— Mais non, hurla-t-il, si vous arrêtez de vous bercer, le silence à mon plafond serait le pire des maux. Vous m'épuisez, soit,

mais l'absence de mes rêves, de cette berceuse, maintenant que vous avez rouvert la plaie, me tuerait… Monsieur, ayez pitié de moi.

Le lendemain, les boueurs emportaient cette chaise diabolique. Une semaine plus tard, le fourgon de la morgue emportait, à son tour, le cadavre du locataire d'en bas.

q

Chapitre 47 Secret bien aromatisé par deux lavandières

Lorsque les deux sœurs Loisel pliaient les draps, le lundi et mardi des grands jours de blanchissage, on eût dit qu'elles accomplissaient un culte ou des maléfices.
Louise, afin d'empêcher le drap de toucher le plancher, levait les mains. Jeanne, au même instant, s'inclinait à ses pieds et relevait ainsi l'autre extrémité du drap. Ensuite, d'un commun accord, les deux lavandières, les bras exhaussés, s'approchaient face à face et se touchaient de la ceinture. D'autres saluts venaient compléter les rites. Quelquefois, le croupion haut, les Loisel, les quatre mains en extase, dans une inclination symbolique, se joignaient de nouveau.

Les deux sœurs Loisel exploitaient à Saint-Ours une blanchisserie. Depuis des années, tous les secrets hygiéniques du village passaient dans les cuves de cette lavanderie. Sur les cordes à linge, même les acides, avant la rinçure, ne savaient dissimuler les plis de certains vêtements. Ici, entre les robinets, les cuves et

les planches du repassage, on pouvait écrire la psychologie de toutes les familles, mais sans indiscrétions coupables.

Les Loisel, et personne n'en doutait, se prévalaient d'une discrétion à toute épreuve. Et pour cause.

Si le secret des lavandières ne devait pas être connu, celui des clients pouvait en être de même. C'était un échange.

†

Sur le lit de mort de madame Loisel, la mère, survenue dix ans auparavant, Louise, l'aînée, avait promis de surveiller l'éducation des « jeunes » et de ne jamais se marier avant que la puînée, Jeanne, eût convolé elle-même.

Louise, en présence du prêtre, s'était donc engagée à marier toute la famille. Heureusement, les deux jeunes garçons étaient en définitive entrés dans les ordres. La responsabilité des garçons, aujourd'hui, reposait sur les révérends frères du collège. Jeanne, qui portait bien de nos jours ses vingt ans, se trouvait la première à prendre époux avant que la pauvre Louise pût songer à se caser.

Une singulière coïncidence voulait, chez les Loisel, qu'un seul prétendant eût jeté son dévolu sur les deux Loisel. En d'autres termes, l'homme engagé, Arthur, faisait sa cour alternativement à Louise et à Jeanne. Détail encore plus singulier, les deux lavandières s'en portaient bien. Non pas que l'une et l'autre n'ignorassent les bienséances. Mais il fallait quand même que Jeanne ou Louise, un de ces jours, dût renoncer au projet du cher Arthur.

La promesse de Louise à sa mère avantagerait sans doute la petite Jeanne. L'aînée devait passer, matrimonialement, en se-

cond. Louise était bien consentante, mais le futur marié, de l'une ou de l'autre, avait tout avantage à prolonger la décision de la puînée. Arthur n'ignorait pas que son mariage avec Jeanne le privât de son poste d'« homme engagé » dans la blanchisserie. L'aînée, Louise, en avait assez de faire vivre sa sœur à l'aide de la lavanderie ; disons plutôt en procédant toutes les semaines au blanchissage de la paroisse.

Jeanne, une fois devenue épouse d'Arthur, libérait donc Louise de toutes ses responsabilités. À son tour, l'aînée allait se mettre à la recherche d'un époux afin de se caser elle-même, et la lavanderie des Loisel se trouvait destinée à fermer ses portes et ses cuves.

Comment Arthur, homme marié, pourrait-il s'occuper de son mariage, et de sa famille, s'il perdait incontinent ses droits d'existence à l'aide de la blanchisserie ?

Le problème en était là. On comprend que Louise, fort amoureuse d'Arthur, faisait en sorte que le mariage de sa sœur ne pût s'accomplir aisément. Chaque fois que Jeanne lui parlait de son prochain mariage, toujours Louise s'émerveillait de pouvoir, enfin, disait-elle, abandonner la blanchisserie Loisel.

†

C'est maintenant que la scène des draps mis en plis par les deux sœurs Loisel devient plus compréhensible. Ce même travail constituait leur gagne-pain quotidien, soit, mais sa pratique nuisait de même, par sa promesse de discontinuation, à l'idée de leurs épousailles.

Pauvre Louise ! Nous dirons de même, pauvre Jeanne ! Au fond, Arthur ne s'en plaignait pas trop. En prolongeant ainsi sa cour aux deux jeunes Loisel, n'assurait-il pas la continuation de la lavanderie Loisel ? C'était son gagne-pain d'être ainsi hésitant et également assidu auprès des deux promises.

Louise, l'aînée, ne disposait pas de tous les charmes. Pendant des années, ses mains s'étaient abîmées au contact des lessives. Trois jours par semaine, elle s'appuyait sur le bord des cuves. Toujours ses jupes en étaient humides. La pauvre Louise vieillissait et se ridait aussi vite que le sol autour de la maison des Loisel. C'est là que l'on jetait les eaux sales de toute la paroisse. Le territoire s'était transformé en véritable « ventre de bœuf ». Rien ne tenait !

De son côté, Jeanne s'était toujours refusée à participer à la lessive. Elle savait que ces cuves brûlaient ses mains. Sa sœur ne lui servait-elle pas d'exemple ?

Et c'est aujourd'hui que nous retrouvons les deux sœurs face à face, dans la pratique du pliage des draps. Jeanne, en somme, n'avait consenti à se livrer qu'au travail des draps et à leur mise en place, dans l'air chaud du soleil, sur les cordes à linge.

†

Afin d'empêcher les draps de toucher le sol, Louise, nécessairement, levait haut les mains. Et Jeanne, de son côté, s'inclinait à ses pieds. Ce culte du blanchissage, disions-nous, ressemblait aussi à la gesticulation des maléfices. Certains jours, Louise, les bras hauts, n'éprouvait-elle pas le désir de les rabattre, avec ostentation, sur la tête de sa propre sœur ? Et si Jeanne, de même s'inclinait, était-ce bien uniquement par soumission ? Les pieds

de sa sœur, comme elle eût aimé les prendre avec violence et plonger ainsi la pauvre Louise, tête première, dans la lessive bouillante des cuves.

Mais les sœurs Loisel et l'homme engagé conservaient une discrétion absolue. Aucune cliente ne pouvait deviner la haine que l'on se portait dans cette blanchisserie. Il en était de même pour le secret professionnel des lavandières. Ne lavaient-elles pas le linge sale de toute la paroisse ? Le manque d'hygiène, d'une famille à l'autre, ne transpirait que dans les cuves, et les cordes à linge, véritables cordages de publicité, autour de la maison, gardaient le secret de toutes les destinations, comme au vaisseau en partance, par temps de guerre.

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, est le seul à connaître le drame des Loisel, derrière les draps que la brise chaude agite sur les cordes bien tendues. Peut-être fournit-il du bon quesnel à l'homme engagé, le fiancé sur parole et en permanence des deux Loisel, mais il faut savoir à quel point ce même Joë Folcu se prélasse avec gratuité dans ses propres draps. Pour un homme couché sur le dos, et dont la discrétion est probe, toujours, aux quatre coins de sa couchette, ses pieds rencontreront une bonne fraîcheur.

— Oui, messieurs, dit-il, chez moi, ça sent la lavande.

q

Chapitre 48 Ce chapeau était un tribut floral

Dans sa définition du chapeau, le dictionnaire nous met en garde contre « sa forme extrêmement variable ». Pour éviter tout « enfoncement » dans les siècles, on se contente de mentionner les chapeaux légers, de paille, à plumes, à fleurs, de soie, à claque, chapeau gibus, de fer, etc. Mais depuis la période romaine, il nous manquait le chapeau des morts.

Cette constatation est attribuée à Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles. Le port du chapeau des morts n'est pas encore « enregistré », ni en usage, mais il s'en faut de peu qu'il coiffe tous les morts. Car le chapeau des morts n'est pas inventé d'hier. Il a suffi que Joë Folcu en fasse aujourd'hui la constatation pour s'en rendre compte.

En attendant que ce récit le démontre, on se demande pourquoi tous les entrepreneurs de pompes funèbres ne l'ont pas recommandé à tous leurs clients. Toutefois dès que la découverte, ou la mise au point, sera connue et appréciée, il deviendra sans doute impossible à nos morts d'entrer nu-tête dans l'éternité.

Voici en résumé, le détail qui accompagne la constatation du chapeau des morts et les circonstances qui ont permis le perfectionnement du problème.

Nous étions à l'époque où l'on se servait encore des chevaux. Lorsque le premier cheval, garni d'un chapeau de paille, fit son apparition dans le village de Saint-Ours, Joë Folcu s'était convaincu, en peu de réflexion, que son épouse, pas celle du cheval, mais la sienne en propre, dût renouveler sa garde-robe.

Avant de se rendre chez un chapelier, disons plutôt au magasin général, le marchand de tabac en feuilles avait apprécié que les oreilles du cheval dépassassent le chapeau par des ouvertures à leur usage. S'il faut protéger la tête d'un cheval des ardeurs du soleil, s'était-il avoué, il était convenable que ses oreilles n'eussent pas à subir les mêmes précautions. Car les oreilles d'un cheval n'offrent pas au soleil une surface facile à endommager. Jamais le soleil ne s'attarde sur des pointes.

Voilà, pour le moins, une constatation quelque peu obscure. Somme toute, Joë Folcu a sûrement omis quelques admissions. Il faut croire que le chapeau chevalin venait de le séduire en raison de ses trous à oreilles. Le chapeau, ainsi présenté, avec ses manques de surface, à cause des trous, devait certainement être moins coûteux.

Aux prises avec ce genre de soustraction en prix coûtant, Joë Folcu en serait venu à désirer que sa femme fût garnie de longues oreilles, si une autre conclusion ne s'était présentée. Que les oreilles d'un cheval n'eussent pas à être protégées du soleil, et que le chapeau, conséquemment, coûtât moins cher, toute la tête de madame Folcu devait-elle, pour cette raison, se couvrir du soleil dans son entité ? Si le cheval a des oreilles qui dépassent, et que son chapeau en bénéficie comme dimensions, madame Joë Folcu n'était-elle pas avantagée d'une tresse mise en toque, au milieu de sa coiffure, qui se pût dispenser d'un abri contre le soleil ? En d'autres termes, pour que le faîte de madame Joë Folcu fût garni d'une toque épaisse, devait-on lui couvrir entièrement la tête, comme on eût fait d'une tête ornée d'une tonsure ?

Et c'est à ce stage du raisonnement que Joë Folcu en était venu à décider de garnir la tête de sa femme d'un chapeau genre

couronne, qui ne protégerait du soleil, ou de la pluie, que la circonférence. Pas plus que les oreilles d'un cheval, on ne devait s'occuper d'une toque de femme.

Ainsi avait dû conclure Joë Folcu lorsqu'il sortit du magasin avec une boîte à chapeau aussi légère que vaste.

Afin d'éclaircir le récit, précisons que le marchand de tabac en feuilles destinait à sa femme un chapeau troué au centre, et dont la circonférence était ornée de fleurs, lorsqu'il s'engagea ainsi accoutré dans le portique de son pauvre camarade Arthur Allaire, décédé depuis la veille.

Il faut comprendre qu'avant de présenter son cadeau à madame Joë Folcu, le cher époux s'était présenté chez les Allaire afin d'offrir ses sympathies aux endeuillés. Le port d'un paquet est-il interdit au malheureux qui se rend auprès d'un mort ? Jusqu'ici, rien ne prêtait au ridicule dans la conduite de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, et ami éprouvé par la mort de l'un de ses amis.

C'est ici que le récit devient quelque peu incohérent.

À peine Joë Folcu, et son paquet, étaient-ils dans l'antichambre du salon mortuaire, chez les Allaire, qu'un maître de cérémonie s'approchait du visiteur et le libérait obligeamment de sa boîte à chapeau.

Joë Folcu n'en était pas à sa première visite officielle d'un mort. Il savait qu'à un service de première qualité s'ajoutent incontinent des soins délicats. Le maître de cérémonie et Joë Folcu venaient de s'induire en erreur. Si le marchand de tabac en feuilles ne s'était pas opposé à ce qu'on s'emparât de son paquet,

c'est qu'il croyait l'autre en droit de le soulager de sa boîte encombrante à l'heure des épanchements sentimentaux.

Quant au maître de cérémonie, il avait tout simplement confondu la boîte à chapeau de Joë Folcu avec une boîte de fleuriste. Non seulement la confusion embrassait la boîte à fleurs, mais son contenu de même.

Et c'est ainsi que Joë Folcu, agenouillé près du cercueil, pendant qu'il priait pour l'âme de son ami défunt, venait subitement de reconnaître le chapeau de sa femme parmi les couronnes et les gerbes de fleurs ornant la chambre mortuaire.

Comment vouliez-vous que le malheureux mari pût tendre une main vers le cadeau de sa femme, sans encourir le risque de passer pour un voleur de couronnes mortuaires ? Joë Folcu doit-il être blâmé du simple fait que certains chapeaux ressemblent en tout point à des ornements funèbres, même si ceux-ci remplissent un rôle divertissant ? Condamnerez-vous, également, le maître de cérémonie de n'avoir pu distinguer une boîte à fleurs d'une boîte à chapeaux ?

†

Malgré l'aventure de Joë Folcu, et la mésaventure de madame Joë Folcu, jamais le marchand de tabac en feuilles n'aurait désigné le chapeau de sa femme du nom de chapeau de mort, si le tribut floral, alias chapeau fleuri, n'eût été choisi, par son originalité, comme couronne digne d'être placée bien en vue sur le cercueil, pendant son transport de la maison à l'église, et de l'église au caveau familial du cimetière.

De son côté, madame Joë Folcu aurait certainement pu s'introduire dans le caveau, au lendemain de la cérémonie, afin de réclamer son dû au cercueil. Les fleurs de cire pouvaient aussi bien s'acclimater à l'humidité d'un caveau qu'à la sécheresse d'une toque postiche. Comment une couronne, exposée à l'admiration d'une paroisse, pouvait-elle profiter de la même faveur paroissiale sur la tête d'une paroissienne ?

Et c'est ainsi que le mort demeura coiffé d'un chapeau dont la circonférence peut jouer indifféremment, comme tous les chapeaux d'ailleurs, tous les rôles ornementaux, tant la forme, suivant le dictionnaire, en est extrêmement variable.

q

Chapitre 49 Ne demandez jamais à une vieille fille de tricoter un chandail

Le toucher de la laine m'est aussi exécrable que celui d'une ardoise, avec les ongles. Aux uns, le tricot apporte la chaleur ; à moi, des frissons et une trépidation qui se rapprochent de l'épilepsie. Que ses mailles soient douces, ou duveteuses, leur contact, sur ma peau, est plus douloureux qu'un cilice et je préfère le crin aux ouates les plus tendres.

N'allez pas croire que la faute en est attribuable au mouton, et que l'un de ceux-ci m'ait déjà mangé la laine sur le dos. J'ai passé des hivers sans vêtement de dessous et frissonné à seule fin d'éviter leur contact. Vous comprendrez alors que le lainage constitue pour moi un malaise physique.

Il n'en fut pas toujours ainsi. J'aimais autrefois les chandails, sans être pour cela coureur, ni cycliste. Leur col droit, haut et étroit, comme des cous de tortue, m'était bienséant. Même en été, mes chemises étaient de préférence de laine. On disait qu'elles « buvaient la transpiration ». Pourtant, aujourd'hui, si je rencontre une tricoteuse, je m'éloigne de sa chaise. J'ai bien l'impression qu'une tricoteuse frotte l'un contre l'autre le bout de ses aiguilles, comme si elle aiguisait de longs couteaux à mon intention. Oui, ces aiguilles me transpercent le dos. Oui, la laine la plus douce me pique partout comme des poux.

Lorsque des femmes causent de tricot, je les fuis et je me défends de leur société. Comme autrefois, lorsque j'étais enfant, je croise deux doigts de ma main gauche : j'ai mes « cross ».

Et dire que cette horreur de la laine me vient d'une simple impression.

†

Lorsque je songe aux méfaits de la laine, la maison de mademoiselle Charlotte s'interpose entre ma pensée et l'époque où j'avais des prédilections pour le lainage. Il faut dire que cette maison est bien celle qu'occupait la vieille demoiselle Charlotte, pendant qu'elle me tricotait un chandail, ce chandail qui me valut, par la suite, toute la répugnance que j'éprouve encore au sujet de la laine.

Comme toutes les maisons que j'évoque à Saint-Ours, celle-là portait deux fenêtres sur la façade, deux yeux, et une porte qui jouait le rôle d'un nez. Je revois encore cette face pâle qui occupait mon horizon, tous les soirs, par la fenêtre, lorsque je luttais contre le sommeil.

Dans la fenêtre de gauche, c'est là que la tête de la vieille Charlotte se tenait immanquablement comme la prunelle d'un œil. Et la maison devait être borgne, puisque l'autre fenêtre portait un rideau gris, sous la lune, comme un œil de vieillard, sa cataracte. Toujours, la tête immobile, et de profil, de mademoiselle Charlotte, est présente à la fenêtre, chaque fois que je parle de lainage. C'est une obsession.

Lorsque la vieille fille me proposa de me tricoter un chandail, savais-je, au début, que j'allais pendre toute ma vie à ses premiers crochets, à sa broche ou à ses aiguilles ? Dès que les premières mailles furent nouées, je fus malheureusement pris dans leurs entremêlements ordonnés.

Il ne faut pas prétendre que le sort me fut jeté du simple fait que je dus tenir les écheveaux. Mes bras accomplissaient, à ce moment, le geste d'un oremussuffisant pour chasser loin de moi les maléfices. Lorsque la balle fut dans un vase, je dus tirer le fil qui raidissait. Ainsi, mademoiselle Charlotte ne perdait aucun temps à accomplir des gestes auxiliaires. N'étais-je pas, au contraire, heureux de lui être utile ?

Près de la tricoteuse, plutôt que d'aller me coucher, de bonne heure, dans la maison d'en face, à l'heure du Bonhomme Sept Heures, j'apprenais la façon d'obtenir les mailles de jersey, de riz, de blé-d'Inde, de câble, les côtes, etc. Les cils de mademoiselle ne se levaient pas, comme des fils, à l'heure du tressage. Elle parlait beaucoup et je ne dormais pas.

Non, à cette époque, je n'avais pas mes « cross ».

Mais l'heure des encolures, des échancrures, des manches, des aisselles, des tours de bras, des embouchures, des poignets allait

hélas venir. Et je dois le début de mes haines du lainage aux innombrables essayages. Je dus prendre toutes les poses et, de plus, la vieille fille, debout contre moi, avait mauvaise haleine.

Plus près de moi, mademoiselle Charlotte était devenue plus intime et se livrait à toutes ses récriminations. Tous mes écarts d'enfants, accomplis le jour, dans le voisinage de sa maison, m'étaient reprochés.

— Petit malheureux, me disait-elle, pourquoi fais-tu le cheval, sur ma galerie, de trois à quatre, à l'heure où je fais mon somme ? Pendant trois étés, tu as joué de la balle contre le mur de ma chambre, au second étage, près de ma fenêtre.

J'ignorais que la vieille pût m'en vouloir à ce point de toutes mes étourderies d'enfant. Pourquoi ne s'était-elle pas expliquée avec ma mère ? Aux moindres de ses avertissements, je me fusse abstenu de l'importuner. Au fond, j'étais un enfant docile. Je n'avais pas adopté son voisinage pour lui déplaire.

Il était trop tard. Je venais de comprendre que mademoiselle Charlotte avait été trop timide pour m'adresser des reproches ou d'en avertir ma mère. La tricoteuse n'était elle-même qu'un tricot à la main. Et maintenant elle me tenait à sa portée.

Et comment m'avait-elle ? Par le cou, au moment de l'essayage des échancrures et des encolures ; par la taille, à celui de la mesure des aisselles ; par les mains, à celui des poignets et du tour des bras.

Comme je fus secoué !...

Toujours je reprocherai à la vieille Charlotte de m'avoir offert ce chandail afin de me tenir à la merci de ses récriminations. Ce

que je les ai regrettées mes traces de pas boueux sur sa galerie ; ma cueillette, dans ses boites fleuries, sur les allèges de ses fenêtres ; les branches cassées de ses cerisiers et mes siestes dans ses plates-bandes.

Comment pouvais-je me libérer de ses violences ? Le chandail commencé, il fallait en voir la fin, et plus le tricot grandissait en importance, plus les essayages étaient nombreux.

Expliquer à ma mère ma position d'enfant par trop coupable, c'eût été m'attirer ses reproches et une certaine satisfaction de me voir ainsi corrigé sans qu'elle eût à y participer. De plus, j'avais promis d'être sage, pendant ses absences, et je m'exposais à être privé d'une bicyclette neuve à la rentrée des classes, dès la fin des vacances passées à Saint-Ours.

Jamais je n'aurais cru que mademoiselle Charlotte eût pu se servir du truchement des tricots pour m'infliger une telle correction.

On comprendra maintenant les raisons que j'invoque pour expliquer mes ressentiments de tous les tricots. La laine me pue au nez comme l'haleine de la vieille Charlotte. Au souvenir de tout picotement, je revois les deux aiguilles qu'on aiguise, l'une contre l'autre, dans le tricotage. Par l'encolure de tous les chandails, la vieille sorcière me fait encore apercevoir ses rides aussi nombreuses que des rangées de mailles, et son nez crochu, aussi malin que le crochet d'un tricot. Ne tirez jamais sur le bas d'un chandail : la gorge me serre et j'étouffe sous la poigne d'une main de tricoteuse. Je ne peux même plus endurer de laine sur ma peau. Quel embrassement rugueux ! Chaque maille d'un chandail, ou d'un vêtement de dessous, en hiver, représente pour moi

un reproche humiliant. La laine m'irrite comme un chagrin d'enfant qui n'en finit pas de sortir de son enfance malheureuse.

Plus tard, on m'a dit qu'un nommé Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, s'est déjà vengé d'un mauvais client par l'adjonction, dans son tabac, d'une poignée de crottes sèches de chat, ou de poivre rouge dans une tablette de chique. Tout cela doit être adorable en comparaison des supplices endurés aux mains d'une tricoteuse en mal d'éduquer un enfant à coups d'aiguilles et d'essayages.

Je me dois d'ajouter que le chandail de Charlotte, tricoté avec l'intention de m'apprendre à faire mieux, et de me tenir au chaud, dès les premières gelées blanches d'automne, me valut une pneumonie le jour où, le lendemain de Noël, je grimpai sur le toit de sa maison, avec l'intention de vider un sac de sel dans sa cheminée, et d'éteindre ainsi ses feux à jamais. Le chandail, cette fois, et pour la première fois, j'avais négligé d'en couvrir mon petit torse et j'étais en chemise de toile.

q

Chapitre 50 De beaux poissons que le courant emporte au diable

A deux cents verges, en aval de la digue, sur le Richelieu, près de Saint-Ours, la rivière présente, au printemps, toutes les variétés d'une tempête.
C'est ici, en plein courant, parmi les remous, derrière les hauts-

fonds, les refoulements et les déferlements, que le père Tit'-Charles Allaire vient de jeter l'ancre.

Son chapeau de travers, la barbe enfournée dans l'échancrure de sa chemise, et les talons joints, militairement, au fond de sa barque, le père Tit'Charles Allaire tenait bon dans la houle.

— Tu vas te « neyer », lui avait crié son camarade, le père Tit'Noir.

Disons que l'autre pêcheur, à son tour, prenait aussi des risques, debout sur le dos d'une roche, mais trop éloigné de la rive pour y trouver refuge en cas d'un manque subit d'équilibre. C'est là que le père Tit'Charles l'avait déposé avant de mettre le cap sur le milieu de la rivière.

— Chacun sa place, lui avait répondu l'intrépide. C'est icite, la place des maskinongés.

Avant de s'engager ainsi dans une pêche périlleuse, les deux pères Tit'Charles et Tit'Noir avaient discuté longuement de leurs chances respectives.

Le plus prudent des deux, le père Tit'Noir, celui que nous retrouvons en équilibre sur une roche, à 25 pieds de la côte, avait soutenu que les maskinongés, de leur nature, étaient craintifs et longeaient les rives avant de prendre leur élan pour sauter les barrages d'une rivière. Les poissons ne pouvaient ignorer un beau ver gras fortillant entre deux eaux.

De son côté, le père Tit'Charles Allaire avait pris des renseignements auprès de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, et qui pêchait, dans son jeune âge, en compagnie des Indiens, dans les rapides mêmes de Lachine.

Tit'Charles Allaire, en bon écouteur, se souvenait, pour les avoir apprises de Joë Folcu, de toutes les manœuvres qui font des Indiens ce qu'ils sont aujourd'hui : de grands pêcheurs. Le poisson des grandes eaux des rapides se tenait au fond des remous, avant de s'élancer par-dessus les digues. C'est dans ces trous profonds qu'il se repose.

— C'est ben beau, la science des Indiens, avait rétorqué le père Tit'Noir ; cette science que les Enfants des Bois se transmettent de père en fils depuis trois siècles ; mais il faut savoir naviguer dans les rapides.

L'objection du père Tit'Noir n'était pas insurmontable pour le père Tit'Charles Allaire. Joë Folcu en avait surmonté bien d'autres, et le père Tit'Charles pouvait s'en prévaloir.

— Vois-tu, un pêcheur d'eau morte, n'est qu'un pêcheur spécialisé, avait-il expliqué en faisant effort de mémoire. Les mots de Joë Folcu étaient encore présents.

« Les remous, ça se reconnaît à la noirceur de l'eau, entre les vagues blanchies d'écume. Si tu plantes le devant de ta chaloupe dans un remous, le refoulement de ces eaux noires te retient en place. T'as pas d'affaire à ramer. Tu te contentes de gouverner, de tenir ta chaloupe en ligne droite. Entre deux vagues, le canoë d'un Indien est aussi solide que dans un hangar pendant l'hiver. Quand le devant de ta chaloupe s'est familiarisé (s'est accoutumé) à l'eau sombre d'un remous, le refoulement (le courant qui remonte) te suce lentement en remontant et là, c'est à toi de lever la tête et de surveiller l'emplacement (la place) d'un autre remous. Donc, mon Tit'Noir, tu remontes de même un rapide, de remous en remous, si tu sais bien gouverner une chaloupe. Les

Indiens appellent ça savoir « padigouiller » jusqu'au remous le plus près d'un barrage. C'est là, la place des maskinongés ! »

Et c'est ainsi que Tit'Charles Allaire avait eu le dernier mot, en utilisant les données de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles. Et c'est ainsi que le père Tit'Charles Allaire se trouvait en plein remous, au pied de la digue de Saint-Ours, tandis que le père Tit'Noir conservait son équilibre sur une grosse pierre, à vingt-cinq pieds de la rive.

À vrai dire, le pêcheur en eau morte, près de la côte, était plus émerveillé par la manœuvre de son camarade que par la grosseur des poissons promise par les eaux calmes de la rive. De son poste, la houle de la rivière lui cachait la chaloupe du père Tit'Charles Allaire, et pourtant, malgré les courants, la tête et le chapeau de paille de l'autre pêcheur montaient graduellement vers la digue. Le vieux « maudit » avait eu raison d'une rivière en démence.

Joë Folcu, grand pêcheur devant l'éternel, et marchand de tabac en feuilles à Saint-Ours, pouvait avoir installé, dans l'esprit de ses écouteurs, la technique des Indiens, et croire lui-même à cette manœuvre parmi les remous des rapides, mais le père Tit'-Charles Allaire, tout en respectant les méthodes des Enfants des Bois, s'était avant tout fié à d'autres théories apprises d'ancêtres plus sérieux.

La veille de cette partie de pêche sensationnelle, le vieux pêcheur de crapets et de carpes avait fixé une corde à la digue elle-même, afin que les courants en poussent l'autre extrémité jusqu'à une petite bouée facilement identifiable, à deux arpents, en bas de la digue.

Après avoir déposé le père Tit'Noir sur sa roche, le vieux pêcheur avait confié sa barque à la dérive, tout en manœuvrant quelque peu vers le centre de la rivière, jusqu'à sa bouée. Sous l'œil apeuré de son camarade, il n'avait eu qu'à remonter les courants, à force de bras, non pas de ses rames, ou de ses connaissances des remous, mais à l'aide primitive de son câble.

Si le père Tit'Charles avait eu recours à des méthodes de forces attractives, il n'en croyait pas moins à la générosité des remous.

« N'était-ce pas icite la place des gros maskinongés ? »

Le grand « remonteur » du courant, l'héritier présomptueux des techniques indiennes, et le seul auditeur de Joë Folcu, pendant les longues soirées d'hiver, venait à peine de jeter son ancre, dans un remous bombé comme le dos d'une soucoupe, qu'un poisson mordait à sa ligne.

— En voilà un, hurla-t-il, la tête tournée vers le père Tit'Noir, pis un beau !

Et le père Tit'Charles embarqua sa première anguille.

Après une demi-heure de grands cris triomphants, le pêcheur en eaux troubles avait embarqué sa vingtième anguille.

« C'est ben maudit, songea-t-il, mais c'est ben de la misère pour ces serpents-là… »

C'est à ce moment que le tangage de la barque dégénéra en nausée pour le pêcheur.

« C'est ben maudit, le mal de mer en pleine rivière… »

Le père Tit'Charles tenait toujours la ligne haute, et son banc de l'autre main, lorsqu'une des anguilles du fond de la barque s'enroula désespérément à sa jambe.

— T'es pas pour te mettre de la partie, hurla-t-il, sans porter attention à son camarade de l'autre rive.

Et comme s'il eût pédalé une bicyclette, toujours bien en place sur son banc, il se mit à frapper du talon les têtes de sa belle prise d'anguilles.

La barque, qui était vieille, n'eut qu'un seul gémissement hydraulique, et le pêcheur sentit l'eau lui monter jusqu'au genou. Une planche du fond venait de céder.

Comme la tête du père Tit'Charles Allaire disparaissait entre les vagues, celle du père Tit'Noir, seule tête témoin de ce naufrage, disparaissait à son tour, près de la roche, et en eau morte.

†

Mais les eaux, qu'elles soient en démence, ou de calme plat, peuvent quand même s'exercer à la clémence. Les deux pères Tit'Charles Allaire et Tit'Noir se retrouvèrent agrippés à une pointe, cinq arpents plus loin.

Ils n'avaient point perdu leur chapeau de paille.

Toutefois, pendant que le père Tit'Noir, plus jeune de quelques années, s'apprêtait à faire du feu sur la grève, le père Tit'Charles Allaire, assis à plat, les jambes niaisement écartées, n'en déplora pas moins la perte « d'une pleine poche de beaux maskinongés et que le courant devait emporter au diable, à c't'heure ».

q

Chapitre 51 Comment certains tabacs ne trouvent leur saveur qu'à une partie de dames

Au jeu de dames, à Saint-Ours, les règles « polonaises » n'admettent pas de compromis. Un pion, ou case, ne doit nullement prendre, ou « manger » une dame à reculons, ou par derrière. On sait d'ailleurs qu'une dame, au jeu (en d'autres termes, « aller à la dame »), est synonyme de « cochon » : deux pions l'un sur l'autre.

Le damier de cent cases porte aussi le nom de tablier, et pour cause, depuis que les champions n'acceptent cette planche que posée sur les genoux. Originaire de l'Orient, et importé à l'époque des croisades, le damier n'en évoque pas moins le port de la jupe. Et c'est pourquoi les joueurs de Saint-Ours ont toujours refusé de se damer le pion sur le plateau d'une table.

D'habitude, une bonne partie de dames attire des spectateurs. Sur une galerie, l'été, ou dans la cuisine, près du poêle, en hiver, le damier sert de prétexte à une réunion quelquefois compacte. En fait, avec un certain recul, les deux joueurs se trouvent enfermés dans un cercle de participants et de partisans. Les dames ne se poussent qu'à quatre mains, et l'assistance, qui observe le silence, ne s'en tient pas moins groupée autour de la planche. Dès que la partie est « chaude », la respiration du groupe unanime s'interrompt. C'est une abstention dangereuse pour les poumons.

Si le « coup » est réussi, on s'abstient de hurler, comme dans l'arène, mais les respirations reprennent leur cours et toutes les pipes se garnissent d'une fumée. On fume d'appréciation, et du groupe s'élève un nuage qui se peut confondre avec une ovation.

†

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, s'est rendu célèbre en faisant coïncider l'usage du tabac avec celui des dames. Si vous acceptez une partie de dames chez lui, dans sa boutique, il vous donne « en prime » une bonne pipée de son tabac. De même que vous prenez goût au jeu de dames, et à sa façon toute personnelle de s'y mettre, l'habitude de son tabac vient en jouant.

Et c'est ainsi de nos jours que les meilleures parties de dames ont lieu dans la boutique de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.

Selon Joë, on ne s'habitue à un bon tabac qu'avec distraction. Lorsque le joueur est retenu par le damier, et ses manœuvres, le tabac, toujours puant, devient ensuite moins répugnant. C'est un peu comme le fromage. Il faut se distraire de son odeur si l'on veut en apprécier le goût par le palais.

Il en est de même pour ceux qui assistent à une partie de dames en goûtant au tabac. L'assistance doit fumer, participer au goût d'un tabac, plutôt que de se soumettre à son arôme. Un bon tabac, du moins celui que Joë Folcu met en vente, ne peut avoir bon goût et bon arôme tout à la fois. Le fromage est de même. Il ne goûte pas ce qu'il sent.

†

Le projet d'associer une préférence de tabac au jeu de dames est une idée originale et spontanée.

Voici comment elle s'est présentée à l'esprit de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles. Mener un pion à la dame signifie « aller à la dame », conduire une case, ou un pion, vers la ligne de fond de chacun des joueurs.

En France, le pion ainsi arrivé à la ligne de fond porte le nom de « dame ». À Saint-Ours, comme sur toutes les galeries, et dans les cuisines du pays où le jeu se pratique, ce pion victorieux s'est appelé, en définitive, un « cochon ». Est-ce à cause de sa gourmandise, puisque tous les pions, qui se trouvent en diagonale, sur son passage, peuvent être à sa merci, dès qu'un ou plusieurs espaces les séparent ?

Joë Folcu, marchand de tabac, n'ignorait pas que le bon tabac est toujours « engraissé » au fumier de cochon. Vous découvrez d'ici la liaison. Joë Folcu ne devait pas manquer d'en être impressionné. Et c'est ainsi que le marchand s'initia au jeu de dames afin que sa boutique fût attrayante.

†

On sait aujourd'hui que l'unanimisme se produit au sujet d'un même enthousiasme, ou d'une même idée. Dans la boutique de Joë Folcu, ne fallait-il pas qu'un même arôme pût maintenir une même atmosphère autour d'un même jeu ? Et d'ailleurs, nous dirons à ceux qui n'aiment pas le tabac de Joë Folcu, que le nez « se fait » plus facilement à une même odeur, même si elle est repoussante, qu'à une confusion d'odeurs. Combien de femmes, à la maison, exigeront de l'époux qu'il partage sa « blague de tabac » avec ses visiteurs et ce, afin que les rideaux de la pièce puissent

se conserver plus longtemps ? Il n'est pas rare que les tissus des fenêtres doivent leur courte durée au seul mélange de tabacs.

Joë Folcu savait aussi que les souvenirs s'attachent plus facilement grâce à la reconstitution d'une scène aperçue simultanément avec l'idée que l'on désire évoquer.

Dans le même ordre d'idées, que de reporteurs écoutent un discours en dessinant les traits de l'orateur sur le calepin destiné à conserver les déclarations d'une assemblée. Ainsi, ce même journaliste retrouvera, mot à mot, le discours de l'orateur, en repassant de nouveau son crayon sur les lignes de son dessin. Comme il reconstituera, par exemple, une oreille ou un nez, la déclaration entendue pendant l'exécution du dessin original lui reviendra à la mémoire.

Joë Folcu s'était imaginé que le souvenir d'un bon « coup », aux dames, pût induire le joueur ou le spectateur à éprouver, subitement, un goût irrésistible de fumer le même tabac déjà apprécié au cours de la partie de dames.

†

De nos jours, à même enseigne on joue les dames et l'on fume le tabac vendu en feuilles par Joë Folcu. Il a suffi au marchand d'improviser un jeu personnel et de bourrer les pipes de ses habitués au jeu pour s'en faire des clients.

Est-il nécessaire d'insister que le jeu de dames, chez Joë Folcu, se pratiquera désormais dans une boutique sans aération ? Pourquoi confier au hasard ce dont chacun se doit d'être imprégné ? À tout empoisonnement l'antidote se recommande par l'usage d'un même poison. Tout fumeur, comme tout buveur, qui

se réveille embrumé par des abus de mauvais tabac consumé la veille, ne trouvera la guérison que par l'usage immédiat d'une pipée d'un mauvais tabac. Chez Joë Folcu, les parties de dames se prolongeaient dans la soirée. Aussi, à ses nouveaux clients, recommandait-il l'achat d'une livre de son tabac à tous ceux qui repassaient le seuil de sa porte.

Dans un autre conte de la Patrie,j'expliquerai certains « coups » de dames qui rendirent Joë Folcu champion du comté et comment, grâce à l'opaque fumée, dans sa boutique, certains adversaires durent leur défaite à l'usage immodéré du tabac que notre marchand offre en vente aux Saintoursois.

q

Chapitre 52 Une bataille de coqs et la leçon qui s'en dégage en présence d'un crétin

Plus d'une fois, en matière de logique, ou d'usage oral, Joë Folcu a trouvé chaussure à son pied.
Dans le cinquième rang de Saint-Ours, usage oral signifie : « manière de parler », pendant une discussion ; chaussure à son pied : ne pas avoir le dernier mot, ou sortir d'une discussion avec des chaussures craquantes. C'est ici une façon de faire claquer les portes, mais au dehors la honte s'empare de vous et, sur le retour, vous marchez silencieusement sur du bois mort.

En d'autres termes, cela veut dire : « se faire boucher » par un plus fin que soi.

Or, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, et par surcroit « grande gueule », s'est trouvé en présence d'un crétin capable de lui tenir tête. Pour une fois, il a dû marcher dans la vallée de l'humiliation, et sans se retourner pendant qu'il rentrait « chez eux ».

Avant de prêter de l'esprit, ou de l'originalité, au crétin de Joë Folcu, et d'entrer de plain-pied dans la discussion entreprise un jour de pluie dans la boutique de Joë Folcu, il est urgent de présenter au lecteur de ce propos le dit crétin.

Midas Lusignan, qui eut raison de Joë Folcu, grasseyait. C'est dire qu'il n'était pas originaire de Saint-Ours, de ce côté icitte de Québec. Disons, pour fixer à jamais la géographie de notre langue provinciale, que le grasseyage, sur le fleuve, commence aux Trois-Rivières et augmente avec le courant jusqu'à Québec. Là, on grasseye à plein, comme en province de France. En matière de grasseyage, Québec ne peut être dépassé. Sur le cap, et autour, tous les r sont garnis d'engrenages qui s'engrènent sur des dents. Afin de se dégager de ses r en aspérités et de ces râteliers de la conversation, on parle comme si l'on crachait du plus profond de la gorge.

Il suffit donc de passer outre, à Québec, et de suivre le courant du fleuve. Plus vous descendez vers la mer, moins le grasseyage est astucieux. À chaque port, sur la rive sud, les r perdent une dent d'engrenage, ou c'est un peu comme si les dents se distançaient quelque peu sur le râtelier oral. Arrivé au bord de la mer, on parle anglais, tout simplement. C'est peut-être à cause du voisinage des provinces maritimes, ou de Terre-Neuve, mais peu importent les caprices géographiques.

Toujours dans le but unique de fixer la question du grasseyage, nous expliquerons qu'en haut des Trois-Rivières les r retrouvent leur valeur de prononciation jusqu'à Montréal. Sans aller plus avant, précisons que dans Ville-Marie, aucun mot de la langue n'est complet, tant les sonorités sont inférieures numériquement à la variété de notre pensée. Pour mieux être compris, il faut dire qu'ici, à Montréal, on « mange » tous les mots.

Or, notre crétin, ledit Midas Lusignan, venait des Trois-Rivières et tenait, en matière de langue, le juste milieu. Dans ses mots, tous les r étaient comme usés afin d'établir le contrepoids des qet des kpar trop en relief.

Lorsque Midas entreprit de tenir tête à Joë Folcu, pendant une discussion sur le manque d'humanité des « batailles de coqs », et sur l'illégalité de ces combats en temps de guerre, il était intéressant d'examiner les réflexes faciaux de l'individu assez effronté pour contredire le marchand de tabac en feuilles, et dans sa propre boutique, sans plus de ménagement.

Détail singulier, de même que Midas Lusignan s'exprimait sans prononcer les r de ses mots, ses traits, même dans la chaleur de la discussion, n'exprimaient aucun intérêt dans le processus de l'argumentation. Le grand visage de Midas Lusignan était neutre comme la carte d'une région inexploitée.

Nous ne dirons pas que la physionomie de l'interlocuteur était absolument inhabitée. Mais le nez, la bouche et les yeux n'occupaient qu'un seul point civilisé. Seul le centre de son visage se trouvait « exploité », civilisé, trop « groupé ». On aurait dit que la partie expressive de ce visage était serrée solidement dans un poing contracté par une hostilité étrangère.

Le visage de Midas Lusignan était centrifuge jusqu'à être pointu comme le bout d'un manche de râteau. Vu de face, les oreilles adhéraient à la tête jusqu'à l'invisibilité. Le front dégarni et fuyant perdait ses limites à contre-jour. Disons qu'en dehors du point « cultivé » de cette physionomie, la « balance » de ce visage se confondait avec des « lots » vacants et sans cadastre municipal. Le sol en était inculte et même les « graquias » n'y poussaient pas.

Dans le village de Saint-Ours, on disait habituellement du visage de Midas Lusignan que sa partie construite n'était pas « finie » à l'intérieur. En matière de conversation, ou de discussion, Midas Lusignan n'était pas loué ni à louer et, par conséquent, inhabité, il devenait dangereux de le contrarier.

— On ne sait jamais, disait-on, avec une façade pareille, si le perron d'en avant ne cache pas un chien enragé qui fonce sur vous ventre à terre !

Par un après-midi de pluie, et de grande réunion dans la boutique du marchand de tabac en feuilles, Joë Folcu, écœuré des parties du jeu de dames, expliquait donc à son auditoire combien une bataille de coqs peut être inhumaine, et pour les volailles, et pour les spectateurs.

— D'abord, proclamait-il, les coqs se battent pour une poule qu'ils ne caresseront jamais. Le vainqueur, les ergots déchaussés de leurs éperons d'acier, redoute le retour au poulailler. Les poules, plus préoccupées de leur couvée, que de ceux qui s'en disent le maître, dédaignent la paternité des coqs, ou profitent de leur fatigue pour se montrer exigeantes envers celui qu'on leur retourne tout écorché et vacillant.

Devant l'approbation de ses auditeurs, Joë Folcu soutenait encore que les périodes de guerre étaient trop généreuses en spectacles sanglants pour y ajouter celui d'une bataille de coqs.

— Ce manque d'humanité ne profite pas à la lecture de la propagande de guerre.

« Bien au contraire, soutenait-il toujours, la vue de trop de sang écœure de la guerre et notre courage s'en affaiblit. Une bataille de coqs n'incite pas le cœur tendre d'un jeune homme à le couvrir volontairement d'un uniforme militaire. Quel exemple le conscrit emporterait-il d'un combat de coqs ? Ce massacre n'est pas justifié en dehors des paris, et notre jeunesse finira par s'imaginer que la guerre se fait au profit de quelques parieurs et refusera peut-être qu'on la chausse un jour d'éperons d'acier en faveur de quelques poules dédaigneuses. »

Joë Folcu n'était pas au bout de ses arguments lorsque Midas Lusignan éleva la voix.

— Tu parles toujours de la souffrance des coqs, toué, Joë Folcu, comme si tu y mettais des manières pour leur couper le cou.

— Assis-toué ! Assis-toué ! cria-t-on de toute part.

En un autre temps, en temps de paix, par exemple, la remarque de Midas Lusignan eût sans doute mis quelques rires de son côté. Elle était pour le moins imprévue. Mais le marchand de tabac en feuilles, cette fois, n'avait-il pas fait allusion à la cause sacrée de la guerre, et le coq, tout en contribuant à la ponte et aux couveuses mécaniques, n'avait-il pas été présenté comme un symbole de fierté nationale ?

Quant à Joë Folcu, emporté qu'il était par son préambule de husting, il avait subitement trouvé un moyen de confondre à jamais ce crétin de Midas Lusignan. Il y avait d'ailleurs longtemps que ce visage pointu lui donnait sur les nerfs. Avec un tel crétinisme, ne sait-on pas où peut conduire sa façon tout imprévue de ne jamais comprendre la grandeur d'un sujet ? Midas, en somme, jouait-il à l'innocent ? La pompe d'un sujet, que de fois l'avait-il rabattue, chez un discoureur, par ses remarques inattendues et quelquefois sans réplique ?

Joë Folcu aurait pu continuer sa conférence, mais la bêtise de Midas l'avait piqué au vif et c'est vers le crétin qu'il dirigea ses foudres.

— Toué, Midas Lusignan, s'écria Joë Folcu, penses-tu que la souffrance d'un coq est plus grande sous le couteau de la cuisinière que sous les coups meurtriers des éperons et du bec de son adversaire ?

— Oui, murmura Midas, en fermant ses yeux avec modestie, sous ton couteau, un coq souffre bien davantage… Et la preuve, hurla-t-il subitement, c'est que le coq en meurt…

Le rire fut énorme, dans la boutique, malgré l'heure solennelle, et cette nuit-là, comme Joë Folcu « montait se coucher », ses bottines craquaient comme des chaussures neuves.

q

Chapitre 53 De la comète Halley, à la comète Cunningham, il n'y a que du fumier

de cochon

Lorsque la comète Halley, il y a plus de trente ans, fit son apparition dans le ciel de Saint-Ours, Joë Folcu, aujourd'hui marchand de tabac en feuilles, avait eu la peur de sa vie. Tout jeune fermier, car son père venait à peine de mourir, et de lui laisser sa terre, il avait même vendu tout son bien, de crainte que la comète ne touchât notre globe, y compris, bien entendu, la terre de Joë Folcu.

— Mais alors, vieux fou, lui fis-je remarquer, à quoi bon vendre, puisque vous deviez mourir aussi bien que le nouvel acquéreur de votre terre ?

Joë Folcu m'expliqua sur-le-champ qu'il n'avait pas répondu à un désir de richesse et de « comptant ». Son père, en mourant, avait laissé des dettes. Comme tout héritage, par testament, n'est pas saisissable, le créancier n'avait pu « se payer » avec la terre du petit Joë. Avant de mourir, comment vouliez-vous qu'il rachetât l'honneur de son défunt père, lui, le fils, qui se trouvait sans le sou ?

— Je désirais, de continuer Joë Folcu, libérer la conscience « défunte » de mon père, et la mienne, avant de mourir. Comme le premier créancier de mon père se trouvait être notre voisin, j'avais consenti à « racheter » cette dette en cédant ma terre au père Midas Chouillard, notre voisin. Comme le malicieux Chouillard, à cette époque n'avait pas porté foi aux prédictions d'une catastrophe astronomique, il avait tout simplement consenti à la transaction. Et c'est pourquoi, aujourd'hui, vous me voyez adonné au commerce du tabac en feuilles, moi qui aurais pu devenir le plus gros fermier de Saint-Ours.

Vers 1910, Joë Folcu n'était pas le seul dans Saint-Ours à croire au cataclysme. Nombre de tireurs de bonne aventure, par les cartes à jouer, et les fonds de tasses de thé, s'étaient donné la main, ou se l'étaient passée, afin de prédire la fin prochaine du monde.

C'était facile, à l'annonce d'une comète se faufilant près de la terre. Des tireurs de cartes, et des liseuses dans les paumes, n'avaient pas eu à recourir à l'esprit du diable, ou à celui des hiboux. Leurs dires s'appuyaient sur les calculs de certains savants astrologues qui parlaient, ou que l'on faisait parler, sur les possibilités d'un rapprochement subit entre la comète Halley et sa consœur la terre. Certains journaux du temps publiaient des prédictions dessinées et en couleurs.

J'ai encore présentes à la mémoire des illustrations édifiantes de Londres et de Paris se pulvérisant sous l'attraction de la comète Halley. Londres ressemblait, dans l'imagination des artistes « mauvais voyants » à certains quartiers de la capitale anglaise d'aujourd'hui après un raid nazi. Tout s'envolait, tout brûlait, et il n'existait pas, en 1910, d'abris souterrains contre les comètes et leur queue étincelante.

Avec dessins à l'appui, comment vouliez-vous que les Saintoursois et les Saintoursoises de cette époque pussent croire à l'infaillibilité de Saint-Ours ? Avant que la comète parût, dans son ciel ; une comète aussi grosse qu'une petite lune, et sa queue en balai des dimanches matins, les Saintoursois les plus « sensibles » entrevoyaient la rivière Richelieu sortant de son lit et refroidissant tous les foyers avant qu'ils fussent mis en miettes. Le soir de la première venue de la comète, plusieurs citoyennes évitaient d'ouvrir leurs fenêtres de peur des « courants d'air ». De

même qu'il faut éviter, au cours d'un orage, d'attirer la foudre chez soi au moyen d'un courant d'air, il fallait agir en conséquence avec la comète ou le bout de sa queue.

La comète Halley ne fut pas adorée dans le ciel de Saint-Ours, mais une grande partie de la population s'était agenouillée sur les galeries dès la venue de l'ombre. Bien qu'elle dût pulvériser le village, il n'était pas interdit d'assister à son spectacle. Et la curiosité l'avait emporté sur les craintes. Personne n'était demeuré dans son lit. Et d'ailleurs, si le bout extrême de la queue devait seul toucher la paroisse, les maisons eussent pu être les seules victimes. Au cours d'un tremblement de terre où tout s'écroule, n'est-il pas recommandable de prendre la clef des champs à la moindre secousse ? J'ai vu des Saintoursois garnir leur maison et leurs granges d'un paratonnerre, d'autres prendre leur course à travers champs.

Quant à Joë Folcu, jeune héritier de son père, il avait cru être plus pratique. Sa terre concédée pour dettes à son voisin, et la conscience claire, il ne s'était que bouché les oreilles, assis sur une pierre, au milieu d'un champ, le premier soir de la comète Halley.

Et c'est pourquoi l'ancien fermier, et peut-être le futur seigneur de Saint-Ours, n'est aujourd'hui qu'un simple marchand de tabac en feuilles, à deux portes du barbier, dans la rue principale du village.

†

Cette triste mésaventure, je viens de l'apprendre de l'aveu même de Joë Folcu, au moment où l'on parle déjà de la visite de la comète Cunningham, et de sa venue entre les constellations de

la Lyre et du Cygne. Il ya bien une trentaine d'années que pareil spectacle ne nous a point été offert.

Aujourd'hui, Joë Folcu est moins craintif. Il a même l'expérience des comètes lumineuses dans le ciel de Saint-Ours. Le souvenir de sa terre et des illustrations imaginatives du temps n'est pas absent de sa mémoire. Mais aujourd'hui Joë Folcu bénéficie également des photographies de guerre et des désordres de Berlin et de Londres entrevus dans les journaux. Plus âgé et moins naïf, il se sent brave en matière astronomique.

Joë Folcu sait, de nos jours, et sans se boucher les oreilles, assis sur une pierre, au milieu d'un champ, que la comète Cunningham ressemblera bientôt, à l'est des étoiles Êta et Thêta et de la Lyre, à une pâle et minuscule bouffée de fumée se déplaçant en éventail dans le ciel de Saint-Ours. Il sait de même que la comète est actuellement à 125 millions de milles de la Terre et qu'elle ne peut se rapprocher de nous que jusqu'à 60 millions de milles. C'est moins dangereux qu'un bombardier.

Le marchand de tabac en feuilles est au courant, n'est-ce pas ? Même qu'il sait plus qu'il n'en dit. Il a lu les encyclopédies et des traités de science.

— Mais pourquoi, lui dis-je encore, toute cette science, mon cher Joë ? Il vaut mieux s'instruire des choses de la guerre ? Si vous receviez, par exemple, un contrat de tabac de la Défense nationale, peut-être la procédure fédérale vous embêterait-elle ?

Je venais de toucher le point vulnérable de Joë Folcu. Et c'est alors que j'appris la raison de ses études astronomiques. Elles étaient en fonction de ses ventes prochaines de tabac, et voici par quel stratagème.

Joë Folcu voulait rentrer en possession de la terre de son père, la belle ferme depuis trente ans administrée par le voisin Midas Chouillard. La peur que la comète Halley lui avait inspirée, il voulait la transmettre aujourd'hui à Midas Chouillard, par le truchement de la comète Cunningham. Ses entretiens avec Midas, aujourd'hui, ne ressemblaient nullement aux prédictions des tireuses de cartes d'autrefois, et des liseuses de lignes dans la main gauche. Il invoquait les traités sérieux des astrologues avec l'espoir que Midas, un de ces matins, fût pris de vertiges.

— À quatre-vingts ans, m'assure Joë Folcu, Midas pris de peur et de remords, en présence d'une fin naturelle, ou occasionnée par la comète, se décidera peut-être à me remettre la terre de mon père.

Et c'est ainsi que Joë Folcu se propose, en vue des contrats de guerre, de remplacer sur cette terre la culture de l'avoine par celle du tabac en feuilles.

— Vous ne savez pas, monsieur, comme le tabac pousse bien avec du bon fumier de cochon…

q

Chapitre 54 Une punaise écrasée exhale une odeur de fraises en conserve

L'éclosion des œufs de punaise, dans un ciel de lit, dans le sommier, ou le matelas, expose-t-elle des époux, qui partagent cette couche, à ester en justice pour obtenir une séparation de corps ?

L'introduction des punaises par un locataire dans un immeuble peut, lorsqu'elle est prouvée, exposer celui-ci à payer des dommages-intérêts. Nous savons tous cela.

Or, si, en l'absence de l'époux, madame couve des œufs de punaise dans son lit conjugal, celui-ci, à son retour, peut-il exercer, envers sa femme, du droit d'un propriétaire envers son locataire ? L'injure doit-elle justifier une demande en instance de séparation de corps, à défaut de biens, et de dommages-intérêts ?

Avant que les époux Grenier en appelassent en justice, le problème avait été posé à Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.

†

Nous comprendrons ici que Joë Folcu songea d'abord à sa boutique de marchand. Nous savons, aussi bien que lui, comment nous y prendre pour détruire la punaise. L'emploi de « la poudre de pyrèthre, ainsi que les fumigations de soufre, dans les chambres infestées », sont de premier ordre. Il faut également boucher hermétiquement toutes les issues de l'immeuble, ou de la pièce empestée.

Joë Folcu, qui songe à des bénéfices, avant de se prononcer en matière conjugale, ne devait pas indiquer l'usage du pétrole, ni celui des poudres enregistrées au ministère fédéral. Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, fit mine de se décider en faveur du tabac en poudre, ou liquéfié.

En expert, non pas en punaise, mais en tabac, il s'était prononcé pour le tabac en poudre, le tabac à priser, n'est-ce pas ; celui que l'on distribue, non pas en éternuant, mais qui incite à l'éternuement.

Il faudra donc « souffler » la poudre, disait-il, dans les crevasses des murs, sous les tentures, dans les joints des meubles, et dans le lit en particulier, les tissus des ciels de lit, les montants et les descentes de lit, dans le sommier, et surtout dans le matelas, sans oublier les couvertures et les taies d'oreillers, les coussins de la chambre, si l'on veut être consciencieux.

À défaut de succès, explique encore Joë Folcu, le jus de tabac doit être recommandé. Le marchand n'exprime ici aucune préférence pour le jus de pipe soufflé avec violence par le tuyau de la pipe, ou pour le jus de chique expectoré avec délicatesse et adresse. À quoi bon utiliser les fumigateurs coûteux, et les soufflets de forge ?

— Crachez, mesdames ! Crachez comme des hommes !

†

Il n'est pas toujours facile de « faire une vente ». Joë Folcu avait bien tout prévu. Ses futurs clients « buvaient » ses mots, et nulle contradiction ne s'était élevée. Mais les époux Grenier, sans être étonnés d'un tel procédé, semblaient plutôt enclins à la nausée.

Notre marchand, habitué au tabac fort, au tabac cultivé dans un terrain engraissé au fumier de cochon, s'était en définitive imaginé que les Grenier répugnaient à cracher. Et ceux-ci avant qu'ils se fussent objectés à cracher dans le lit, ou à se cracher au visage, Joë Folcu leur avait enseigné, avec force démonstrations, comment l'on peut expectorer sans baver sur sa cravate.

Du bout des lèvres, avait-il précisé, votre salive peut être mise au point. On crache « fin », en éventail, en pointillé, lourdement,

de près, plus mince et en courbe, pour les trajectoires allongées.

— Il n'est pas nécessaire que vous soyez en face l'un de l'autre, de chaque côté du lit, ou que vous portiez des bavettes, comme des mangeurs d'huîtres.

À bout d'arguments, et en présence des époux Grenier qui ne soufflaient mot, Joë avait terminé son bavardage par la péroraison classique de tout bon vendeur :

— Monsieur Grenier, combien de livres de tabac, dois-je vous servir ?

Et c'est ainsi que Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, constata qu'Aurèle Grenier n'avait jamais appris à fumer, ni à chiquer, de même que madame Aurèle Grenier, bien qu'ils fussent sur le point d'aller en instance de séparation de corps.

†

† †

Sans consulter de nouveau Joë Folcu, sur les questions conjugales, il n'est pas vain que le lecteur soit mis au courant de cette dispute familiale survenue entre deux époux qui devaient célébrer, l'an prochain, leur cinquantième anniversaire de mariage.

Comme nous le savons, Aurèle Grenier accusait sa femme d'avoir, pendant son absence d'une semaine, couvé des œufs de punaise. La première nuit de son retour, après deux heures d'obscurité, une démangeaison avait réveillé les époux.

— Ça y est…, avaient-ils proclamé, en allumant la lampe. On est mangé tout rond…

C’est habituellement à une femme de s’occuper des questions ménagères, dans une maison. Et pendant que madame Aurèle Grenier, d’un doigt leste, écrasait des punaises, avant que celles-ci retraitassent vers les plis du matelas, et les crevasses du meuble, monsieur Aurèle Grenier, afin de passer le temps, s’était également mis à l’œuvre pour aider sa femme dans sa chasse aux parasites.

Les adonnés aux punaises vous diront que « cet insecte exhale une odeur persistante », infecte et nocturne.

Pour moi, à quarante-quatre ans, je soutiendrai que la punaise écrasée exhale plutôt une odeur de fraises en conserve.

Comme monsieur Aurèle Grenier s’occupait de ses pieds, accroupi sur une chaise, avec la dextérité d’un mécanicien qui nettoie les dents d’une roue d’engrenage, il appert que l’odeur des fraises fut submergée.

— Tu pues. Aurèle ! avait déclaré madame Grenier, tout en agitant, à deux mains, le bas de sa robe de nuit.

— Pis toué ? avait répliqué avec insistance monsieur Aurèle Grenier, et sans interrompre son travail nocturne.

Le lendemain, avant d’ester en justice, monsieur et madame Aurèle Grenier avaient comparu dans la boutique de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles.

q

Chapitre 55 Les guêpes ont un penchant pour les servantes rousses

Ma servante Eugénie était rousse et rousselée. Ses taches de son, plus nombreuses que les étoiles, donnaient à croire que la pauvre fille n'avait connu le soleil que derrière les treillis d'une fenêtre, ou d'une moustiquaire, tant les taches de rousseur se trouvaient multipliées sur cette peau.

De près, le teint d'Eugénie me faisait loucher. C'est dire que le carrelage se dédoublait, tandis que la personne, en soi, de ma servante, s'amincissait.

Mon Dieu, qu'elle était laide ! Qu'elle était donc laide !

Et dire qu'Eugénie est morte pour moi !…

Ce n'est pourtant pas ma faute, qu'elle ait été si laide… Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, vous dira qu'on ne choisit pas ses sauveteurs, ni ceux qui vous doivent la vie.

En fait, si elle est morte, c'est peut-être à cause de ses taches de rousseur qui ressemblaient trop à des taches de miel. Revisons nos souvenirs.

†

Le chalet que nous habitions, à Saint-Ours, se trouvait dans un bosquet, à plusieurs arpents de la rue principale. Un seul trottoir de planches nous reliait au village. Ce trottoir ne suivait, ou n'indiquait aucune rue, ni piste parmi les herbes folles. Le trottoir, c'était la piste elle-même. Large de trois planches et soulevé

par des pieux, le trottoir nous menait à la maison en passant à travers champs.

Un midi que je revenais du bain, en maillot, mais chaussé, car les planches du trottoir étaient rudes et garnies d'échardes, je portais le soleil sur ma tête et il me brûlait comme si j'eusse été chauve.

Sur le fameux trottoir, malgré mon maillot, j'avais l'impression que ma petite personne de dix ans s'était changée en enfant de chœur. Mon ombre me suivait, couchée en rond à mes pieds. On eût dit le bord d'une petite soutane.

Mon Dieu qu'il faisait beau ! Et c'était peut-être beau parce qu'il n'y avait rien à voir, à cause de l'éblouissement du grand été, à midi.

†

J'avais accompli la moitié de ma course, et sans me hâter, bien que l'heure du déjeuner dût être sonnée, lorsque l'atmosphère se mit à bourdonner. On eût dit que l'air chantait comme une eau qui bout sous le soleil.

Je marchais donc la tête basse, dans cet éblouissement, les paupières mi-fermées et l'œil, quoique rétréci, rivé sur le trottoir, mon seul guide à travers champs.

D'où venait ce bourdonnement ? Était-ce la rumeur de ma pression artérielle ? Allais-je être frappé d'insolation, sous un tel soleil ?

L'air trépidait, tant la vibration de l'atmosphère s'élevait. Des milliers de clochers, me semblait-il, célébraient un armistice uni-

versel. À ce moment, je n'avais pas connu la grande joie d'une fin de guerre, celle de 1918, par exemple, mais la comparaison s'est imposée rétroactivement lorsque mon premier armistice fit alors vibrer l'air pluvieux du 11 novembre 1918.

La chaleur aidant, je me crus véritablement atteint d'insolation et j'interrompis ma marche sur le trottoir.

Immobile, comme le saint Antoine de Flaubert, celui qui résiste à un vertige, mon menton était toujours appuyé à ma poitrine. Comment vouliez-vous que je levasse la tête ? Je craignais de perdre l'équilibre. Le seul bourdonnement de l'air, semblait-il, me tenait en équilibre sur le trottoir.

Je ne saurais dire combien de temps dura cette espèce d'extase, ce figement, cette peur instinctive, morale et physique, mais lorsque le jour s'obscurcit subitement, je pus enfin comprendre que j'étais en danger de mort.

Une ombre venait de couvrir mon petit monde ; un essaim d'abeilles, chassé de sa ruche, probablement renversée par un chien, volait, affolé, et tournait, innombrable, autour de sa reine.

J'étais enveloppé d'abeilles bourdonnantes, et c'est grâce à mon immobilité que je dus, en définitive, de n'être point piqué à mort.

J'ai encore sur mes bras, mes jambes, mes épaules et ma nuque cet invraisemblable frisson d'un contact avec les tumultueuses petites pattes d'abeilles. Dois-je dire que j'avais la chair de poule ? J'étais plutôt en papier, comme un nid de guêpes. Sur mes bras pendants, ces bêtes rousses étaient posées et s'épaississaient en nombre l'une sur l'autre. En somme, je portais une

fourrure en été, et c'est depuis ce moment que j'ai pris en horreur tout contact avec la laine, la moins rugueuse soit-elle.

†

Cet essai d'habillage, sur le mannequin figé que j'étais devenu, j'en fus subitement libéré par le grand cri d'effroi poussé, à l'autre bout du trottoir, par la servante Eugénie. La pauvre fille rousse et rousselée venait à mon secours, sans comprendre que ses cris et sa course avaient augmenté la panique des abeilles.

En peu de temps, il fit clair sur le trottoir de bois. J'étais enfin déshabillé. L'essaim d'abeilles s'était jeté sur elle, et j'entends encore, surmontant la rumeur de ruche, les cris d'effroi, poussés d'abord par la pauvre fille, se transformer ensuite en hurlements de douleurs.

Pauvre Eugénie… Avant que l'apiculteur se montrât sous son voile, et portant à travers champs sa boîte aux nombreux tiroirs, la servante se roulait afin de se dégager, de même qu'il faut éteindre le feu de ses vêtements en se roulant sur soi-même. La moitié de l'essaim fut sans doute écrasée, mais ses morsures avaient eu raison de la malheureuse fille.

La servante Eugénie, trois jours plus tard, ne put surmonter sa fièvre, et lorsqu'elle mourut, entourée de toute la famille, sa peau ne portait plus de taches de rousseur. L'inflammation de son visage, de ses épaules et de ses bras, avait retrouvé son empire sur toutes les taches de son. Une poussée de rougeur, comme un soleil, sur les derniers jours d'une mourante, avait effacé le système stellaire de la pauvre servante rousse.

†

Le nom d'Eugénie est aujourd'hui gravé sur la pierre tombale de ma famille. Non loin, un ruisseau y coule. Chaque printemps, ou après la pluie, il ne pourra jamais se gonfler autant que mon chagrin, et ses eaux tumultueuses rendent, au pied d'un coteau, la sinistre rumeur d'une ruche en panique.

q

Chapitre 56 Trois histoires de Noël pour adultes

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, ne croit plus en Santa Claus, depuis qu'à Saint-Ours trois de ses plus illustres substitutions de personne lui ont apporté autant de désillusions.
— Et d'ailleurs, dira-t-il, voyez-vous un Père Noël dont la barbe « neigeuse » porterait une tache de jus de chique ? Ça fait trop « grande personne ».

À ses meilleurs amis, qui accrochent leurs chaussettes au pied de leur couchette, Joë Folcu, aujourd'hui, serait mal venu d'y introduire du tabac en feuilles. D'abord, ceux qui apprécieraient la bonne farce n'ont pas l'habitude de coucher nu-pieds. Et l'humidité d'un « chausson » pourrait allier à la suavité du tabac un arôme hétéroclite. Pour la pipe, ça peut aller, mais on ne chique pas du tabac ayant séjourné dans une mélasse intime. Le tabac ne saurait être confondu avec le gibier à plumes. Pourquoi voudrait-on le faisander ?

Pour une première fois qu'il personnifia saint Nicolas, le Saintoursois fit du tort à son commerce. De plus, vouliez-vous qu'il

s'adonnât au négoce peu usité des crachoirs ? Son tabac, engraissé au fumier de cochon, n'avait nullement besoin d'être renforci.

— Pour assouplir votre tabac, dira-t-il, en définitive, des tranches de pomme, ou d'orange, ou une parcelle d'éponge humidifiée sont recommandées. À court de « stock », enfermez à volonté dans votre pot une découpure de « chausson ». Quant à moi, foi de gentilhomme, jamais ne me viendra l'idée d'enfermer du tabac dans une chaussette, même pour la durée d'une nuit de Noël.

†

La seconde aventure, survenue à Joë Folcu, se passe de morale. Du moins, selon le marchand de tabac en feuilles, elle est sans conclusion.

Le gouvernement venait à peine d'organiser le rachat des rentes seigneuriales, dans les campagnes de la province, que Joë Folcu décidait, par esprit de contradiction, et parce que son parti n'était pas au pouvoir, de réveiller une vieille coutume seigneuriale dans Saint-Ours.

Autrefois, avait-il appris, la tradition voulait qu'un seigneur dans la nuit de la Noël distribuât, lui-même, des cadeaux à tous les enfants de ses censitaires.

Avant que la province rachetât ces droits qu'avaient les seigneurs sur leurs fermiers, il était temps, d'après Joë Folcu, que chacun regrettât les beautés de l'ancien régime.

Cette veille de la Noël, sur une neige ancestrale, et sous une lune qui découpait, en ombre chinoise, tout passant sur le coteau,

un beau Santa Claus pliait sous une besace remplie de cadeaux appropriés.

On devine qu'il s'agissait bien de Joë Folcu jouant le rôle imprévu d'un grand seigneur en tournée. La barbe était peut-être tachée de jus de chique, et le Santa Oaus, chaussé de « pardessus » à « zipper », mais le masque tenait en place, la besace était pleine, et l'intention de l'interprète, excellente.

Sur le coteau, le bâton de Joë Folcu-Santa Claus crissait comme une canne de pionnier. Que c'était beau, la générosité ! la générosité d'un geste sans intérêt pécuniaire. La nuit, Joë Folcu aurait pu être grand seigneur de nuit. Il le reconnaissait à son ombre sur la neige. Sa barbe donnait aussi bien l'impression d'un glaçon que celle d'une barbe patriarcale.

« Enfin, songeait Joë Folcu, la nature a voulu me venir en aide. Pour la première fois que je processionne, la neige est blanche, même entre les ornières du chemin. »

Comme la première maison, dans laquelle sa générosité allait s'exercer, se trouvait à un bon mille du dernier rang moderne, à Saint-Ours, le Père Noël improvisé songeait aux belles routes hivernales de son enfance. Il en était même venu à regretter qu'elles ne fussent pas garnies du pointillé traditionnel du crottin de cheval, lorsqu'un aboiement furieux le fit sursauter.

Un chien de garde énorme, en vertu de son ombre, sur la neige, naturellement, avait suivi le Père Noël, sans tenir compte de la fausse représentation de personne.

— Pauvre chien ! disait plus tard Joë Folcu. En ignare qu'il était de nos fêtes chrétiennes, il m'a pris, avec ma besace, pour

un mendiant, moi qui m'adonnais au métier de grand distributeur de bienfaits devant l'Éternel.

Et c'est ainsi que Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, fut mangé tout rond, sur une route de Saint-Ours. Santa Claus avait bien changé de voix et arraché sa barbe, les propres chiens de son village ne voulurent pas le reconnaître…

†

La troisième aventure fut moins violente, sans doute, mais aussi déprimante.

Cette fois, un voisin, qui désirait impressionner sa petite fille, avait suggéré au marchand de tabac en feuilles de personnifier Santa Claus en plein jour.

Pendant le repas de Noël, à midi, Joë Folcu devait intervenir en travesti auprès de la petite et vider à ses pieds « une pleine poche de jouets ».

La famille était au courant et cette fête allait être le plus beau jour de la petite fille. Songez-y, la venue au grand midi d'un Santa Claus exclusif pour la petite. Tous les éléments de cette substitution devaient concourir à ce que l'enfant crut en Santa Claus et pendant toute sa vie.

— Comment vouliez-vous que je refusasse ? de s'écrier Joë Folcu. Aucun chien, cette fois, pour m'embarder…

Le marchand de tabac en feuilles avait été ému de cette proposition. Et même lorsqu'il en parlait, aujourd'hui, le sens du subjonctif lui en revenait à la bouche comme un rot d'avant festin.

Mais Joë Folcu avait oublié qu'une barbe postiche n'a jamais embelli un laideron, comme un chapeau de femme, celle qui le porte.

Lorsque la porte de la salle à dîner eut encadré le travesti de Joë Folcu, l'enfant éprouva une première crise cardiaque et faillit ne pas en revenir.

— Dans tous les actes d'une vie, conclura le conteur, il vaut mieux être soi-même. Le plus singulier, dans toutes ces aventures, c'est que le chien incrédule de l'histoire précédente n'ait pas eu l'honnêteté de souffrir du cœur. Reste à savoir si, de nos jours, je n'y croirais pas encore… au Santa Claus.

q

Chapitre 57 Brûle ce que tu adores ; adore ce que tu as brûlé

Ce dimanche de novembre, le tocsin avait amené presque toute la paroisse au pied du coteau, « près les concessions de l'arrière ».
— C'est pas surprenant que toute la population s'y trouvait, de rétorquer Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, puisque l'incendie fut découvert à l'heure même où tout le monde se disposait « à suivre les vêpres ».

Joë Folcu n'aime pas qu'on évoque les circonstances de l'incendie survenu à l'hôtel Charbonneau. Afin de détourner l'attention sur le rôle qu'on lui attribua, il se dit fort désintéressé de cet établissement.

Tout d'abord, vous dira-t-il, l'hôtel était mondain, et il n'y mettait pas les pieds. Cette société en villégiature portait les cheveux courts, et les jupes de même. Joë n'aime pas que l'on détériore ainsi l'harmonie des lignes de la femme. Ensuite, on y parlait trop anglais et Joë Folcu n'était pas revenu des États pour condescendre encore à parler la langue des nègres. On est patriote, ou on ne l'est pas.

— Et quel cas vouliez-vous que j'en fisse, achèvera-t-il, en surveillant de près l'éducation qu'il a reçue au séminaire ? Pensez-vous que le comptoir de l'hôtel ruinait mon commerce ? Quel est l'homme, d'un village honnête, qui s'adonnerait au tabac turc des mondains ? Ces gens sont trop paresseux, et manquent de goût, pour hacher leur tabac. On y mâche plutôt de la gomme, sans cracher.

Sur le coteau, lorsque l'incendie s'y était allumé, l'hôtel Charbonneau, désaffecté pour l'hiver, se trouvait à la merci des paroissiens et des flammes.

— Pour le feu, explique Joë Folcu, comment vouliez-vous qu'on le contrôlât ? Avec une seule pompe et quatre boyaux, tout le monde ne pouvait être pompier. Il restait à sauver les meubles, et chacun n'a-t-il pas accompli son devoir ?

Ici Joë Folcu disait vrai.

Les flammes n'avaient pas encore consumé le toit de l'hôtel que chaque homme valide, et les enfants bien musclés de la paroisse, s'acheminaient déjà par les rues du village, et les routes des rangs, qui avec un fauteuil basculé sur la tête ; l'autre avec un tapis roulé sous le bras ; qui avec une lampe sur pied jetée sur l'épaule comme un fusil ; qui avec une statue grandeur nature, ou

un buste, la tête en bas ; qui avec une boîte de coutellerie ; qui avec une essoreuse mécanique ; l'autre avec un sommier, ou les montants d'un lit ; l'autre, la tête couverte d'un matelas ; qui avec des coussins ou des oreillers de duvet.

En effet, tout le monde avait accompli, au dire de Joë Folcu, son devoir. Les routes, en quelques instants, s'étaient transformées en premier mai, jour de déménagement. Disons plutôt, jour d'aménagement, puisque chacun rentrait chez lui avec l'intention de compléter son mobilier, grâce aux débris de l'hôtel.

Quant à Joë Folcu, nous n'avons pas à mentionner son courage. À lui seul, n'avait-il pas « rentré » dans sa boutique, deux beaux comptoirs vitrés et remplis d'un énorme « stock » de tabac en paquets, lui le marchand de tabac en feuilles ?

Deux jours après l'incendie, les cendres de l'hôtel étaient encore chaudes que les compagnies d'assurance entreprenaient « l'ajustage ». C'est ici que le scandale commença.

Chacun des paroissiens, encouragé par Joë Folcu, exprimait les raisons qu'il avait de s'approprier ce qu'on surnommait les débris de l'hôtel.

— Ce que vous avez sauvé des flammes, expliqua Joë Folcu au village, n'était-il pas appelé à y périr ? Les propriétaires de l'hôtel n'ont-ils pas « rencontré » toutes leurs primes ? L'assurance fera encan de tout ce « ménage », et c'est d'autant qu'elle se remboursera.

Forts d'une telle argumentation, les paroissiens avaient refusé de retourner dans la grange de l'hôtel tous les « effets » sauvés de l'incendie.

Devant les menaces de frais de cour, les nouveaux acquéreurs du mobilier de l'hôtel avaient nommé Joë Folcu pour les représenter auprès des assurances.

Chargé de mission, et envoyé spécial de toute une population, Joë Folcu avait eu recours à la vieille loi française, chapitre des naufrages.

— Dans les cas d'un naufrage, avait-il expliqué aux agents de l'assurance, lorsque les flots d'une mer démontée rejettent les débris d'un vaisseau en perdition sur la rive d'un village de pêcheurs, ces braves citoyens ont-ils des comptes à rendre aux armateurs du vaisseau, ou au pays de sa nationalité ?

— Monsieur, avaient répliqué les envoyés de l'assurance, voulez-vous demander à vos concitoyens de ne pas confondre naufrage et incendie ?

— Non, messieurs, l'eau et le feu sont incompatibles, et c'est là que je puise mes arguments. Voulez-vous que nous replacions les meubles de l'hôtel dans les cendres ? Pourquoi les rapporterions-nous dans la grange de l'hôtel, puisque ces « effets » n'ont pas été pris dans la grange ?

Le dimanche suivant, sur le parvis de l'église, à la sortie de la messe, Joë Folcu perdait sa cause devant le maire de la municipalité, et, dans l'après-midi, les rues et les routes donnaient encore l'aspect d'un pays encombré de réfugiés.

Avant la tombée du jour, les « débris » de l'incendie se trouvaient accumulés dans la salle du conseil à l'hôtel de ville, moins trois boyaux du service des incendies.

En mai suivant, l'hôtel Charbonneau, garni de ses anciens meubles, recevait encore ses vieux clients, sur le coteau, et la même jeunesse, au grand désespoir de Joë Folcu, montrait ses cheveux courts sur les nouvelles galeries.

Toutefois, le novembre subséquent, lorsque l'hôtel prit feu de nouveau, le tocsin n'attira cette fois que les pompiers du village au pied du coteau, « près les concessions de l'arrière ».

La population assista bien au spectacle grandiose, et déjà vu, de l'incendie… mais chacun derrière ses fenêtres.

Pleuvait-il, vraiment, ce jour-là ?

On raconte que Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, se trouvait cette fois-là dans la fenêtre de sa boutique bien avant que l'incendie fût découvert à l'hôtel.

Drôle de coïncidence…

q

Chapitre 58 Tel bon fumeur, à sa blague se reconnaît

Quel tintamarre de freins, de sonneries et de bielles pour un si pauvre accueil !… Et, de fait, lorsque du rapide de Montréal descendit, en plein hiver, à la station de Saint-Ours, ce voyageur de commerce, il n'y avait personne sur le quai pour l'accueillir, non plus que l'agent lui-même du chemin de fer, un doigt sur le télégraphe, derrière sa baie vitrée. Qui, d'ailleurs, aurait pu deviner

que l'Expresspût s'arrêter, un jour de semaine, à une station éloignée d'une couple de milles du premier village ?

Ce qu'une gare peut être solitaire, après le départ du train. Pauvre voyageur de commerce… Lorsque le train s'enveloppa de vapeur et de « poudrerie », dans le premier détour de la voie ferrée, il ne lui restait plus, d'un confortable séjour dans le wagon de luxe, que le chant de la brise dans les fils du télégraphe.

Allait-il descendre à pied au village ? Heureux voyageur, tout de même. Avant qu'il eût déterminé à quelle ornière de la route confier ses pas, un traîneau venait vers son commencement de détresse.

— Combien de milles, pour le village ? demanda-t-il, lorsque le cheval fut à sa hauteur.

— Ousque vous allez ? s'enquit le sauveteur.

— Chez Joë Folcu. Le connaissez-vous ?

— Oui, monsieur ! vous voulez dire le marchand de tabac en feuilles ? Montez, j'le cherche moi-même.

†

† †

La maison de tabac qu'il représentait, avant de fermer ses livres pour le mois, s'était aperçue de la présence inopinée d'une « balance de compte » laissée, ou oubliée volontairement par Joë Folcu. La note du marchand de tabac en feuilles devait être perçue aujourd'hui même. Demain, elle allait être périmée, « passée due, depuis cinq ans ». Et c'est pourquoi, d'expliquer le voyageur de commerce, la compagnie avait dû faire des instances afin que

le rapide du chemin de fer pût laisser son percepteur sur le quai de la station, à Saint-Ours.

— Ça peut pas mieux tomber, s'était exclamé l'homme de la voiture. Joë Folcu me doit de l'argent et nous allons en profiter, tous deux, pour le collecter. Moi, monsieur, j'viens de Contrecœur, par un temps pareil de grand vent, et je ne me propose pas de le manquer. Marche, la grise, marche.

Entre deux rafales, comme le cheval se remettait au trot, sur une route neuve de neige, qui ne gardait pas ses crottins pour indiquer ses courbes à l'avance, le charretier, s'étant de nouveau penché vers son voyageur, lui demanda :

— Couchez-vous au village ?

Cette question devait avoir son importance, puisque l'homme de la carriole la répéta bien une couple de fois afin d'en être, semblait-il, bien assuré.

— Mais oui, mais oui, monsieur, répétait le voyageur, quelque peu ennuyé d'être soumis à un interrogatoire. L'argent doit être rapporté avant la fermeture des livres, demain matin. L'express a reçu instruction d'arrêter au retour à la station, et j'y serai comme un seul homme. Je partirai comme je suis venu.

À la première bifurcation de la route, à quelques arpents du village, de l'autre côté de la rivière, le cheval et la carriole ayant hésité, l'homme du traîneau en profita pour mettre sa monture au repos. Et c'est ici que le voyageur de commerce apprit que Joë Folcu n'ignorait pas la venue, aujourd'hui même, de son créancier de Contrecœur.

— Joë Folcu, dit-il, se pense fin, mais il ne sait pas à qui il va avoir affaire. À deux, monsieur, il ne pourra pas nous échapper. Puisqu'il connaît mon voyage de Contrecœur, j'ai su, de mon côté, qu'il en a profité pour rendre visite à son vieil ami Potvin, dans le cinquième rang. C'est ainsi qu'il entendait m'échapper, le vieux « saudit ». Mais on va le surprendre chez son ami. Pendant qu'il vous fera son chèque, je lui demanderai le mien, et il paiera, je vous l'assure.

†

Il pouvait être vers le milieu de l'après-midi lorsque la carriole des deux créanciers fit grincer la route, devant la dernière maison du cinquième rang.

— C'est icitte, mon monsieur… Si vous êtes trop gelé, donnez-moi votre bras, vous tiendrez votre « snathchel » de l'autre main.

À douze milles du village, la surprise fut grande pour les hommes de la tempête d'apprendre que Joë Folcu n'était pas venu chez son vieil ami, et que, de plus, le vieil ami n'était même pas chez lui. Une note indiquait, dans la porte, qu'il était absent de chez lui depuis une semaine.

De retour sous les couvertures de la carriole, les créanciers, après s'être quelque peu attendris, malgré le froid, sur leur malheur, n'avaient plus qu'une alternative, le retour, le voyageur de commerce vers son train, le charretier, vers Contrecœur, en passant par la station du chemin de fer, son chemin de retour.

— On aurait bien le temps de passer au village, conclut le créancier de Contrecœur, mais si Joë Folcu connaît mon arrivée

aujourd'hui, vous pensez bien qu'on ne le trouvera pas au chaud dans sa boutique de tabac.

Le voyageur de commerce s'essaya bien à convaincre son camarade de passer quand même par le village, mais l'autre prétendait s'y connaître en fait de routes.

— Avec une « poudrerie » de même, renchérit-il, nous atteindrons bien Saint-Ours, mais avec ce détour, la nuit tombera et des bancs de neige auront bloqué la route qui mène au « dépôt des chars ». Si nous « bridons » tout de suite vers la station, avec le temps qu'il fait, vous arriverez juste à temps pour prendre le train.

Sur le retour, avant qu'on en vînt encore à discuter des possibilités de se diriger sur le village, le charretier, en bifurquant vers la station, s'était définitivement prononcé.

— Quant à moué, monsieur, je vous aurais bien conduit au village puisque vous pouvez y passer la nuit, mais j'ai promis d'être chez nous « à soir ».

C'était péremptoire. Et le voyageur de commerce n'eut qu'à suivre jusqu'au chemin de fer.

†

Au chaud, près du poêle de la station, les deux créanciers observaient le silence, afin que la sirène du train pût être bien entendue et qu'on ne manquât point de signaler au fanal le mécanicien de la locomotive, dans le premier détour de la voie, lorsque l'homme de la carriole exprima soudainement le désir de continuer sa route vers Contrecœur.

— Les routes s'emplissent, commença-t-il, et vous n'avez plus besoin de moi. Au premier cri du train, dans la courbe, sortez votre fanal, et il arrêtera, comme c'était entendu, m'avez-vous dit.

Comme les deux hommes allaient se séparer, après maints remerciements d'usage, le créancier de Contrecœur, fouet en main, sur le seuil de la porte, et le casque enfoncé jusqu'au yeux, se tourna pour une dernière fois vers son camarade et lui tendit sa blague à tabac.

— En attendant le train, mon ami, dit-il avec emphase, vous pourrez tirer une bonne « touche », mais gardez-vous bien, monsieur, de montrer cette blague à votre patron, car il la reconnaîtra comme étant la mienne, celle de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles… Bon voyage, monsieur le voyageur, j'entends votre train, dans la courbe.

Puis Joë Folcu fit claquer la porte de la station, comme il eût fait de son fouet, tant la minute lui semblait indifférente.

q

Chapitre 59 Déjà, à huit ans, je n'étais pas digne d'être pompier

Vers l'âge de huit ans, je voulais être pompier. À cette époque, d'un incendie, je ne connaissais ni les flammes surgies d'une fenêtre, comme un rideau qui bat au vent ; ni les cris des blessés, et ceux des chefs, parmi les boyaux frémissants, et leur jet d'eau

sale ; ni les craquements de l'érable pétillants, bois des murs et des planchers ; ni les fumées qui montaient d'un quartier comme autant d'ovations à la gloire des pompiers.

À cette époque de huit ans, je ne connaissais des pompiers et des incendies que les casques blancs des chefs, et les casques rouges des « demi-chefs ». Combien de fois inutiles ai-je pris mon envol à la suite des pompiers, et sans jamais les suivre jusqu'au « feu ». En fait, jamais on n'a « brûlé » dans mon quartier, et, par les dédales des rues, toujours je perdais les pompiers de vue. Je vois encore la « pompe à steam », tournant sans retour un coin de rue ; les « échelles », toujours horizontales et sur roues, le fourgon des boyaux, le « reel », dépasser une borne-fontaine sans s'y attarder.

Mais les casques des pompiers et leurs sonneries, parlez-moi des impressions que j'en éprouvais. Au détour d'une rue, sur le marchepied arrière d'un fourgon, un pompier, en plein vent, qui endosse un manteau de caoutchouc, et le front penché de peur que la bourrasque n'emporte son beau casque noir et garni d'un chiffre de cuivre. Et les chefs, qui passaient devant chez moi en « buggy », une main sur la poignée de la cloche, et l'autre posée à plat sur le casque blanc. Ne fallait-il pas, nécessairement, que le casque blanc suivît le chef dans sa randonnée ? Voyez-vous ça d'ici un chef arrivant au feu sans son casque ? C'est à croire que tout le quartier eût brûlé.

Une hache passée à la ceinture, ça complète le décor, sans doute, mais jamais comme un casque blanc ou rouge sur la tête grise ou blanche d'un homme d'expérience en matière d'incendie.

À huit ans, je voulais être pompier. À cette idée, aux souvenirs des pompiers, j'éprouve encore toute une trépidation égale à la vibration de mon lit, en pleine nuit, lorsque la « pompe à steam » passait devant chez ma mère. Oui, mes chers amis les pompiers, lorsque vos échelles rouges, emportées devant la fenêtre de ma chambre à coucher, on eût dit de grandes flammes horizontales se rendant au « feu » pour l'augmenter, ou prolonger mon plaisir, de petit pompier-né.

†

Un jour que les pompiers passèrent dans mon rayon, c'est-à-dire devant le gazon où je prenais mes ébats, sous la fenêtre de ma mère, je n'y tins plus et enjambai la clôture du parterre.

C'est alors que ma main ténue, pas celle qui retenait mon petit chapeau de paille sur ma tête, mais l'autre, oui, messieurs, l'autre main, la main libre et tendue, se trouva prise dans la main d'un passant, ou d'une passante. Il ne pouvait y avoir d'erreur. Quelqu'un se rendait au feu et, comprenant mon désir fou de l'accompagner, ou de m'y faire accompagner, s'était emparé de ma main. Mais oui, c'était incroyable, j'allais au feu.

Oh ! mais pas si simplement que cela, vous allez voir…

D'abord, les oreilles remplies de sonneries des pompiers, une main sur mon petit chapeau, comme un vrai chef qui se rend au feu, et l'autre main bien prise dans la poignée solide d'un passant quelconque, mes petits pieds suivaient avec peine la course affolée de mon camarade improvisé.

Dans les courbes des rues, ou les détours, pour dépasser quelques lambins, sur le trottoir, plus d'une fois j'accomplis, plu-

sieurs verges de distance sans toucher terre. En d'autres termes, je suivais ma petite main bien empoignée par une main secourable. Il n'est pas donné à tout le monde d'aller au « feu » à huit ans.

Après des années de cette expérience, je crois me souvenir que l'âme-sœur, celle qui m'amenait au feu, était une jeune fille, une grande sœur, quoi ! Le bas d'une jupe courte me battait quelquefois une joue. Si la prise de mon âme-sœur ne s'était pas subitement relâchée, si je ne m'étais « ramassé », au troisième degré d'un escalier, dans une courbe, j'aurais pu vous dire à qui je devais d'être allé au feu à l'âge de huit ans, mais lorsque je me remis debout sur le trottoir, mon visage était « poqué », mon nez saignait, et le silence avait retrouvé son empire dans mon petit monde, au pied de cet escalier.

Lorsque j'éclatai en sanglots, non pas d'avoir donné contre un escalier, mais d'avoir été abandonné en pleine course vers un incendie, aucune des sonneries des « reels », des « échelles » et des « pompes à steam » n'occupait mes oreilles « tombées », me semblait-il, comme des oreilles de chien battu.

Où en étais-je, dans tout cela ? Sûrement très éloigné de chez moi, et surtout de l'incendie, et encore davantage de l'âme-sœur qui m'avait amené au feu.

Étais-je demeuré longtemps assommé contre un pilastre d'escalier ? À peine sur pied, je me trouvai seul dans une rue inconnue. Si, au moins, une fumée quelconque s'était élevée dans le lointain, je lui aurais peut-être tourné le dos afin de rentrer « chez nous », comme une grande personne. Oui, en présence de ma déconvenue, j'aurais sans doute renoncé à me rendre au

« feu ». Il faut dire que je commençai à me trouver quelque peu jeune encore pour aller au « feu » sans demander de permission à ma mère. Réflexion faite, je regrettai quelque peu mon embardée.

†

Combien de temps, le nez morveux, marchai-je devant moi, au hasard d'un grand chagrin silencieux, et les yeux arrondis d'un enfant perdu ? Il reste que l'âge que j'avais du petit gars de huit ans dut prendre rapidement le dessus, puisque j'entends encore un grand cri de détresse. Mais oui, c'est moi qui avais poussé cette grande clameur d'enfant perdu « qui cherche sa mère ».

À tous les passants qui me demandaient mon âge, mon nom ou mon adresse, le nom de ma rue d'enfant perdu, je ne savais que répondre :

— Les pompiers, monsieur, les pompiers, madame…

Et les pleurs m'inondaient comme un visage qui se fait passer au jet d'un boyau d'incendie.

En définitive, j'oublie quelque peu si le sergent de ville qui se dressa devant moi portait un casque blanc, lui aussi, comme les pompiers, mais je sais très bien qu'il n'était pas pompier. C'est un bâton qu'il portait dans sa ceinture, et non une hache de pompier. De plus ses gants qu'il enleva pour inscrire « mon cas » dans son calepin étaient blancs. À ce moment, j'ignorais si les pompiers portaient des gants de peau blanche. De toute façon, les pompiers de mon enfance s'accompagnent toujours de sonnerie d'alarme. Ce « policeman » ne pouvait rien avoir des attributs d'un pompier. Dans le cas contraire, vous savez bien que jamais

je n'aurais osé pleurer devant un pompier. À huit ans, on peut encore avoir du discernement et reconnaître un constable d'un pompier. Au vrai je ne sais plus s'il était pompier.

†

C'est au moment où le sergent de ville allait m'enlever dans ses bras pour me conduire à quelque poste de police, pour simples fins d'identification, qu'une voix quelque peu nerveuse demanda :

— Vous ne voyez donc pas que ce petit jeune homme est devant chez lui, tout simplement ? Au lieu de l'entourer comme un malfaiteur, donnez-lui donc de l'air et il reconnaîtra la porte de sa maison.

Ma mère avait mis du temps à me reconnaître parmi ce petit groupe surmonté par un casque blanc de sergent de ville, mais, lorsqu'en définitive elle vint vers moi, je ne perdis pas de temps à me reconnaître tout simplement devant chez moi.

— Rentre à la maison, petit braillard, avant que je te donne la fessée.

Je ne répliquai pas, mais avouez que c'était humiliant de se perdre en route pour un si beau feu, et de revenir devant chez soi sans reconnaître son propre perron de maison, et de se demander si le sergent de ville, qui menaçait de « vous amener », n'eût pu se faire passer pour un simple pompier, admettant que je n'aurais pas aperçu son bâton dans sa ceinture.

C'est à partir de ce moment, à mes huit ans, que je renonçai à embrasser la carrière de pompier. Comment m'en auriez-vous cru digne, par la suite ?

q

Chapitre 60 Recette de civet de lièvre qui convient à un ragoût de chat

La passion, que portait autrefois Joë Folcu à la race féline, mettait ses clients en mauvaise posture contre eux-mêmes et contre le succès de son tabac parmi les Saintoursois.
Joë Folcu aimait à ce point les chats que sa boutique de marchand de tabac en feuilles en abritait au moins une vingtaine. À la brunante, avant que le fanal s'allumât au-dessus de la caisse, le client prenait le risque de mettre le pied sur une queue ou une patte.

Chaque fois, de deux choses l'une. Ou le client recevait un coup de griffe sur une jambe de pantalon, ou un miaulement désespéré mettait son cœur en émoi.

Quant au succès dont jouissait le tabac de Joë Folcu dans Saint-Ours, on comprend qu'il pouvait être compromis.

— Avec un si grand nombre de chats dans sa boutique et son « back-store », déclaraient quelques bons fumeurs, on finira par croire que Joë nous offre de la crotte de chat en guise de quesnel.

†

Vraisemblablement, la passion de Joë Folcu pour les chats n'était en somme qu'une passion pure et simple de vieille fille. L'accueil accordé à tous les chats errants de la paroisse n'était sû-

rement pas justifié par un désir bien arrêté de combattre une quelconque invasion chez lui par la race des rongeurs.

— Jamais, dira encore quelque bon fumeur, un rat ne s'est introduit dans un ballot de tabac, comme il eût fait dans une meule de fromage. Le rat n'aime pas le tabac, comme il préfère le fromage. Jamais, avec du jus de chique, vous n'attirerez un rat vers une trappe. Si le rat n'est pas fumeur, comme certains chiens savants de cirque, il n'est pas non plus chiqueur, n'en déplaise à la qualité dont se prévaut Joë Folcu pour son tabac en « barre ».

Bien que le chat exprime un sentiment de solitude, le grand bavard qu'est Joë Folcu devait aimer quelquefois passer certaines heures en compagnie des chats. Il a toujours soutenu que le nombre des chats, dans son entourage, ne détruisait nullement son impression d'une vie quelque peu tour d'ivoire.

Une vieille fille, disait-il, pour justifier le nombre de ses chats, adore généralement l'isolement, ce qui ne la retient jamais de passer des heures derrière des persiennes, l'œil rivé sur la foule des places publiques.

— Un chat, c'est pareil, n'est-ce pas ! Quel qu'en soit le nombre, cet animal n'en vit pas moins seul et se cachera toujours « pour faire ses crottes ».

Pauvre Joë Folcu… Ce qu'il aimait « solitairement » ses chats… Je le revois encore, le soir, dans son arrière-boutique, en méditation parmi ses chats. Qu'ils fissent la sieste sur ses épaules, et sur ses genoux… qu'ils lui aidassent à remplir son fauteuil… ou qu'ils se juchassent énigmatiquement sur le globe des fleurs de cire, ou sur les abat-jour des lampes au rancart, tou-

jours le silence était diabolique dans l'entourage de cet homme quelquefois si bavard.

On a quand même pensé, dans Saint-Ours, que Joë Folcu avait garni sa boutique de chats afin d'éviter aux chiens l'envie de lever la patte sur ses ballots de feuilles, et sur ses étalages, près du trottoir, devant les vitrines.

†

† †

Il reste qu'un jour cette passion pour les chats s'est modifiée chez Joë Folcu d'une façon « assez singulière » et dans les circonstances que voici.

Dégoûté que le tabac du marchand pût un jour s'assimiler, comme goût, ou comme saveur, à celui des chats, et, n'est-ce pas, à celui de leurs « petits déchets », un ami de Joë Folcu l'avait invité à partager avec lui, un dimanche midi, un nouveau genre de civet de lièvre.

Après que son hôte s'en fût pourléché les lèvres, l'ami en question lui avait appris, sans précaution oratoire, que la portion de civet qu'il venait ainsi de manger n'était rien autre qu'un ragoût de chat, cuisiné avec un art achevé.

Joë Folcu s'amusa fort que la famille de son ami, désireuse de le dégoûter lui-même d'un civet de chat, en eût toutefois mangé en sa compagnie.

— Puisque vous désiriez, dit-il, me dégoûter de l'amour que je porte à mes chats, comment en serai-je écœuré plus que vous-même, vous qui venez d'en manger aussi bien que moi, et sur-

tout, vous, mes amis, qui n'avez pas l'excuse d'avoir, comme moi, ignoré la qualité de ce que vous mangiez ?

Heureux d'avoir été le plus fort, Joë Folcu s'en curait les dents avec satisfaction lorsqu'on lui apprit que seule sa portion avait été préparée au chat, tandis que ses amis s'étaient « bourrés » de bon lièvre.

Et l'explication suivante lui fut donnée :

Dans un chaudron destiné à sa portion, des morceaux de chats bien roulés dans la farine, avaient d'abord été brunis au fond d'une poêle spéciale. À quatre tasses de bouillon, on avait ajouté deux tasses de légumes tranchés, un oignon, une cuillère à table de beurre, du sel et du poivre et un peu de lard salé. Le tout, pendant la cuisson avait été arrosé de vin rouge et sec. Pour donner un goût piquant à ces morceaux de chat, le chaudron avait été largement pourvu de petites brindilles de sapin.

†

Pendant l'énumération de la recette, Joë Folcu ne s'était pas dépourvu de son cure-dents et n'avait nullement éprouvé la moindre nausée. Était-ce par simple vantardise ? Peut-être bien, pensait le maitre de céans. Mais Joë Folcu, fort de ses études en chimie, pendant ses années de séminaire, n'avait pas eu recours à un calepin, ni à un crayon pour prendre des notes. Cette recette, on la retrouve encore aujourd'hui dans sa mémoire. Et pour cause, car il s'en est beaucup servi, par la suite.

À peine de retour chez lui, le marchand de tabac en feuilles avait abattu le plus jeune de ses chats et l'avait mangé en civet, le lendemain.

Deux mois plus tard, sa provision de chats étant épuisée, chacun au village s'empressait de mettre en sac son propre chat, et de le jeter à la rivière, de peur que Joë Folcu s'en emparât pour le manger.

. . . . . .

..

La passion de Joë Folcu pour les chats avait même été culinaire.

q

Chapitre 61 Où il est démontré qu'une pipée de tabac peut valoir le prix d'un bac de passeur

De Saint-Ours à Saint-Roch, sur le Richelieu, les Saintoursois et les Saintoursoises ne disposent pas d'un pont à franchir pour se visiter. Le bac d'un passeur, comme substitut, est à la disposition de ceux qui n'utilisent pas de chaloupe. Et Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, se trouve parmi ceux-là.

Disons que le bac n'est rien d'autre qu'un petit morceau de la route qui flotte sur la rivière. Le passeur d'autrefois tirait à bras sur le fil transversal et c'est ainsi que piétons et voitures se détachaient de la rive pour atteindre Saint-Roch ou Saint-Ours, alternativement. Aujourd'hui, le bac, encore tenu par le fil, est mis en mouvement par le moteur d'un yacht amarré à l'un de ses flancs.

Or, à l'époque où le passeur traversait le bac à force de bras et de reins, Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, haïssait déjà la province de n'avoir pas érigé un pont entre son cher Saint-Ours et le village de Saint-Roch. Comme il devait se rendre souvent à Saint-Roch, dans la concession duquel se trouvait la seule station de chemin de fer desservant ces deux municipalités, il s'était résolu à n'offrir, de son côté, que des substituts en matière de paiement à ceux qui l'engageaient sur la rivière.

— Puisqu'on nous offre, disait-il, un simple bac, au lieu d'un pont de monsieur, entre Saint-Ours et Saint-Roch, qui m'empêche, moi, contribuable, d'offrir à la province, en droits de passage, une pipée de tabac, plutôt que les cinq sous traditionnels, et trois pipées pour une voiture, au lieu de vingt-cinq sous ?

Et Joë Folcu, au milieu de la rivière, sur le bout du bac, au moment de la perception, tirait de grosses touches avant de dire son fait au passeur récalcitrant :

— Puisqu'un bac, sur la rivière, vaut bien un pont, qui me démontrera, monsieur du gouvernement, qu'une pipée de tabac de Joë Folcu ne vaille pas aussi bien un prix de passage sur votre bac ?

Ce genre de raisonnement, et une pipée de tabac, ou une chique, avaient eu raison du passeur qui manquait cette fois-là de tabac. Toutefois, la semaine suivante, Joë Folcu dut payer en matière sonnante. Et c'est ici que le marchand de tabac en feuilles s'était juré de venir à bout du gouvernement.

Un matin de rivière houleuse, journée de repos, sans doute, pour le passeur, car le bac était vieux, et les villageois craignaient les « moutons blancs » sur la rivière ; un matin de grand vent, et

de pluie probable, où la campagne chômait, avec ses routes garnies de poteaux semblables à des râteaux debout sur leur manche, Joë Folcu, appuyé sur une béquille, s'était présenté chez le passeur. Sa jambe gauche était clissée et recouverte de pansements.

— Tu vois, mon vieux, que je me suis « cassé » une patte, et que je n'ai pas choisi mon matin. Le « ramancheur » de Saint-Ours est à Sorel depuis hier et seul un vrai médecin de Saint-Roch peut me « ramancher ». N'aie pas peur des courants et de la houle, mon vieux. Tu fais une bonne œuvre.

Et le bac avait quitté la rive par mauvais temps. Fixé au fil transversal, le bac avait embarqué de l'eau, car la vague ne pouvait lui imprimer ni tangage, ni roulis. La traversée avait été dure.

En accostant à Saint-Roch, le passeur n'avait osé percevoir le prix de ce passage, bien qu'il eût affaire à Joë Folcu. Il savait que son contrat de passeur, avec le gouvernement, contenait une clause quant aux blessés et aux vagabonds. Ceux-ci, sur refus de payer, devaient tout de même être embarqués. Le passeur se devait, à l'exemple de tout représentant officiel du gouvernement, de se montrer humain à l'égard des malades, et charitable pour les pauvres. Non pas qu'il dût y aller de sa poche, mais le gouvernement exigeait de lui un peu de discernement.

— Vous êtes chanceux, Joë Folcu, d'être blessé, car aujourd'hui j'ai du tabac et du meilleur que le vôtre puisque je l'ai acheté à Saint-Roch même.

Le marchand de tabac en feuilles, pour une fois, dut faire passer son mal avant ses répliques. Vraiment, le pauvre homme

semblait souffrir lorsqu'il s'était engagé, clopin-clopant, dans la côte de Saint-Roch.

Et il s'était mis à pleuvoir sur les labours.

Vers midi, le temps avait tourné au beau. En une demi-heure, les voitures s'alignaient dans la côte de Saint-Roch et la file était lente à circuler puisque le bac du passeur ne pouvait recevoir que trois attelages par traversée.

Les charretiers, tant la pente était raide, devaient bloquer leurs roues au moyen de briques. Le passeur mettait au moins une demi-heure à se rendre à Saint-Ours puis à revenir. À chaque traversée la file n'avançait que de trois voitures. Il fallait bloquer et débloquer les roues. Et le travail ne s'accomplissait pas sans quelques jurons.

C'est ici, à la tête de la côte que Joë Folcu avait un jour eu l'idée d'installer une taverne de bière. Ce bar devait s'intituler En attendant le bac.Le sous-titre de l'enseigne devait également faire les éloges du gouvernement : « En attendant aussi que le pont soit construit ».

L'idée eût sans doute plu aux charretiers de la région, habitués qu'ils étaient d'attendre, leurs montures en pente, dans la côte de Saint-Roch, mais Joë Folcu avait eu trop d'esprit. Les « fournisseurs » à la caisse électorale du parti étaient intervenus et l'octroi d'un permis de tavernier avait été, comme disait Joë Folcu, lui aussi, bloqué, comme une roue par une brique.

Or, au cours de cet après-midi de beau temps revenu, et de circulation suspendue sur les rives de Saint-Roch et de Saint-Ours, le passeur avait oublié l'incident Joë Folcu et de sa jambe

en clisse, lorsqu'en accostant à Saint-Roch la côte lui avait semblé soumise à un grand désordre.

De partout, on suppliait :

— Laissez-le passer, c'est un estropié, et il souffre… Place aux malades…

Après quelques échanges de jurons, la file des voitures qui occupait le centre de la route s'était débloquée et, sur un côté de la pente, le passeur avait aperçu quelques jeunes gens appliqués à la manutention d'une petite voiture à bras. Entre les deux roues de bascule, sur le plateau de la charrette, Joë Folcu, étendu sur une paillasse, donnait ses instructions.

— Pas trop vite, mes vieux, ma jambe me fait mal. Hé, là ! range ta jument ! Tu vois pas que j'arrive de chez le docteur ? Si t'étais « ramanché » comme moué, tu débloquerais plus vite, lambin…

Comme le passeur put le comprendre, Joë Folcu retournait à Saint-Ours comme un moribond.

À l'arrivée du bac, aucune des voitures, dont c'était le tour de traverser, n'avait osé partager le bac avec un si grand malade. Plusieurs des charretiers avaient même prêté leurs bras pour soulever la voiturette et la paillasse de Joë Folcu afin d'éviter au blessé le cahot de l'embarquement.

Le bac avait à peine touché la rive de Saint-Ours que le marchand de tabac en feuilles, debout « comme un seul homme », procédait lui-même, en un tour de main, au débarquement de sa paillasse roulante. Sur la grève, comme s'il eût été dément, il

avait, d'un coup de son canif, éventré sa paillasse, et c'est à ce moment que le truc fut éventé.

La paillasse ne renfermait pas de la paille, mais bien d'innombrables feuilles de tabac, la valeur exacte d'un ballot que le « grand blessé » avait lui-même, dans Saint-Roch, transporté de la station de chemin de fer. Le matin même, en clissant sa jambe, Joë Folcu savait qu'une livraison de tabac, pour la saison, l'attendait à la station.

— Si t'as du tabac, aujourd'hui, hurla le marchand au premier tournant de la route, j'en ai plus que toué.

Et comme Joë Folcu achevait, derrière sa charrette, la montée de la côte, à Saint-Ours, de grosses bouffées de son meilleur tabac flottaient le long de la pente qui conduit au bac du passeur.

q

Chapitre 62 Le plus efficace des moyens pour assurer la guérison du hoquet

Lorsque Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, s'engagea d'un pas ferme sur le trottoir, entre la beurrerie et la croix des chemins, qui aurait pu imaginer qu'une secousse eût contrarié, brusquement, sa belle désinvolture de promeneur en manches de chemise jusqu'à rejeter, hors son gilet, crayon et stylo, peigne d'urgence, et montre, par chance, maintenue à bout de chaîne ?

De l'avis de plusieurs témoins qui assistèrent aux premiers symptômes de cette calamité, Joë Folcu venait à peine de mettre

ordre à son gilet, et de rentrer sa montre, que son abdomen et son thorax subissaient une autre contraction. Cette fois, il eût bien poussé un juron, mais un bruit rauque, venu d'une vibration de ses cordes vocales, l'en avait empêché. Et le malheureux dut encore ramasser crayons et stylo ; remettre en place montre d'or et le peigne dans son étui.

Le marchand de tabac en feuilles avait-il éternué ? On sait que personne n'est à l'abri d'un éternuement au-dessus d'un bol à soupe, même si le chatouillement se produit à la table d'honneur d'un banquet paroissial. Pourtant, Joë Folcu n'avait pas eu recours à un mouchoir, et son nez était propre.

Or, comme il atteignait enfin sa boutique, sa « veste » portait des traces de cendre. D'autres contractions spasmodiques, en route, avaient secoué sa pipe, et, chaque fois, avant qu'il eût desserré les dents et empoigné son brûlot en écume de mer.

Joë Folcu venait d'attraper le hoquet du fumeur.

Le hoquet du fumeur… Voilà qui est assez compromettant pour un marchand de tabac en feuilles. Et puisque tous les « hommes faits » de Saint-Ours prenaient leur provision de tabac chez Joë Folcu, le mal allait-il devenir épidémique ?

Drôle de coïncidence, à peine le malade venait-il d'entrer chez lui que son chien, gueule ouverte et la queue entre les jambes, se projetait de la porte d'avant sur le trottoir.

Mais non ! Ce n'était pas le hoquet ! Il avait avalé de travers un os de poulet !

Il reste que Joë Folcu devait hâter sa propre guérison. L'an dernier, la deuxième estimation de la récolte commerciale du ta-

bac au Canada était placée à 60 296 100 livres sur 67 930 acres, comparativement à 107 703 400 livres sur 92 300 acres l'année précédente. Cela ne représentait-il pas une diminution de 44 pour cent pour la production et de 26.4 pour la plantation ? Si le hoquet du fumeur était propagé par les marchands du détail, Joë Folcu n'allait-il pas assumer des responsabilités quant à une autre décroissance, dès cette année, dans l'industrie du tabac ?

Les amis de Joë Folcu, de peur d'être atteints à leur tour d'un commencement d'intoxication par le tabac, n'ignoraient pas que le hoquet se guérit par un brusque changement du rythme de la respiration. En d'autres termes, il fallait que le marchand éprouvât une surprise, si l'on voulait que cessât le hoquet chez lui et la menace du hoquet chez les autres fumeurs de la paroisse.

Mais comment prendre Joë Folcu en défaut d'attention, lui, l'homme sans distraction, l'homme qui prévoit tout et qui devine les intentions les plus secrètes, même celles des animaux ?

Un jour qu'il hoquetait à fendre son comptoir, et que le serin, dans sa cage, bégayait ses modulations avec ironie, un voisin s'était approché avec une nouvelle méthode pour guérir le marchand.

— Place tes mains ensemble, avait-il proposé ; joins-les, sans te mettre en prières, et que ton petit doigt touche bien ton pouce. Alors, arrête d'un coup sec ta respiration et regarde le plafond.

Joë Folcu venait à peine de se conformer à la suggestion qu'il reçut une bonne gifle au visage. Mais au même instant, le pauvre voisin y était allé de ses deux dents artificielles d'avant.

La surprise à changer le rythme respiratoire, c'est le guérisseur qui l'avait éprouvée.

En homme avisé, Joë Folcu est homme à s'attendre à toutes les éventualités puis à y répondre, même du poing.

Au bout d'une semaine, comme les recettes baissaient chez le malade, et que les plus grands fumeurs surveillaient leur prononciation, vu la crainte qu'ils avaient de bégayer, Joë Folcu, dans un essai de guérison, et afin aussi d'inoculer ses meilleurs clients, avait imaginé de tremper quelques-unes de ses tablettes de chique dans un bocal de chloroforme.

Le sirop contre le rhume, s'était-il dit, n'est-il pas à base de chloroforme pour engourdir les cordes vocales ?

Après quatre jours d'un tel traitement, il appert que plusieurs clients étaient trouvés endormis dans les granges et les appentis, la mâchoire pendante, trop abrutis pour mastiquer. On sait, n'est-ce pas, qu'un chiqueur s'habitue à chiquer pendant le sommeil. Pour l'instant, Joë Folcu, au dixième jour de sa maladie, hoquetait en dormant. Et ses nuits étaient sans rêve.

Toutes les tentatives de surprise furent en somme essayées.

— Ton chien vient de mourir, annonçait l'un.

— C'est toi qui l'as tué, répondait-il, incontinent, et tu as bien fait, car mon chien souffrait du goitre. Tu lui as rendu un service, et à moi de même.

— Le prix du tabac a baissé.

— T'en fais pas, puisque tu paieras le même prix au détail.

— Les journaux disent qu'après douze jours de hoquet, c'est la mort.

— C'est moi qui ai écrit cet article dans le paroissien du village.

Et c'est après cette succession de faillites que Joë Folcu en avait appelé, par le courrier, à des remèdes « patentés » d'un pays étranger, et à leurs régimes « avec recours ». Avant qu'il eût garni ses tablettes de fioles, le marchand, qui n'ignorait rien du négoce, avait lu dans le formulaire : « L'argent sera remis à ceux qui n'obtiendront pas de résultats satisfaisants. »

Joë Folcu s'était donc guéri par une méthode « négative » et dont voici la formule.

Confiant qu'il était dans le procédé des médicaments et d'une guérison assurée en trois jours, le lendemain du quatrième jour, constatant qu'il hoquetait encore de plus belle, et que ses crayons ne tenaient toujours pas en place, dans les poches de son gilet, Joë Folcu, mis en colère qu'il se fût abusé, en somme, sur sa propre crédulité, lui, le plus averti des hommes, n'avait-il pas éprouvé la surprise de sa vie, et de quoi modifier le rythme de sa respiration.

Et c'est au moment même où il signait sa lettre de recouvrement de fonds que cessèrent pour toujours la « constriction de sa glotte et la vibration par trop évidente de ses cordes vocales sous l'influence du passage de l'air ».

q

Chapitre 63 Il l'avait dans la peau, car elle était indélébile

Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, ne manquait pas, chaque fois qu'il rencontrait Edmond Larivière, d'entrouvrir sa chemise et de bomber le torse. Même l'hiver ne l'empêchait pas de « s'effaler », tant il était heureux de rappeler à son rival qu'il portait, en tatouage sur sa poitrine, un portrait bien « ressemblant » de madame Larivière, son épouse.

Joë Folcu avait courtisé la petite Aline, aujourd'hui madame Larivière, bien avant que Larivière eût songé à demander sa main. Le tatouage faisait chez lui foi d'un sentiment rétroactif dont il se prévalait, en éconduit, à cette époque.

Habituellement, une jeune fille « en rupture », comme disait Joë Folcu, exige de son galant, aussi « en rupture », un échange des cadeaux offerts mutuellement au cours des fréquentations. Tous les tricots, préparés avec amour, et dextérité, Joë Folcu les avait retournés, quelque peu défraîchis, mais se tenant encore. Le bracelet-montre et les nécessaires de toilette, Aline de même les avait remis, quelque peu usagés, à son promis.

Mais comment voulez-vous que Joë Folcu pût se départir du « portrait » de sa « blonde » imprimé dans sa chair à l'encre indélébile et à coups d'aiguilles ? N'était-ce pas avec le consentement d'Aline que Joë avait gravé cette figure sur son cœur ?

— Si t'es pas contente, viens me le voler, avait-il en dernier ressort suggéré.

De son côté, la petite Aline avait préféré le lui laisser comme un talisman. N'est-il pas vrai que les esclaves, autrefois, portaient sur leur corps le nom de leur maître ?

Mais il était advenu que ce tatouage, Joë Folcu le portait à la grande honte aujourd'hui de son rival.

†

Dans la taverne, par exemple, dès que Larivière se trouvait bien en vue, Joë ne soulevait jamais son verre sans ouvrir sa chemise.

— Veux-tu une gorgée, ma petite Aline de mon cœur ? disait-il.

Et chaque fois le verre s'arrêtait pour un instant aux lèvres du tatouage.

Sur le trottoir, en présence de l'autre, l'amoureux éconduit répétait toujours la formule :

— Salue donc, vieux coq… Tu n'vois donc pas que ton épouse m'accompagne ?

Et l'autre ne savait que passer sans mot dire, car les muscles du marchand de tabac en feuilles l'impressionnaient.

†

On se rappelle d'un Joë Folcu offrant même au portrait de sa blonde une « mâchée » de sa chique. C'est pourquoi sa poitrine porte encore de nos jours une tache de tabac à la hauteur des pectoraux.

D'autres fois, le tatoué s'émouvait. De même que chez les Thraces, ce dessin constituait une distinction honorifique destinée à marquer un rang de vieille noblesse, ce symbole ne rappelait-il pas une époque où il avait aimé ?

Les marins au repos ne portent-ils pas une ancre tatouée sur l'avant-bras ; les militaires, deux carabines en croix ; certains vieillards, l'année de leur naissance ? Pour un Joë Folcu enclin à la sentimentalité, pourquoi cette encre indélébile n'aurait-elle pas été le symbole d'une époque de bonheur ?

Quelquefois ce tatouage donnait à son cœur de singulières pulsations. On eût dit des incisions dont la cicatrice formait saillie.

Mais, le plus souvent, cette figure de jeune fille lui suggérait des propos malicieux à l'égard de celle dont il était fier. Que de bons mots, en société, cachent une douleur indélébile !

Le mariage d'Aline et d'Edmond Larivière n'avait sûrement pas rajeuni l'épouse. Et Joë Folcu s'en réjouissait.

— Regardez-moi ça, comme elle a vieilli, la petite Aline, s'était-il un jour écrié, comme madame Larivière passait devant son échoppe de marchand de tabac en feuilles. Si vous désirez voir ce qu'en a fait Larivière, vous n'avez qu'à regarder ma poitrine.

Et, cette fois encore, les boutons de sa chemise avaient sauté.

— Ici, ses joues sont peut-être crasseuses, mais chez elle jamais un coup de serviette n'abolira le temps. Sous ma chemise, les femmes n'ont pas besoin de fard. Mais je peux les faire rougir

de bonheur et leurs joues se rajeunir chaque fois que le sang afflue lorsque je bombe ma poitrine.

†

Mais Edmond Larivière n'avait pas encore dit son dernier mot.

Un soir que Joë Folcu avait ingurgité plus de bière, à la taverne, qu'il n'avait chiqué de son meilleur tabac, Edmond Larivière, à la surprise générale, s'en était approché.

— Mon vieux Joë, lui avait-il soufflé à l'oreille, tu n'sais pas comme j'aimerais à revoir Aline au moment où elle était jeune. Jamais elle n'a été photographiée. Si tu veux me la laisser voir, j'te paye la « traite » toute la nuit…

En d'autres circonstances, Joë Folcu n'aurait pas été dupe. Mais il avait eu soif et la taverne ne fermait-elle pas à minuit ? Comme la « traite », en somme, devait être offerte chez Edmond Larivière, l'occasion était excellente pour Joë Folcu de se trouver dans le voisinage de la petite Aline.

Ce soir-là, le marchand de tabac était porté à la sentimentalité.

†

Joë Folcu ne s'est pas souvenu du détail de cette beuverie. Il avait sûrement dormi chez Larivière puisqu'il s'était éveillé sur une chaise de sa galerie.

Sa poitrine était bien quelque peu douloureuse, mais pas autant que son cuir chevelu. Rien d'étonnant pour un homme qui a beaucoup bu, et dont la poitrine avait été sûrement le point de

mire chez un hôte risible. Ce qu'il avait dû en faire des mots d'esprit en présence de madame Edmond Larivière.

Joë Folcu avait la bouche épaisse, comme il était revenu chez lui.

— C'est encore pour toi, ma petite Aline, eût-il le courage de se dire, que je me suis saoulé. Vas-tu m'en faire des reproches ?

Et c'est alors qu'il avait entrouvert de nouveau sa chemise. Du coup, le marchand de tabac en feuilles s'était dessaoulé. Son propre « portrait » avait été substitué à celui de la jeune fille, et c'est en présence d'un Joë Folcu, les yeux clos, et reposant entre deux cierges mortuaires, qu'il s'était trouvé.

Armé d'une seringue et d'une encre indélébile, Edmond Larivière, ou peut-être bien madame Edmond Larivière, elle-même, avait complété son tatouage. Les beaux yeux d'Aline, une lourde paupière, en tout semblable à celles de Joë Folcu, les recouvrait ; le nez épaté de la jeune fille n'était plus qu'un nez allongé ; le menton recouvert d'une barbe rousse où le jus de chique ne laisse pas de trace.

Devant son miroir de chambre et à l'aide d'un miroir de poche, afin de reconstituer les lettres renversées par le premier mirage, Joë Folcu avait pu lire enfin l'inscription suivante :

« Sache que tu es mort à son souvenir. »

(Cela se passait à l'époque où les tatouages étaient ineffaçables.)

q

Chapitre 64 Une messe votive parmi les arbres

Sur la place d'Armes, rond-point d'activité bruyante, où le bavardage des affaires l'emporte sur la manœuvre plutôt rare des troupes, Notre-Dame de Montréal nous offre par contraste un silence qui appartient à la piété et aux sous-bois des forêts archaïques de Ville-Marie.

Enfermée dans la pierre, la nef du temple historique est entièrement de bois. Les colonnes, la voûte, les transepts, les cartouches et les solives symbolisent le culte des arbres. Ici, l'on prie Dieu dans une forêt transplantée, dans la durée du bois sec, et que la prospérité d'une métropole vénère encore du même amour qu'elle porte au règne végétal des arbres centenaires du mont Royal.

Montréal aime encore ses arbres qui se « déversent » de la montagne par toutes ses rues. Entre les toits de gravier, le feuillage automnal est étale et des érables qui poussent encore dans les trottoirs de certaines rues, luttent contre le temps et rappellent l'opiniâtreté des colons.

Sur la place d'Armes, le bruit des pas sur la pierre ne trouble point le silence pieux des arbres dans le vaisseau de Notre-Dame. Ils rappellent une époque où leur empire dominait, et le sous-bois de Notre-Dame ne garde pas aujourd'hui l'écho des sirènes maritimes, des sonneries commerciales dans la brume et le vrombissement des aéroports.

Ici, à l'orée de la place d'Armes, les bois auparavant durcis par des séjours dans l'eau des lacs, et plus tard dorés par la piété

qu'ils symbolisent, ne sauraient céder à l'histoire. La sève des musées les avive mieux que les veines de la montagne et le sol entassé entre des pierres aussi vieilles que le monde.

Un jour de pluie, la procure des Messieurs de Saint-Sulpice dut écouter la longue histoire d'un ancien garde forestier. À ses pommettes saillantes, au teint de sa peau, et à ses yeux de Mongol, le vieillard devait être métis.

Depuis que le garde forestier avait subi le sort du déboisement infligé par les compagnies de pulpe sur la Côte Nord, l'homme des bois n'habitait plus sa tour de garde-feu dominant les forêts. Et il s'ennuyait des bois, comme un pêcheur, à la retraite, des abords de la mer.

Par désœuvrement, le garde forestier s'était déjà retiré pour une demi-heure dans la nef de Notre-Dame.

Le procureur de Saint-Sulpice n'avait pu se désintéresser des impressions du vieillard.

Pour l'homme des villes, le silence de Notre-Dame est constitué par l'absence de tout bruit. Pour l'oreille d'un homme des forêts, et surtout un métis de la Côte Nord, ce silence met en relief tous les craquements du bois sec des forêts automnales.

Pour l'homme des bois en prière devant ses souvenirs, la nef de cette église porte la rumeur des pétillements d'une forêt. Comme les vieux meubles qui grincent aux heures de changements de température, aux deux crépuscules de chaque journée, et à l'approche de chacune des saisons, les transepts, les poutres et les colonnes de bois dans ce temple étaient soumis à la destinée du bois sec.

Habitué à vivre seul, dans une tour de garde-feu, au-dessus des domaines forestiers, le vieillard en chômage avait retrouvé avec émotion toutes les sonorités des poutres de bois jouant dans leurs emboîtements. Les pétillements d'innombrables lampions ne pouvaient se comparer aux craquements vitaux de cette vieille structure sous ses ors et ses vernis.

Jamais, expliqua le garde forestier, un Indien de pure race ne saurait à mon insu marcher en forêt sur le bois mort.

Le visiteur de la procure, qui demandait à ces Messieurs de Saint-Sulpice qu'on l'admît comme gardien de nuit dans le temple de Notre-Dame, a même soutenu qu'il pouvait identifier la qualité et l'âge des pièces de bois à leurs seuls craquements. Maintenant qu'il avait assisté à la symphonie des bruits dans l'église, comment, expliqua-t-il, pouvait-on le renvoyer sans se rendre à son désir ?

Et la procure de Saint-Sulpice n'avait pu refuser.

Puis la guerre était venue.

Des centaines de troupes avaient marqué le pas sur la place d'Armes sans jamais troubler les silences de Notre-Dame de Montréal. La nef de bois ne vibra nullement sous le hurlement des vaisseaux portant des armes et des céréales à l'Empire. Dans le ciel, des essaims d'avions n'eurent pas d'écho dans les transepts de l'église.

Mais le jour devait venir où la foi d'un peuple dut s'en rapporter à la prière collective. Et c'est ainsi que Notre-Dame avait été choisie pour une messe votive aux intentions de la Gloire et de la Paix.

Ce jour fut grandiose pour Notre-Dame de Montréal. Toutes les paroisses du pays s'étaient réunies dans une même prière, avec les mêmes intentions.

Les forces spirituelles, en vue des ressources matérielles, on les avait invoquées parmi les arbres symboliques de la forêt pieuse. Pour mériter cette Paix, ne fallait-il pas mettre en œuvre jusqu'aux grandes forêts synthétisées de la nature ? Dans ces forêts du Canada, sanctifiées par nos martyrs, il était convenable qu'on les choisît pour l'offrande à Dieu de notre amour collectif.

Pendant la cérémonie, dans un coin du jubé, le garde forestier était fier que sa forêt de symboles s'associât à la prière unanime d'une époque. Toujours homme des bois, le métis, comme un sauvage, s'intéressait davantage aux manifestations de la température sur les bois secs de son domaine.

Des milliers de cierges avaient apporté dans le sous-bois les éclats d'un crépuscule. Un soleil à ras du sol entrait par le chœur de l'église et tous ses bois dorés en étaient inondés. Sous la chaleur du troupeau humain, entre les éclats musicaux de l'orgue et les silences entre les prières votives, le garde forestier avait aimé percevoir une autre symphonie, celle des bois qu'un changement de température avait dilatés. Par la rosace du temple, à l'opposé du chœur, des poussières lumineuses dansaient, immatérielles, dans le soleil d'un grand jour.

Et c'est alors que des craquements étrangers à ceux du bois sec avaient mis l'homme des bois en panique. Propulsés par les quelques silences de la cérémonie, le garde forestier avait entendu, venant de la voûte, toute une série de pétillements à lui seul perceptibles.

Le métis, garde-feu des forêts, n'avait pu se méprendre sur la signification de ces nouveaux bruits. Et sans donner l'alerte, il s'était glissé, sur du bois mort, et sans bruit, comme un Indien, (sans bruit pour l'homme des villes) vers un foyer tout récent d'incendie, sous les combles, entre la voûte et le toit du temple.

Sans aération, un commencement d'incendie avait couvé sur une poutre craquelée de vieillesse.

À ce moment du récit, j'entends encore Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, m'interrompant, comme il en a la grossière habitude.

— Il faudra toujours un homme des bois pour sauver la civilisation.

q

Chapitre 65 Quelques élections volées honnêtement

Mon Dieu qu'il faisait chaud, qu'il faisait chaud… Le soir était à l'orage. Dans les parterres, la « boucane des maringouins » se tenait debout. Le ciel bas, on l'eût comparé à une couverture de laine sur un matelas de malade bien bordé. Les peaux étaient moites. Accablé, il fallait marcher le dos voûté comme sous les combles.

Mon Dieu qu'il faisait chaud, qu'il faisait donc chaud… Sur la galerie du marchand de tabac en feuilles, où Joë Folcu discourait

d'élections et des rôles qu'il y avait joués, on ne fumait que pour chasser les moustiques. En fait, on ne fumait que sur commande.

Et Joë Folcu évoquait des souvenirs comme s'il eût désiré faire du vent ou s'éventer. La brise ne se levait tout de même pas, ni l'orage n'éclatait.

†

« Nous étions, mes amis, de poursuivre Joë Folcu, à l'époque où les élections se « volaient honnêtement ».

« Si je dis « voler honnêtement », vous n'avez pas besoin de cracher de côté, ni de vous chausser, tous les matins, du pied gauche le premier, afin d'éviter, pour la vie, le mal aux dents.

« Lorsque M. le curé Loranger, de la paroisse de Lanoraie, en face de Sorel, faisait remarquer un jour à ses paroissiens que le ciel était bleu et l'enfer rouge, croirez-vous qu'il fût seul à faire battre les rouges de son comté ?

« Non, messieurs, on peut croire aux rouges et à l'enfer itou. L'opinion publique, c'est avec du whisky blanc qu'on la traite, et non avec des paroles d'évangile. Et lorsque l'élection des bleus a été contestée, dans Lanoraie, le ciel est demeuré d'un beau bleu, et les rouges quand même ont retrouvé le pouvoir. »

†

Mon Dieu qu'il faisait chaud, qu'il faisait chaud… La cigale allait-elle, dans Saint-Ours, chanter en pleine nuit ? En tout cas, malgré la « boucane » des feux à l'étouffée, les maringouins, silencieusement, se posaient sur nombre de pieds nus. Sur la galerie du marchand de tabac en feuilles, Joë Folcu n'était sûrement

pas applaudi, mais on se giflait soi-même bruyamment, et c'était tout comme…

Mon Dieu qu'il faisait chaud, qu'il faisait donc chaud…

†

« En voulez-vous encore des exemples d'élections « volées honnêtement » ? Je ne remonte pas à l'époque où le Richelieu, comme on dit, coulait en remontant, mais, cette fois-ci, la lutte était chaude à Saint-Ours.

« Dans le deuxième rang, derrière les concessions, j'étais sous-officier-rapporteur d'un bureau de scrutin qui ne comptait que vingt-cinq électeurs bien honnêtes et pas « achetables ».

« Le « poll » ne devait fermer qu'à six heures et dix votes, seulement, se trouvaient enregistrés sur ma liste, vers cinq heures. Les quinze autres attendaient que leurs travaux des champs fussent achevés pour se diriger vers le « poll » et accomplir leur devoir de bons citoyens. Vous voyez qu'on n'était pas pressé ni payé pour donner son vote.

« C'est donc vers les cinq heures que le groupe s'amena. Ils s'étaient attendus les uns les autres afin d'entrer tous ensemble. Que six heures sonnât, pourvu qu'ils fussent arrivés, et que la porte se fermât derrière eux, ils pouvaient donc voter sans s'inquiéter des lois de l'heure. Je dois dire aussi que les quinze étaient tous des « rouges » et qu'ils aimaient à voter en groupe, l'un après l'autre, naturellement. C'était leur façon d'emporter le morceau, pour le cas où la lutte eût été chaude. Dans le deuxième rang, derrière les concessions, on les surnommait les quinze « rouges ».

« Pendant que chacun inscrivait son vote derrière l'écran, j'avais bien entendu certains « voteurs » s'écrier, comme ils mettaient le pied sur le seuil du bureau : « J'cré ben qu'on vote rouge, c't'année ? »

« Comment voulez-vous que cette exclamation pût me distraire de mon travail ? Ne savais-je pas que le groupe était du plus beau « rouge » ? Ils avaient voté « rouge », et c'est tout.

« Mais si j'avais entendu la remarque suivante : « On vote avec un crayon rouge, c't'année », voilà bien qui eût changé mon attitude de sous-officier-rapporteur.

« Mais oui, mes amis, les bougres, ils avaient bel et bien voté à l'aide d'un crayon rouge. Et c'est ainsi que j'ai dû appliquer la loi électorale en annulant leurs quinze beaux votes portant tous une croix rouge sur le bulletin de vote.

« Le crayon du vote, derrière l'écran, est toujours la propriété du gouvernement. Afin que le vote fût inscrit par ce crayon officiel, vous savez que la loi exige qu'on l'attache à une ficelle également officielle.

« C'est pas moué, Joë Folcu, officier-rapporteur, qui volait, cette fois-là, cette élection, en annulant les quinze votes des « rouges », mais bien le damné « bleu » du premier groupe des dix, qui venait de changer, derrière l'écran le crayon officiel par un crayon à mine rouge.

« Vous pensez bien, mes amis, que le crayon rouge venait du dernier « voteur » du premier groupe des dix « bleus ». Le crayon à mine rouge n'avait été utilisé que par les quinze « rouges » suivants.

« Sur la liste des « voteurs » inscrits par ordre, j'aurais bien pu identifier le nom du damné « bleu », le dixième, qui avait changé le crayon du vote, et sauver ainsi ma réputation. Mais la loi me montrait du doigt, dans cette affaire scandaleuse. C'est à moi que revenait le blâme de n'avoir pas surveillé le bon ordre dans le « poll ». Voulait-on que je surveillasse, entre chaque vote donné, la qualité et l'identité du crayon officiel ?

« De plus, comment voulez-vous que je me défendisse puisque j'avais, à ce moment, la réputation d'être un « bleu » dans la paroisse ? »

†

Mon Dieu qu'il faisait chaud, qu'il faisait chaud…

C'est à ce moment du récit que le ciel se déchira sur Saint-Ours. Il était temps. Les feux de boucane se mouraient dans tous les parterres. On était trop accablé, sur les galeries, et sur le seuil des maisons, pour les entretenir. Chacun avait préféré le régime des gifles contre les moustiques. Et lorsque les premières gouttes de pluie tombèrent sur les feuilles et sur les toits de tôle, on ne pouvait distinguer, dans l'ombre de certaines galeries, le claquement des gifles de celui de la première ondée.

Il ne faut pas dire que Joë Folcu confondit cette rumeur avec celle d'un applaudissement. Peut-être eût-il cru à une ovation, si le premier éclair de l'orage ne lui avait pas démontré qu'il était tout simplement seul sur la galerie !…

Tout son auditoire, subrepticement, un à un, s'était éclipsé avant que l'orage éclatât. C'est d'ailleurs l'explication que le marchand de tabac en feuilles s'était donnée. Pauvre Joë Folcu !…

Dans la chaleur de son récit, et désireux qu'il était de se disculper, ignorait-il que les dix « voteurs bleus » de son récit se trouvaient précisément les mêmes qui constituaient, sur sa galerie, l'auditoire de cette soirée où le temps était à l'orage ?

q

Chapitre 66 Le chien n'aurait qu'une intelligence qui s'ignore

Le chien, surnommé Ta Gueule, de Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, n'était sûrement pas aussi intelligent que son maître, mais il en avait l'air. N'est-ce pas tout comme ?…
Né tout blanc, de la race des « Tit'Loups », le chien Ta Gueule tire aujourd'hui sur le brun. Cette transformation lui est venue des nombreux services rendus à son maître. Dans l'échoppe du marchand de tabac en feuilles, chaque fois qu'un nouveau client s'essayait à un nouveau tabac, Ta Gueule avait pour mission de lui apporter un crachoir. Joë Folcu avait confiance dans ses variétés de tabac, mais il n'en redoutait pas moins les réactions du nouveau client.

Puisque le chien était affecté au service des crachoirs, qu'il transportait le plus souvent à gueule, il n'est donc pas étonnant que Ta Gueule ait changé de couleur.

†

Précédemment, nous avons dit que Ta Gueule avait l'air de son maître. Certains observateurs, parmi surtout les ennemis

personnels du marchand de tabac en feuilles, soutiennent dans Saint-Ours que Joë Folcu ressemble plutôt à son chien que celui-ci à son maître.

Afin de résoudre, ou d'apprécier tout simplement, ces dissemblances d'opinions, il faut remonter aux problèmes de la psychanalyse, à celui du subconscient, section de l'impressionnabilité.

Des parents, dit-on, qui adoptent un nouveau-né, peuvent se prévaloir qu'en une dizaine d'années ce fils adoptif finira « fatalement » par leur ressembler en tout point. Cette transformation est attribuable à l'impressionnabilité subconsciente du sujet. L'enfant observe ses parents adoptifs, et surtout leurs tics respectifs, leurs faux gestes, etc. C'est donc ainsi que par imitation instinctive le petit « attrapera » l'harmonie des lignes faciales de ses parents légaux.

N'est-il pas admisssible que l'enfant, plus impressionnable que ses père et mère, puisse être victime de leurs beautés ou de leurs défauts ? Encore par impressionnabilité, et par « fréquence », ou par choix instinctifs, on verra bientôt la fille ressembler à son père et le fils, à sa mère.

Mais comment vouliez-vous que Ta Gueule, par impressionnabilité, ressemblât au marchand de tabac en feuilles puisque Joë Folcu était plus impressionné par son chien que celui-ci ne le fût de son maître ?

Pour nous mettre d'accord avec les ennemis de Joë Folcu, mais sans toutefois endosser leurs querelles, nous admettrons que le marchand de tabac, pris de colère, ne se « couchait » pas les oreilles à la façon de Ta Gueule, mais qu'il s'inclinait la tête à l'inverse afin que son menton pointât de l'avant comme un mu-

seau de chien. En d'autres termes, Joë Folcu, contrarié, « couchait » sa tête, et flairait le vent. Par ailleurs, il écoutait « de côté », le chef penché vers l'épaule. Quand il riait, sa mâchoire inférieure pendait comme celle d'un chien assoiffé. C'est à ce faux geste que l'on attribue ses bavures de chique sur ses chemises.

†

Nous ne dirons pas, avec les Saintoursoises opposées « à la lente intoxication de la nicotine », que Joë Folcu, impressionné par les finesses de son chien, se couche pour dormir, le menton entre les poings, ni ne dort que d'une oreille, ou dispose d'une humeur en tout semblable à celle d'un dogue sous le perron d'une maison inhabitée. Toutefois, le marchand de tabac en feuilles n'en marche pas moins légèrement de côté comme un chien de race ; jamais ne ronfle s'il se couche de profil, et repose à ras du lit sans oreiller.

†

Sans porter préjudice à Joë Folcu, nous admettrons qu'il a droit de croire à l'intelligence de Ta Gueule, sinon de condescendre à l'imiter en tout.

Le chien, dira-t-il, est l'intelligence même puisqu'il se passe de la raison. Son instinct ne le trompe jamais et cette disposition à ne pas commettre d'erreurs, dans les cas ordinaires des choses, démontre chez cet animal un point de perfection acquis par l'expérience de ses ancêtres.

Que Ta Gueule éprouve la faim, son flair le porte vers la nourriture sans qu'il ait à mendier. Lorsqu'il fait le beau, près d'une table bien garnie, c'est uniquement par gourmandise.

Joë Folcu ne croit pas à la génération spontanée. Tout nous vient d'une amélioration acquise. Ainsi, les chiens n'ont pas toujours été guidés par l'instinct. Les ancêtres souvent se sont trompés. Les coups de bottes au derrière les ont peu à peu conduits à l'infaillibilité. Le chien ne cligne pas de l'œil pour mieux distinguer. Il sait marcher sans bruit sur le bois mort des sous-bois. Il voit dans la nuit, etc.

Selon le marchand de tabac en feuilles, les hommes sont à une époque de transition et ils ont tout à gagner de s'en tenir aux gestes toujours appropriés des animaux. Ceux-ci n'évoluent pas. Leur instinct chez eux remplace l'intelligence des hommes qui n'est en somme qu'un moyen d'étude. Le chien n'a pas à étudier. Il sait tout en naissant et il se passe de sa mère et se rit des bonnes et des instituteurs. Il enseigne la chasse à son maître et à oublier les coups non justifiés qu'on lui distribue. Seule la douleur physique le préoccupe jusqu'aux cris et aux larmes. Jamais un chien n'éprouvera de spleen et de vague à l'âme, ou « de je ne sais quoi » de trouble au cœur.

†

Or, si l'intelligence de Ta Gueule résidait dans le fait qu'il n'en eût point, ou qu'il fût tout simplement bête, il arriva qu'un jour le chien se conduisît conformément à la raison et qu'il se soumît à un ensemble d'éléments de valeurs nouvelles.

Ta Gueule ayant subitement raisonné, Joë Folcu s'est efforcé à ne plus s'en servir de modèle. À partir de ce moment, le marchand de tabac en feuilles se refusa à lui ressembler. Est-ce à dire, maintenant, que Ta Gueule finira par ressembler à son maître ?

Voici dans quelles circonstances Ta Gueule, écœuré probablement d'agir suivant l'instinct, se soumit à un raisonnement.

Un soir de pluie et de rut pour Ta Gueule, le marchand de tabac en feuilles s'était refusé à le libérer pour la nuit.

Ta Gueule avait en vain gueulé pour que son maître lui ouvrît la porte. Rien à faire. La maison s'était refermée sur ses instincts et toujours Joë Folcu s'objectait à ses désirs de liberté provisoire.

Le chien dut sans doute ressentir toute cette obstination puisqu'il avait, pour une bonne demi-heure, renoncé à ses envies d'escapades. C'est alors qu'il s'était couché sous la table de la cuisine, aux pieds de son maître.

Joë Folcu admirait le « renoncement instinctif » de son chien lorsque celui-ci, d'un bond imprévu, s'était élancé vers la porte. Loin de gueuler, comme il en avait l'habitude chaque fois qu'un client ou qu'un ami se présentait de nuit chez Joë Folcu, le chien, son museau appuyé contre la porte, s'était contenté de pousser de sourds grognements. Ses yeux étaient de feu. Lentement, d'une patte « contenue », il râclait le plancher du vestibule.

Il ne pouvait y avoir d'erreur quant aux dispositions de Ta Gueule. Le chien par son flair venait d'identifier la présence d'un malfaiteur sur la galerie ou dans le parterre du marchand de tabac en feuilles.

La porte à peine entrouverte, le chien en avait profité pour prendre le large.

— L'animal, de conclure Joë Folcu, il avait abusé de ma crédibilité et de ma bravoure.

N'y avait-il pas ici toutes les données d'un raisonnement ? Joë Folcu, dès cet instant, se détacha de son chien.

q

Chapitre 67 « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn »

Jamais, au manoir de Saint-Ours, les ancêtres de ma famille ne sont descendus de leurs cadres.
Selon Joë Folcu, marchand de tabac en feuilles, ces ancêtres appartiennent à l'histoire et au peintre en bâtiments, si on ne l'a point rémunéré de son travail artistique.

Toujours d'après Joë Folcu, ces ancêtres appartiennent encore à leur époque où les sabres tenaient lieu de parapluie ; où les barbes étaient moins postiches que les épaules et les croupions surexhaussés en couleurs.

Pour moi, ces ancêtres appartiennent tout simplement aux murailles du manoir. Si ces messieurs ne sont jamais descendus de leurs cadres, ils ne m'ont, par ailleurs, jamais quitté de l'œil. Depuis l'enfance, à quelque fauteuil que je fusse assigné par le protocole des réceptions, dans le grand salon, toujours l'œil des ancêtres était rivé à mon petit maintien.

Inlassables, ces messieurs m'ont toujours eu à l'œil. Jamais dupes de mes espièglerie, leurs pupilles me suivaient, que j'allasse d'un coin à l'autre du salon. Je ne trouvais même pas de refuge sur le petit tabouret, au pied de la cheminée ancestrale. Sur

la muraille, un grand-oncle ici me surplombait, comme s'il eût été juché dans un arbre généalogique, et laissait infailliblement tomber son regard sur son petit neveu.

Que j'aie longtemps détesté mes ancêtres, qui ne le comprendrait ? Une de mes grand-tantes ne fut-elle pas aussi responsable de ma haine d'enfant ? Chaque fois que j'étais pris en faute, cette vieille demoiselle ne manquait pas de m'en avertir par ces mots cruels.

— Jeune homme, tes ancêtres te regardent.

Voulait-on que je fusse, en tout point, à leur ressemblance ? N'en avais-je pas assez de parler comme eux à l'imparfait du subjonctif ? Pour obéir à cette vieille grand-tante, mon langage distingué m'enlevait toute autorité auprès des petits Saintoursois. Quand ils me rencontraient, à la sortie du manoir, tous leurs propos se terminaient en « eusse » et en « asse ». Quelle humiliation et quelle préparation pour moi qui désirais me lancer plus tard dans la politique ? Jamais ces confrères en Chambre n'eussent compris mon verbe archaïque.

« L'œil était dans la tombe et regardait Caïn », avais-je lu quelque part dans Hugo. Tout cela n'était rien pour le pauvre Caïn. Moi, je souffrais de la multiplication des yeux. Mais oui, comment vouliez-vous que je me développasse, que j'eusse de l'initiative dans la vie, moi que le passé « z'yeutait » ?

Lorsque j'appris, sur les bancs du collège, les données de l'illusion causée par le dessin d'un œil « s'exprimant dans l'axe », il était trop tard pour que je me réconciliasse avec mes ancêtres des tableaux. Pauvres vieilles gens ! Était-ce de leur faute si l'artiste peintre les avait dessinés de face et regardant « de face » ?

Les procédés du dessin ne prévaudront jamais contre une impression d'enfance. De nos jours, lorsque je me reporte de mémoire au salon de ma jeunesse, j'éprouve encore un malaise où la confusion, la modestie et l'impression d'un contre-interrogatoire se confondent. Dans ce salon, il y aura toujours trop de regards fixes.

†

Toutes ces réflexions et ces souvenirs exprimés au subjonctif m'avaient un jour envahi, dans le salon même du manoir, où je veillais sur la dépouille mortelle de ma grand-tante.

Comme la famille devait se réunir le lendemain au manoir, j'étais seul de garde, entouré de mes ancêtres et des mes souvenirs. Tous les domestiques s'étaient fiés sur moi. Je ne devais pas dormir et la surveillance des cierges et des lampions funéraires m'avait été confiée.

En somme, dans le salon de mon enfance, ma pauvre tante était seule à ne pas me tenir à l'œil. Pour une fois, une parente défunte m'ignorait. On ne l'avait pas encore installée sur la muraille dans un cadre familial.

Le décor, n'est-ce pas, se prêtait bien à mes souvenirs. Avec le vent hivernal, qui geignait comme des matous anxieux de se joindre à mes chagrins, la situation passait rapidement au dramatique.

Vers trois heures du matin, le moment était devenu intolérable. Mon immobilité me pesait. C'est alors que je passai d'un fauteuil à l'autre afin d'en choisir un qui pût convenir à mon angoisse. Le crin qui les recouvrait jouait pour moi le rôle de véri-

tables cilices. Pourquoi tant d'agitation inutile et à trois heures du matin, seulement ?

Sous l'œil de mes ancêtres, avais-je pressenti un désastre ? Le café était devenu ineffectif. Peut-être m'avait-il trop éveillé ? Franchement, si la nuit n'eût pas été froide, je serais sorti dans la neige afin d'amortir ma nervosité.

Ce n'est pas à mon âge que les yeux de mes ancêtres, dans leurs cadres, pouvaient m'impressionner davantage au cours de cette nuit de veille. Mes ancêtres, pour la plupart, portaient bien des armes, qui une lance, qui un sabre, l'autre un fusil à baguette, mais je n'assistais quand même pas à une veillée d'armes. Pourquoi encore cette angoisse s'était-elle emparée de ma pauvre personne ?

Je le sus malheureusement trop vite. Ah ! que n'ai-je attendu l'aube pour m'approcher, bougeoir en main, du cercueil de ma tante… Dans le grand jour, mon effroi eût été moins douloureux, moins effrayant, pour tout dire.

Le cercueil, dans lequel ma tante reposait dans un angle du salon, me dissimulait entièrement les traits de la morte. Pourquoi, à ce moment précis, éprouvai-je un irrésistible désir de m'en approcher ? Avais-je eu peur qu'elle se fût enfuie ?

Lorsque j'arrivai à la hauteur du couvercle, et que le visage de la morte se trouva bien en vue, de panique, j'échappai mon bougeoir.

Avais-je mal vu ? ou subi une hallucination ? Derrière la vitre du couvercle, ma tante, les yeux ouverts, souriait atrocement.

J'ai dft mettre une bonne demi-heure à rallumer le bougeoir et à m'approcher de nouveau du spectacle. C'est alors que j'ai pu comprendre enfin la raison de cette subite transformation sur les traits de la morte.

À mon insu, ma tante avait toujours porté un râtelier couvrant ses deux gencives. Avec le refroidissement de la mort, et le relâchement musculaire de la mâchoire, ces fausses dents avaient jailli de sa bouche. La rigidité faciale de la morte, sous l'absence du râtelier, s'était quelque peu détendue. On comprend que les yeux se soient entrouverts et que la grimace de la bouche ait pu ressembler à un sourire sardonique.

Ma pauvre tante n'avait pas attendu qu'un peintre lui eût ouvert les yeux, dans un cadre de la muraille seigneuriale. Aujourd'hui, les gens bien racés passent d'eux-mêmes à l'histoire. N'y était-elle pas d'ailleurs bien préparée ?

Pauvre vieille !...

Il reste que ces yeux, à l'encontre des tableaux du salon, n'étaient pas attachés à ma personne et ne l'ont pas suivie dans ses évolutions solitaires en attendant que l'aube se lève.

q

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/loranger_jean-aubert_-_contes_i/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.